This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1761

4/5

BÉLISAIRE

PAR

M. MARMONTEL.

LÉLIA

PAR

M. MAURICIUS.

BÉLISAIRE

PAR

M. MARMONTEL,

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée des Pieces relatives à cet Ouvrage.

Enrichi de Figures en taille-douce.

A LA HAYE,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE

M. DCC. LXXV.

UNIVERSITY
31 MAR 1937

PRÉFACE.

JE ſais, & je ne dois pas diſſimuler qu'on peut regarder le fait ſur lequel eſt établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité hiſtorique. Mais cette opinion a ſi bien prévalu, & l'idée de Béliſaire aveugle & mendiant eſt devenue ſi familiere, qu'on ne peut guere penſer à lui, ſans le vouloir comme je l'ai peint.

Sur tout le reſte, à peu de choſe près, j'ai ſuivi fidélement l'Hiſtoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard à ce Libelle calomnieux qui lui eſt attribué, ſous le Titre d'*Anecdotes*, ou d'*Hiſtoire ſecrete*. Il eſt pour moi de toute évi-

dence que cet amas informe d'injures grossieres & de fausſetés palpables, n'eſt point de lui, mais de quelque Déclamateur auſſi maladroit que méchant (*a*).

Aucun des Ecrivains du temps de Procope, aucun de ceux qui l'ont ſuivi, dans l'intervalle de cinq cents ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, Contemporain de Procope, en faiſant l'énumération de ſes Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; mais du moins, trois cents ans après, il auroit dû être public : le ſavant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoiſſoit pas. Suidas, Ecrivain du onzieme Siecle, eſt le premier qui ait attribué à Procope cette Satyre mépriſable; & le plus grand

(*a*) On a ſoupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Céſarée. *Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, T. 21.*

nombre des Savants ont répété sans discussion ce qu'en avoit dit Suidas (*a*). Quelques-uns cependant ont douté que ce Livre fût de Procope (*b*); il y en a même qui l'ont nié; & de ce nombre est Eichelius, dans la Préface & les Remarques de l'Édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir, qu'il n'est ni vrai ni vraisemblable que Procope en soit l'Auteur; & en supposant qu'il le fût, il ajoute que, dans une Déclamation si outrée, si imprudente & si absurde, il seroit indigne de soi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre Auteur de l'Esprit des Loix ait donné quelque croyance à un Libelle si manifestement supposé. Je sais de quel poids est son autorité; mais elle cede à l'évidence.

(*a*) Vossius, Grotius, &c.

(*b*) Le Pere Combefis, la Mothe-le-Vayer, &c.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'État, eſtimé de ſon Siecle, pour le plaiſir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu ſe diffamer lui-même, en réduiſant la Poſtérité au choix de le regarder comme un Calomniateur atroce, ou comme un lâche Adulateur ? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, juſques-là ſi judicieux, eût perdu le ſens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît ſur ſa parole, pour *un Homme hébêté, un ruſtre imbécille*, (a) Juſtinien, ce ſage & vertueux Vieillard, qui, de l'état le plus obſcur & des plus bas emplois de la Milice, étant monté aux plus hauts Grades par ſa valeur & ſes talents, avoit fini par réunir les vœux du Sénat, du Peuple & des Armées, & par être élu Empereur ? Le moyen

(a) *Inſignis homo ſtoliditatis, ſummâ cum infantiâ ſummâque cum ruſticitate conjunctæ.*

de croire qu'un homme qui avoit écrit l'Hiſtoire de ſon temps avec tant d'honnêteté, de décence & de ſageſſe, ait pu dire de Juſtinien, qu'il étoit *ſtupide & pareſſeux comme un âne, qui ſe laiſſe mener par le licou, en ſecouant les oreilles* (a); *que ce n'étoit pas un homme, mais une furie* (b); *que ſa mere elle-même ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être groſſe de lui* (c); *& qu'il avoit fait tant de maux à*

(a) *Nam mirè ſtolidus fuit, & lento quàm ſimillimus aſino, capiſtro facilè trahendus, tùm & aures ſubindè agitarentur.*

(b) *Quòd verò non homo, ſed humanâ ſpecie, furia viſus ſit Juſtinianus, documento eſſe poſſunt ingentia quibus affecit homines mala: quippè enim ex atrocitate facinorum Autoris virum immanitas palam fiat.*

(c) *Eo gravida antequàm eſſe; quandam genii ſpeciem ad ſe ventitaſſe, quæ non ad viſum, ſed ad contactum ſe præberet, accubaretque ſibi, & quaſi maritus ſe conjugem iniret.*

l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre (*a*) ? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un Héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait osé le donner encore pour *un méchant imbécille, mépriſé de tout le monde & bafoué comme un fou* (*b*); & cela dans le temps de sa plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'Empire, en chassant les Huns de la Thrace ?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le style de Procope, y ont-ils reconnu son bon sens ? Je le suppose ingrat, méchant, furieux contre ses bienfaiteurs; est-ce par des Déclamations puériles qu'il

---

(*a*) *Is demùm fuit Romanis tot tantorumque malorum Auctor, quot & quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.*

(*b*) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & velut demens subsannari.*

auroit voulu rétracter ſes Eloges, & les Faits ſur leſquels ils étoient fondés? L'Hiſtorien Procope ſe ſeroit amuſé à prouver en forme que Juſtinien & ſes Miniſtres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, ſous des figures humaines, avoient bouleverſé la terre* (*a*). Je le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de ſon temps me l'atteſteroient; à plus forte raiſon ne le croirai je pas ſur le témoignage équivoque d'un ſeul homme, qui a vécu cinq cents ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans ſon Hiſtoire authentique. C'eſt là que je l'ai conſulté; c'eſt là que j'ai pris le caractere de mon Héros, ſa modeſtie, ſa bonté, ſon affabilité, ſa

(*a*) *Hi nunquàm homines* (*mihi*) *viſi ſunt ſed perniciosi dæmones..... Humanas induti formas, quaſi ſemi-homines furiæ, ſic univerſum terrarum orbem convulſerint.*

bienfaisance, son extrême simplicité, sur-tout ce fonds d'humanité qui étoit la base de ses vertus, & qui le faisoit adorer des Peuples : *Erat igitur Byzantinis civibus voluptati Belisarium intueri in forum quotidiè prodeuntem.... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honestabat. Humilem præterea se, benignumque adeò, atque aditu obviis quibusque perfacilem exhibebat, ut infimæ sortis viro persimilis videretur..... In suos præcipuè milites magnificentiâ cæteros anteibat..... Ergà agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitum, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dùm in agris maturescerent, diligentiùs tuebatur, ne forte equorum greges has devastarent, frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat.* Proc. De Bell. Goth. L. 3.

BELISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieilleſſe de Juſtinien, l'Empire, épuiſé par de longs efforts, approchoit de ſa décadence. Toutes les parties de l'adminiſtration étoient négligées : les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la diſcipline militaire à l'abandon. L'empereur, laſſé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laiſſoit dans l'inaction le peu de troupes qui lui reſtoient, comme inutiles & à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaiſſées ſe diſſipoient dans les plaiſirs ; & la chaſſe, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oiſiveté.

Un ſoir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux ſoupoient enſemble dans un château de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. La jeuneſſe eſt compatiſſante ; ils firent entrer le

vieillard. On étoit en automne ; & le froid, qui déjà se faisoit sentir, l'avoit saisi : on le fit asseoir près du feu.

Le soupé continue ; les esprits s'animent ; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure ; & la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services & ses talents. Tous les malheurs de l'empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas sçu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient les hommes en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, & souriroit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit : Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là ? *Plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infideles. Mais, dans cette calamité générale, c'est bien la peine

de penſer à vous ! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'uſage de penſer à ſoi ? Hé bien, la mode en eſt venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard, & s'il en eſt ainſi, en vous négligeant on vous rend juſtice. Eſt-ce pour inſulter les gens, lui dit-le même, qu'on leur demande l'hoſpitalité ? Je ne vous inſulte point, dit le vieillard, je vous parle en ami, & je paye mon aſyle en vous diſant la vérité.

Le jeune Tibere, qui depuis fut un empereur vertueux, étoit du nombre des chaſſeurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec ſageſſe, mais avec un peu de rigueur; & ce dévouement que vous exigez, eſt une vertu, mais non pas un devoir. C'eſt un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté; ou plutôt c'eſt la baſe de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui ſe dévoue pour ſa patrie, doit la ſuppoſer inſolvable; car ce qu'il expoſe pour elle eſt ſans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car ſi le ſacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il ſeroit inſenſé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthouſiaſme de la vertu qui ſoient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos ſervices ſeront reçus ? La récompenſe en eſt indépendante des caprices d'un miniſtre & du diſcernement d'un ſouverain. Que le ſoldat ſoit

attiré par le vil appas du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre ; je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paye ? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; & l'ame qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela est une solde, & qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre ; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à son aise ! Si je parlois aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois, que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services ? Oui ; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé & fût content,

il faudroit que chacun commandât, & que personne n'obéît ; or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumieres & d'équité ; mais il est encore plus juste & plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi ? lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château. Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimerent d'abord le respect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibere, que la fortune est injuste & cruelle ! quoi ! vous, à qui l'empire à dû pendant trente ans sa gloire & ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte & de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumiere ! & c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zèle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne ? dit Bélisaire. Les esclaves de la faveur ? Ah, quelle honte ! Ah, quel excès d'ingratitude ! poursuivit Tibere. L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je

ne croyois pas être si mal traité. Mais je comptois mourir en servant l'état ; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumiere & que la vie, ma renommée, & sur-tout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour : il ne le sera point de la mémoire des hommes ; & quand il le seroit, je m'en souviens, & c'est assez.

Les convives, pénétrés d'admiration, presserent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, & qui est plus délicat que moi.

Le lendemain Bélisaire partit, dès que le jour put éclairer son guide, & avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre, & lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il auroit besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibere ; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit sur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impression. Non, dit-il,

à l'un de ſes amis, qui approchoit de l'Empereur, non jamais ce tableau; jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant il m'a fait ſentir combien il me reſtoit à faire, ſi je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Juſtinien, qui voulut parler à Tibere.

Tibere, après avoir rendu fidélement ce qui s'étoit paſſé: il eſt impoſſible, ajouta-t-il, ſeigneur, qu'une ſi grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuſe; & j'en répondrois ſur ma vie, ſi ma vie étoit digne d'être garant de ſa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit Juſtinien, ſans en être connu; & dans l'état où il eſt réduit, cela n'eſt que trop facile. Depuis qu'il eſt ſorti de ſa priſon, il ne peut pas être bien loin; ſuivez ſes traces, tâchez de l'attirer dans votre maiſon de campagne: je m'y rendrai ſecrétement. Tibere reçut cet ordre avec tranſport, & dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit ſuivie.

CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit avec sa beche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat! dit le villageois. Et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois; il offrit l'asyle au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous, nous allons souper. En attendant, dites-moi, je

vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire, celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire! — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'ame! Quelle droiture! Quelle élévation! Est-il vivant? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah! que le ciel bénisse & prolonge ses jours! — S'il vous entendoit, il seroit bien touché des vœux que vous faites pour lui! — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout puissant! adoré sans doute! — Hélas! vous sçavez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire & vengeur de son empire. — Il est bien vieux! — N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il étoit dans les armées; & sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois: ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit

eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie & d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de notre général; & puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie! Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfants; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gelimer! s'écria Bélisaire; & l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! il l'avoit promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités (1), mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi, & qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obscurité. — Vous Gelimer! — Oui, c'est moi-même qu'on affligea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis (2). L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit

(1) Celle de Patrice.

(2) *Vid. Procop. de Bello Vandalico, L. II.*

au déſeſpoir, & prêt à dévorer ſes enfants & ſes femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'aſſiégeant, ne ceſſoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens, enfin ma juſte confiance en la vertu de votre général me firent lui rendre les armes. Avec quel air ſimple & modeſte il me reçut ! Quels devoirs il me fit rendre ! Quels ménagemens ! quel reſpect il eut lui-même pour mon malheur ! Il y a bientôt ſix luſtres que je vis dans cette ſolitude ; il ne s'eſt pas écoulé un jour que je n'aye fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien là, dit Béliſaire, cette philoſophie, qui, ſur la montagne où vous aviez tant à ſouffrir, vous faiſoit chanter vos malheurs ; qui vous fit ſourire avec dédain, en paroiſſant devant Béliſaire ; & qui le jour de ſon triomphe vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foibleſſe d'eſprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les choſes. Je ne me ſuis ſenti du courage & de la conſtance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du ſort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre ; & du fond de mon palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la molleſſe, j'ai paſſé tout-à-coup dans les cavernes du Maure(1), où, couché ſur la paille, je vivois

(1) *Vandali namque omnium ſunt, quos ſciam*,

d'orge grossièrement pilé & à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misere, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes! Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme & une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire. Ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Bélisaire? — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel! s'écrioit Gelimer, éperdu &

---

molliſſimi, atque delicatiſſimi; omnium verò miſerrimi Marufii. ibid.

hors de lui-même: Bélisaire dans sa vieillesse ! Bélisaire aveugle est abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible ! Et quels sont les monstres ?.... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a cru, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté, & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiere. — Et Justinien l'avoit ordonné ? — C'est là ce qui m'a été sensible. Vous sçavez avec quel zèle & quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, & je le plains d'être affligé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai, grace au ciel, que quelques moments à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui. Il

fallut enfin le laiſſer partir ; & Gelimer le ſuivant des yeux, ô proſpérité ! diſoit-il, ô proſpérité ! qui peut donc ſe fier à toi ? Le héros, le juſte, le ſage, Bélisaire !..... Ah ! c'eſt pour le coup qu'il faut ſe croire heureux en béchant ſon jardin. Et tout en diſant ces mots, le roi des Vandales reprit ſa beche.

CHAPITRE III.

BELISAIRE approchoit de l'asyle où sa famille l'attendoit, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses ; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, & qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; & vers le déclin du jour, Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisoient, & l'un d'eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi ? demanda Bélisaire. Il veut, lui dirent les Bulgares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah ! qu'il me laisse sans vengeance, dit le vieillard : sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au

sein de ma famille, & vous m'en éloignez. Où me conduisez-vous? Je suis épuisé de fatigue, & j'ai besoin de repos. Tu vas, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le maître du château voisin ne soit sur ses gardes, & ne soit le plus fort.

Ce château étoit la maison de plaisance d'un vieux courtisan appellé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, & y avoir exercé les plus horribles concussions, s'étoit retiré avec dix mille talents (1). Bélisaire avoit demandé qu'il fût puni selon les loix; mais ayant pour lui à la cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi; & il en étoit quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence & de l'oisiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dirent à leur chef que dans ce château ce n'étoit que festin & que réjouissances; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Bélisaire, & que Bessas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête, comme une vengeance du ciel. Ah! le lâche! s'écrierent les Bulgares; il n'aura pas long-temps à se réjouir de son malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complai-

(1) Six millions.

sants;

ſants, & l'un deux chantant ſes louanges, diſoit dans ſes vers que le ciel avoit pris ſoin de le juſtifier, en condamnant ſon accuſateur à ne voir jamais la lumiere. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'innocence ! Le ciel eſt juſte, diſoit Beſſas, & tôt ou tard les méchants ſont punis. Il diſoit vrai. A l'inſtant même, les Bulgares, l'épée à la main, entrent dans la cour du château, laiſſant quelques ſoldats autour de Béliſaire, & pénétrent, avec des cris terribles, juſqu'à la ſalle du feſtin. Beſſas pâlit, ſe trouble, s'épouvante; & comme lui, tous ſes convives ſont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de ſe mettre en défenſe, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les ſaiſit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Béliſaire. Beſſas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri, conjure ſes Bulgares de l'épargner lui & les ſiens. Point de graces pour les méchans, lui répondit le chef: ce fut le ſignal du carnage. Beſſas & ſes convives furent tous égorgés. Auſſi-tôt ſe faiſant amener leurs valets, qui croyoient aller au ſupplice, vivez, leur dit le même, & venez nous ſervir, car c'eſt nous qui ſommes vos maîtres. Alors la troupe ſe mit à table, & fit aſſeoir Béliſaire à la place de Beſſas.

Bélisaire ne ceſſoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel en faiſant couler autour de moi le ſang de mes compatriotes. Beſſas étoit un avare inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, ſans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité ſon ſort. Mais ce carnage, fait en mon nom, eſt une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je ſerai parmi vous. Ils lui promirent de ſe borner au ſein de leur propre défenſe ; mais le château de Beſſas fut pillé ; & après y avoir paſſé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, ſe mirent en marche avec Bélisaire.

Leur général, comblé de joie de le voir arriver dans ſon camp, vint au-devant de lui, & le recevant dans ſes bras : Viens, mon pere, lui dit-il, viens voir ſi c'eſt nous qui ſommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie ; mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En diſant ces mots, il le conduiſit par la main dans ſa tente, l'invita à s'y repoſer, & ordonna qu'autour de lui tout reſpectât ſon ſommeil. Le ſoir, après un ſouper ſplendide, où le nom de Bélisaire

fut célébré par tous les chefs du camp barbare, le roi s'étoit enfermé avec lui: je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible; le châtiment doit l'être. C'est sous les ruines du trône & du palais de votre vieux tyran, sous les débris de sa ville embrasée, qu'il faut l'ensevelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiere de l'ame, les yeux de la sagesse; tu sçais les moyens de les surprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur empire; & si, dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec moi, j'y consens, tous les honneurs du rang suprême, & que le tyran de Byzance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voie encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux? Il y a long-temps, Seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition; je me voyois déjà persécuté; je n'en restai pas moins fidele à mon prince & à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, subsiste, & rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'Empe-

cœur, j'espérois bien qu'il seroit juste; mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure! De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité? votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans ce relâchement des ressorts de l'empire, il vous paroît foible; il n'est que languissant: & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri; & quels hommes encore il auroit à sa tête! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant, Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon & tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet empire. Vous y ferez quelques ravages; mais c'est la guerre des brigands; & votre ame est digne de concevoir une ambition plus noble & plus juste. Justinien ne demande plus que des alliés & des amis; il n'est point de rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous..... Non, reprit le Bulgare, je ne serai jamais l'ami ni l'allié d'un

homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conseils & le génie de mes armées? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire, mais rien ne peut me détacher de mon souverain légitime; & si dans l'état où je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il seroit aussi sûr de moi que dans le temps de mes prospérités. Voilà une étrange vertu! dit le Bulgare: malheur au peuple à qui elle paroît étrange! dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas quel est le fondement de toute discipline, que nul homme, dans un état, n'est juge & vengeur de lui-même, & que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents? Vous qui m'invitez à punir mon souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur donner! dit le Bulgare: Ils l'ont, sans que je leur donne; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire, & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espere & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous? Leur seule ressource est la guerre, & cette guerre où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes

les richeſſes du travail & de l'induſtrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la deſtruction une ſubſiſtance incertaine. Penſez avec effroi, ſeigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laiſſer les vôtres ſans laboureurs & ſans moiſſons, que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre, & que votre peuple lui-même arroſe de ſon ſang les pays qu'il vient déſoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'eſt-elle pas chez vous la même? Non, dit Bélisaire, & le but de nos armes, c'eſt la paix après la victoire, & la félicité pour gage de la paix. Il eſt aiſé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on eſt le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illuſtre & malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repoſe près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te faſſe remener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le roi des Bulgares, en prenant congé du héros, voulut le combler de préſents. C'eſt la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire: vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi ſe nourrir lui & ſon guide ſur la route, & la même eſcorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du château où ſa famille s'étoit retirée ; mais fatigué d'une longue courſe, il demanda à ſon jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où ſe repoſer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il eſt éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le héros, je l'expoſerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya ſon eſcorte.

Arrivé au village, il fut ſurpris d'entendre : *Le voilà, c'eſt lui, c'eſt lui-même.* Qu'eſt-ce ? demanda-t-il. C'eſt toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit ſon conducteur. Dans ce moment, un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous ſçavoir qui vous êtes ? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je ſuis un pauvre, & non pas un ſeigneur. Un pauvre, hélas ! C'eſt ce qui nous confond, reprit le payſan, s'il eſt vrai, comme on nous l'a dit, que vous ſoyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le héros, parlez plus bas ; & ſi ma miſere vous touche, donnez-moi l'hoſpitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il ſe ſentit embraſſer les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & ſe fit conduire ſous ſon humble toît.

Mes enfants, dit le payſan à ſes deux filles & à ſon fils, tombez aux pieds de ce Héros. C'eſt lui qui nous a ſauvés du ravage des Huns. Sans lui le toît que nous habitons auroit été réduit en cendres; ſans lui vous auriez vu votre pere égorgé & vos enfants menés en eſclavage; ſans lui mes filles, vous n'auriez peut-être jamais oſé lever les yeux: vous lui devez plus que la vie. Reſpectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez, & pleurez ſur votre patrie.

Béliſaire, ému juſqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille reconnoiſſante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces tranſports qu'en preſſant tour-à-tour dans ſes bras le pere & les enfants. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez auſſi dans votre ſein ces deux innocents dont vous êtes le ſecond pere. Nous leur rappellerons ſans ceſſe le bonheur qu'ils auront eu de baiſer leur libérateur, & de recevoir ſes careſſes. A ces mots, l'une & l'autre mere lui préſenta ſon fils, le mit ſur ſes genoux; & ces deux enfants ſouriant au héros, & lui tendant leurs foibles mains, ſembloient auſſi lui rendre graces. Ah! dit Béliſaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais, dites-moi, qui m'a fait connoître? Hier, lui dit le pere de famille, un jeune

ſeigneur

ſeigneur nous demanda ſi nous n'avions pas vu paſſer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à ſon paſſage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit ſe rendre. Il manque de tout; ayez ſoin, je vous prie, de pourvoir à tous ſes beſoins. A mon retour je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé ou du travail des champs, ou des ſoins du ménage, que nous n'avions pas le loiſir de prendre garde aux paſſants. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'eſt votre défenſeur, votre libérateur, c'eſt Bélisaire enfin que je vous recommande; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous eſt ſi cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre ſon général, car il a eu l'honneur de ſervir ſous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été ſur le ſeuil de la porte. A la fin nous vous poſſédons. Diſpoſez de nous, de nos biens: ils ſont à vous. Le jeune ſeigneur qui vous attend vous en offrira davantage, mais non pas de meilleur cœur que nous, le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le héros, le regardoit d'un air penſif, les mains jointes,

la tête baissée, la consternation, la pitié & le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant? Votre fils a servi sous moi; je m'intéresse à lui. Est-il sage? Est-il laborieux? Est-il bon mari & bon pere? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation & ma joie. Il s'est retiré du service, à la mort de son frere aîné, couvert de blessures honorables; il me soulage dans mes travaux; il est l'appui de ma vieillesse; il a épousé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il est vif; mais sa femme est douce. Ma fille, que voilà, n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage, & homme de bien qu'elle aime & dont elle est aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait de petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu'ils m'aimeront encore, & qu'ils me béniront quand je ne serai plus. Ah! mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie! J'avois deux fils, ma plus belle espérance; je les ai vus mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse il ne me reste qu'une fille, hélas! trop sensible pour son malheur & pour le mien. Mais le ciel soit loué: mes deux enfants sont morts en combattant pour la patrie.

Ces dernieres paroles du héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur obscurité tranquille. C'est, disoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas, le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire ; & plus il l'observoit, plus son air devenoit sombre, & son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le héros, à reconnoître son Général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable ; mais ses soldats l'ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, mon général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin, souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance : j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon Général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en

horreur; & autant j'étois fier, autant je ſuis honteux d'avoir verſé mon ſang pour elle. Je hais les lieux où je ſuis né, & je regarde avec pitié les enfants que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchants ! Non, dit le villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque choſe d'inconcevable. Dites-moi quel en eſt l'auteur ? J'ai une femme & des enfants; mais je les recommande à Dieu & à mon pere; & je vais arracher le cœur au traître qui... Ah ! mon enfant, s'écria Béliſaire, en le ſerrant dans ſes bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon ſoldat un aſſaſſin ! d'un pere, d'un époux, d'un fils vertueux & ſenſible, un ſcélérat, un forcené ! C'eſt alors que je ſerois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour ſoulager ton pere & nourrir tes enfants, tu as abandonné la défenſe de ta patrie; & pour un vieillard expirant, à qui ton zèle eſt inutile, tu veux abandonner ton père & tes enfants ! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le ſang de mes ennemis, cela me rendît la jeuneſſe & la vue ? En ſerois-je moins malheureux quand tu ſerois criminel ! Non, mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui reſſemblent; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des

autels, & en lui enfonçant le poignard dans le sein, je crierai : *C'est Bélisaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu ? dit le vieillard, d'un ton plus imposant. Est-ce moi qui te l'ai donné ce droit que je n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'usurper sur les loix ? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme : on s'en reposera sur elles. Mais puisqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles & rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir ; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager ; & leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants, & tu vas leur donner l'exemple ! Ah ! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer ? Feras-tu détester cette pitié si tendre ? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zèle ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir ; mais un grand homme ! Mais Bélisaire !.... Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien,

moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et ſi j'y renonce, eſt-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que ſi j'avois voulu laver dans le ſang mon injure, des peuples ſe ſeroient armés pour ſervir mon reſſentiment. J'obéis à ma deſtinée; imite-moi: ne crois pas ſçavoir mieux que Béliſaire ce qui eſt honnête & légitime, & ſi tu te ſens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour ſervir au beſoin ton prince & ton pays.

A ces mots l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zèle, vous devez l'excuſer. Je fais plus, reprit Béliſaire, je l'eſtime, comme l'effet d'une ame forte & généreuſe. Permets-moi de le diriger. Ta famille a beſoin de toi; je veux que tu vives pour elle. Mais c'eſt à tes enfants qu'il faut recommander les ennemis de Béliſaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfants les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, ſont les Scytes, les Huns, les Bulgares, les Eſclavons, les Perſes, tous les ennemis de l'état. Homme étonnant! s'écria le villageois, en ſe proſternant à ſes pieds. Adieu, mon ami, lui dit Béliſaire, en l'embraſ-

sant. Il y a des maux inévitables, & tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la prospérité des méchants t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

CHAPITRE V.

SA constance alloit être mise à une épreuve bien plus pénible ; & il est temps de dire ce qui s'étoit passé depuis son emprisonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers comme un criminel d'état, l'épouvante & la désolation se répandirent dans son palais. Le réveil d'Antonine sa femme, & d'Eudoxe sa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de son égarement, & se rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, se reprocha comme une foiblesse la frayeur qu'elle avoit montrée. Admise à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ses plaisirs, elle étoit sûre de son appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle se rendit donc à son lever ; & en présence de toute la cour, madame, lui dit-elle, en se jettant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d'une fois le bonheur de sauver l'empire, il demande pour récompense que le crime qu'on lui impute lui soit déclaré hautement, & qu'on oblige ses ennemis à l'accuser en face, au tribunal de l'empereur. La liberté de les confondre est la seule grace qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se

lever, & lui répondit avec un front de glace : Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre ; s'il est coupable, il connoît assez la clémence de son maître, pour sçavoir comment le fléchir. Allez, madame, je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine. Pâle & tremblante elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle, & Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'étoit l'intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, madame ? lui dit-il. Je ne sçais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah ! le complot est formé, dit-elle, & Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler ; mais sans daigner l'entendre, je sçais vos malheurs, lui dit-il, & j'en suis désolé ; mais pardon ; j'ai une grace à solliciter : je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, madame ; personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille ; & une heure après on lui annonça qu'il falloit sortir de la ville, & se rendre à ce vieux château qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce château solitaire & ruiné, où Antonine se voyoit comme ensevelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant; & l'ame sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un pere accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & une mere dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mere; ses nuits se passoient dans les larmes; & les moments que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son pere au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse; & les funestes pressentiments de sa mere redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe! disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sourire de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sçait, & semble vouloir ménager l'infortune qu'elle assassine. Ces

vils flatteurs, ces complaisants si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. O ma fille ! dans mon malheur tu as du moins la consolation de n'avoir point de reproche à te faire ; & moi j'ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton pere m'importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les piéges de la cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs simples & modestes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maison, & de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix ; j'appellois humeur sa triste prévoyance ; je m'en plaignois à ses ennemis. Quel égarement ! Quel affreux retour ! C'est un coup de foudre qui m'éclaire ; je ne vois l'abyme qu'en y tombant. Si tu sçavois, ma fille, avec quelle froideur l'impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit asservie, elle dont les fantaisies étoient mes seules volontés ! Et cette cour, qui la veille me sourioit d'un air si complaisant !... Ames cruelles & perfides !..... Aucun, dès qu'on m'a vu sortir, les yeux baissés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur est pour eux comme une peste qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chûte, en la détrompant de la cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle mépriſoit.

Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration; on l'accusoit de l'avoir tramée; & la voix de ses ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les chefs, obstinés au silence, avoient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot; c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire: aussi, manque de preuves, le laissoit-on languir, & l'on espéroit que sa mort dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux soldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur général, & répondoient de son innocence. Ils soulevèrent la multitude, & menacerent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulévement irrita l'empereur; & Théodore ayant saisi l'instant où la colere le rendoit injuste. Hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut: ce fut l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage: mais Bélisaire l'appaisa. Mes enfants, leur dit il, l'empereur a été trompé; tout homme est sujet à l'être: il faut le plaindre & le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste; laissez-la moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu; elle m'ôteroit ce qui me console de cette perte. Ces mots calmerent les esprits.

Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il poſſédoit; Bélisaire lui rendit grace. Donnez-moi ſeulement, dit-il, un de vos enfants, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de ſa route, Tibere l'avoit dévancé. Le bruit d'un char, dans la cour du château, avoit fait treſſaillir Antonine & Euloxe : celle-ci avoit accouru, le cœur ſaiſi & palpitant ; mais hélas! au lieu de ſon pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers ſa mere. Ce n'eſt pas lui, dit-elle en ſoupirant.

Un vieux domeſtique de la maiſon, appellé Anſelme, ayant abordé Tibere, Tibere lui demande ſi ce n'eſt point là que Bélisaire s'eſt retiré. C'eſt ici que ſa femme & ſa fille l'attendent, répondit le fidele Anſelme : mais leur eſpérance eſt tous les jours trompée. Hé plût au ciel moi-même être à ſa place, & le ſçavoir en liberté! Il eſt en liberté, lui dit Tibere; il vient, vous l'allez bientôt voir ; il devroit même être arrivé. — Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à ſa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouiſſez-vous : mon bon maître eſt vivant ; il eſt libre; il vous eſt rendu. Un jeune homme eſt là qui l'aſſure, & qui croyoit le trouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine ſe ranimerent. Où eſt-il, cet étranger, ce mortel généreux qui s'intéreſſe à nos malheurs? Qu'il vienne,

ah ! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en se jettant sur le lit de sa mere, & en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant, il est en liberté; nous l'allons revoir. Ah, ma mere! oublions nos peines. Le ciel nous aime, il nous réunit.

Me rendez-vous la vie ! demanda Antonine à Tibere. Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis ? Le jeune homme, pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit, qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé, & que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibere, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond. Est-ce notre misere qui vous afflige ? Ah ! que mon pere arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même, & vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces moments est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentiments pour attendrir & pour charmer Tibere. Il ne vit point si elle étoit belle; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre, que son courage, sa pié-

té, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune? reprit la mere. Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

Madame, lui dit Tibere, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulévement qu'on a cédé; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe, & pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. O ciel! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état. Indigne! & pourquoi? lui dit-elle. Il n'étoit pas indigne des héros de Rome vertueuse & libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage; mon illustre pere sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibere ne pouvoit retenir ſes larmes ; en voyant la joie vertueuſe & pure qui rempliſſoit le cœur de cette aimable fille. Hélas ! diſoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illuſion ! & les yeux baiſſés, il reſtoit devant elle dans le ſilence de la douleur.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

BELISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du château. Le fidele Anſelme le voit, s'avance, reconnoît ſon maître, & tranſporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il eſt aveugle : O ciel ! dit-il, ô mon bon maître ! eſt-ce pour vous revoir dans cet état que le pauvre Anſelme a vécu ! A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoît Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe, en le voyant, ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fievre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup ſaiſie du plus violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des bras de Tibere & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de ſa mere, accourt, la ſaiſit & l'embraſſe. Ma mere, dit-elle, ah ! ma mere, ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monſtres ! Voilà ſa récompenſe ! Sans lui, vingt fois ils auroient

été ensevelis sous les cendres de leur palais. Son crime est d'avoir prolongé leur odieuse tyrannie..... Il en est puni ; les peuples sont vengés.... Quelle férocité ! quelle horrible bassesse ! Leur appui ! leur libérateur !..... Cour atroce ! Conseils de tigres ! ..... O ciel ! est-ce ainsi que tu es juste ? Vois qui tu permets qu'on opprime ; vois qui tu laisses prospérer.

Antonine, dans ses transports, tantôt s'arrachoit les cheveux & se déchiroit le visage ; tantôt ouvrant ses bras tremblants, elle couroit vers son époux, le pressoit dans son sein, l'inondoit de ses larmes ; & tantôt, repoussant sa fille avec effroi : Meurs, lui disoit-elle, il n'y a dans la vie de succès que pour les méchants, de bonheur que pour les infames.

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel ; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir, des larmes, des cris, des gémissements, & pour comble de maux, l'abandon, la solitude, & l'indigence ; tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibere une maison trente ans comblée de gloire & de prospérité. Ah ! dit-il, en se rappellant les paroles d'un sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît, l'homme juste luttant contre l'adversité, & la domptant par son courage.

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, & lui-même, il s'abandonna à toute son affliction; mais après avoir payé à la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots, de peur de redoubler la douleur de son pere. Mais le vieillard qui l'embrassoit se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix, & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains : un souffle, un instant les dissipe. La cour & l'empire ont disparu aux yeux de ta mere, & du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation & la force du sage. — Ah! donnez la moi, cette force que la nature me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurois supporté la misere; mais voir une mere adorée mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis!... Ma fille, dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort

allois faire ; & quant à la fortune, tu en aurois mal joui, si tu ne sçais pas s'en passer. Ah ! le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son pere, & de sa main il essuya ses pleurs.

Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, dit Tibere, de vous offrir des consolations. Illustre & malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusques-là je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture ; & Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur d'un héros étoit celle d'un sage ; elle étoit profonde, mais sans éclat, & soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le deuil, mais un deuil silencieux & grave. Son front élevé, sans défier le sort, sembloit s'exposer à ses coups.

Tibere lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fut témoin des regrets touchants qu'Eudoxe donnoit à sa mere, & il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'adressant à lui ; Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous, je le vois, qui avez pris soin de me recom-

mander sur la route ; apprenez-moi qui vous êtes, & qui peut m'attirer cet empressement généreux. Je m'appelle Tibere, répondit le jeune homme : j'ai servi sous Narsès en Italie ; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces chasseurs à qui vous avez demandé l'asyle, & dont vous avez bien voulu réprimer l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne sois venu vous demander pardon, & une grace encore plus chere. Je suis riche : c'est un malheur, peut-être ; mais si vous vouliez, ce seroit un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne, & toute mon ambition seroit de la consacrer, & en faire l'asyle d'un héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserois m'en prévaloir : il suffit d'aimer la patrie, pour partager sa disgrace de Bélisaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme qui désire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un héros, & de puiser dans son ame, comme à la source de la sagesse, de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieillesse, lui répondit Bélisaire ; mais je reconnois une belle ame à la sensibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je désire d'être seul avec moi-même : mon ame ébranlée a besoin de se raffermir en si-

lence. Mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, & de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse : l'ame, encore neuve dans cet âge heureux, est susceptible des impressions du bien ; elle s'enflamme & s'éleve au grand, & rien encore ne la retient captive. Venez me voir ; je serai bien aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibere, pourquoi ne le serois-je pas de vous posséder tout-à-fait ? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre asyle. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne, & c'est à mon exemple qu'on s'empressera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous êtes bon ; mais ne faisons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel est l'état de votre pere, & quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibere, de l'une de ces familles que Constantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon pere a servi sous le regne de Justinien avec assez de distinction. Il étoit estimé & chéri de son maître. Sous le nouveau regne, on obtint sur lui des préférences qu'il croyoit injustes : il se retira : il s'en est repenti ; & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-

même. Il suffit, lui dit Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux ; & en effet, c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié, car son nom seul est un reproche, & son existence pese, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le héros : le mal est fait : puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse !

Hé bien donc, insista Tibere, soyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misere. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je crois au surplus comme vous, que mon état peut inspirer l'indignation avec la pitié. Un pau-

vre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compaſſion. Auſſi mon deſſein eſt-il de me cacher ; & ſi je me ſuis fait connoître à vos compagnons, c'eſt un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce ſera la derniere de ma vie ; & mon aſyle ſera mon tombeau. Adieu. L'empereur peut ne pas ſçavoir que les Bulgares ſont dans la Thrace ; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme ſe retira bien affligé de n'avoir pas mieux réuſſi ; & il rendit à l'empereur ce que lui avoit dit Béliſaire. Juſtinien fit marcher quelques troupes ; & peu de jours après on l'aſſura que les Bulgares avoient été chaſſés. A préſent, dit-il à Tibere, nous pouvons aller ſans danger voir ce malheureux vieillard. Je paſſerai pour votre pere ; & vous aurez ſoin de ne rien dire qui puiſſe le déſabuſer. Une maiſon de plaiſance, à moitié chemin de la retraite de Béliſaire, fut le lieu d'où l'empereur ſe dérobant aux yeux de ſa cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur ! dit Justinien, en avançant sous un vieux portique en ruine. Bélisaire, à leur arrivée, se leva pour les recevoir. L'empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis ; fut pénétré de honte & de remords. Il jetta un cri de douleur, & s'appuyant sur Tibère, il se couvrit les yeux avec ses mains ; comme indigne de voir le jour que Bélisaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard ? C'est mon pere que je vous amene, dit Tibere, & que votre malheur touche sensiblement. Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant les mains ? Qu'il approche, & que je l'embrasse ; car il a un fils vertueux. Justinien fut obligé de recevoir les embrassemens de Bélisaire ; & se sentant pressé contre son sein, il fut si violemment ému, qu'il ne put retenir ses sanglots & ses larmes. Moderez, lui dit le héros, cet excès de compassion : je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous & de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'empereur en s'interrompant à chaque mot, oui..... si vous daignez per-

mettre... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'empereur, c'est la cour, c'est le pays où il doit vivre; & depuis long-temps j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresseroit mal, comme vous voyez; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ses périls & risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Sçavez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse? Ce sont des avances que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avances, dit l'empereur, sont quelquefois bien hasardées. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en est pas moins une très-belle institution. Je crois voir, lorsqu'un enfant de notre origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un la-

bonheur ; je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit : enfant, je vous salue, vous qui me ferez dévoué, vous qui serez vaillant, généreux, magnanime comme vos peres. Ils vous ont laissé leur exemple ; j'y joins leurs titres & leur rang, double raison pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus solemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les ames, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'état n'auroit pas à se plaindre, il seroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adressant à l'empereur, vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Justinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage dont vous n'avez plus qu'à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impa-

tient & jaloux, qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui cede, & s'indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range au-dessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme, & si vous voulez sçavoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, & choisir d'un œil avide, entre mille animaux tremblants, celui dont il lui plaira de faire sa pâture : c'est ainsi que l'ambition délibere à son réveil, pour sçavoir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah ! mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce dans un homme public, si-tôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes, qui, pour s'avancer, auroient jetté au hasard le salut d'une armée & le sort d'un empire. Envieux des succès qui ne leur sont pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat : s'ils osoient même, ils feroient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public est un malheur pour eux, s'il ne leur est pas attribué. Voilà l'espece d'hommes la plus dangereuse, soit dans les conseils, soit dans les armées. L'homme de bien, fait son devoir sans regarder autour de lui. Dieu & son ame sont les témoins dont il va mériter

l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zele prompt à concourir au bien, voilà les signes d'une grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit & lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas; il faut savoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez; il faut supposer votre souverain sujet à se tromper, car il est homme, regarder comme très-possible que votre patrie & votre siecle vous jugent aussi mal que lui, & que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, & vous demander à vous-même : si j'étois réduit au sort de Bélisaire, m'en consolerois-je avec mon innocence, & le souvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée & bien affermie, vivez obscur : vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah ! c'est trop exiger des hommes, réprit Justinien avec un profond soupir; & votre exemple est effrayant. Il est effrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y pense. Car enfin supposons que la guerre, la maladie, ou la vieillesse m'eût privé de la vue; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses, comme la peste qui a désolé l'empire ? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire ? La colere.

d'un empereur ; la fleche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal (1) : en s'exposant sur la scene du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événements périlleux ? Hé bien comptez-y les assauts de l'envie, les embûches de la trahison, les traits de l'imposture & de la calomnie ; & si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, retiré dans une masure ; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les alarmes d'un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément ! s'écria Tibere. Mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire ; & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'un

(1) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus, nequissimi bipedes interemerunt. Quorsùm hæc ? ingressus es vitam, navigasti ; victus es ; discede.* M. Antonin. Imper. *De se ipso*, L. 3.

soldat. Le courage d'un chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événements. Sçavez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point de conduite, & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hasarder le sort de Rome & de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille que je ne devois ni ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion, n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous, si, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un siecle impartial & un Prince infaillible ? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriere ; mais la gloire y est avec elles, & si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien : n'ayez pas peur que celle-ci vous manque : dans le sein même de la misere & de l'humiliation, elle vous suivra ; eh, mon ami ! si vous sçaviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune !

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri & confondu. Que mon fils est heureux

de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons ! Ah, pourquoi cette école n'eſt-elle pas celle des ſouverains ! Laiſſons les Souverains, dit Béliſaire ; ils ſont plus à plaindre que nous. Ils ne ſont à plaindre, dit Juſtinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont point d'aſſez éclairés, d'aſſez courageux pour leur ſervir de guides. Mon fils eſt né pour vivre à la cour : peut-être un jour admis dans les conſeils, ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire uſage de vos leçons pour le bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'agrandir ſon ame, en l'élevant à la connoiſſance de l'art ſublime de régner. Inſtruiſez-le ; comme vous voudriez que fut inſtruit l'ami d'un monarque. Juſtinien va deſcendre au tombeau ; mais ſon ſucceſſeur plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le diſciple de Béliſaire. Hélas ! dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois, être, avant de mourir, utile à ma patrie ! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, ſeroit pris pour les ſonges de la vieilleſſe. Et en effet, dans la ſpéculation tout s'arrange le mieux du monde, les difficultés s'applaniſſent ; les circonſtances naiſſent à propos & ſe combinent à ſouhait, on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choſes, ſoi-même on ſe ſuppoſe exempt des paſſions & de foibleſſes, toujours éclairé, toujours ſage, auſſi ferme que modéré. Douce & trom-

peuse illusion, qu'une légere épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un état. Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimere du mieux possible devient le modele du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve par-tout des partisans intéressés à le maintenir. Et moi, je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zele de mon fils. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, sous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi, demanda Justinien? Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibere, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans la cour que l'image de Bélisaire; & vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

BELISAIRE se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'empereur l'apperçut, il descendit de son char; & en l'abordant, vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappés de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême, & je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme foible, fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste & plus infaillible? Est-ce sous le regne d'un seul que les Camille, les Thémistocle, les Aristide ont été proscrits? Multiplier les ressorts du gouvernement, c'est en multiplier les vices; car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple; & soit que les états aient été conquis, ou fondés, qu'ils aient mis leur espoir dans la bonté des

loix ou dans la force des armes, il eſt naturel que l'homme le plus ſage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'eſt donc pas qu'une multitude aſſemblée ait voulu confier à un ſeul le ſoin de commander à tous, mais qu'un ſeul ait jamais voulu ſe charger de ce ſoin pénible. Voilà, lui dit Tibere, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du prince dans cette premiere élection.

Que riſquons-nous, a dû ſe dire un peuple, que riſquons-nous en nous donnant un roi ? Du bien de tous nous faiſons le ſien ; des forces de l'état nous faiſons ſes forces ; nous attachons ſa gloire à nos proſpérités ; comme ſouverain, il n'exiſtera qu'avec nous & par nous ; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ſes peuples, & qu'à ſentir ſes intérêts pour être juſte & bienfaiſant. Telle a été leur bonne-foi. Ils n'ont pas calculé, dit Juſtinien, les paſſions & les erreurs qui aſſiégeroient l'ame d'un prince. Ils n'ont vu, reprit Bélisaire, que l'indiviſible unité d'intérêt, entre le monarque & la nation : ils ont regardé comme impoſſible que l'un fût jamais de plein gré & de ſang froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une eſpece de ſuicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement ; & au cas qu'un prince

fût frappé de ce dangereux vertige, ils se sont munis de la volonté réfléchie & sage du législateur, pour l'opposer à la volonté aveugle & passionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéressés au mal ; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre ne fut aisément réprimée par l'imposante multitude des gens intéressés au bien, à la tête desquels seroit toujours le prince. En effet, avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des souverains assez insensés pour faire divorce avec leur peuple & cause commune avec ses ennemis ? C'est un renversement si inconcevable de la nature & de la raison, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est à celui qu'on avoit élu. Un pere de famille qui a cinq ou six enfants à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que pour mon peuple ; j'immole mon repos à sa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & justes, de n'avoir plus de volonté qui ne

soit conforme à ces loix. Plus il me rend puissant, moins il me laisse libre. Plus il se livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foiblesses, de mes passions, de mes erreurs; je lui donne des droits sur tout ce que je suis; enfin, je renonce à moi-même, dès que je consens à régner; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au roi son ame toute entiere. Connoissez-vous de dévouement plus généreux, plus absolu? Voilà pourtant comme pensoient un Antonin, un Marc Aurele. *Je n'ai plus rien en propre*, disoit l'un, *mon palais même n'est pas à moi*, disoit l'autre; & leurs pareils ont pensé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le suprême rang que les petites jouissances qui la flatteroient, & qui lui font envie, des palais, une cour, des hommages, & cette pompe, qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus imposante. Mais au milieu de tout cela, il ne reste le plus souvent que l'homme accablé de soins, & consumé d'inquiétude, victime de ses devoirs, s'il les remplit fidélement, exposé au mépris, s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit; gêné, contrarié sans cesse dans le bien comme dans le mal, ayant d'un côté les soucis dévorants & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens: voilà quelle est sa condition. L'on a bien fait ce qu'on a

pu pour égaler ſes plaiſirs à ſes peines ; mais ſes peines ſont infinies, & ſes plaiſirs ſont bornés au cercle étroit de ſes beſoins. Toute l'induſtrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux ſens ; & tandis que les jouiſſances le ſollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & ſa foibleſſe s'y refuſe. Ainſi, tout le ſuperflu qui l'environne eſt perdu pour lui : Un palais vaſte n'eſt qu'un vuide immenſe où il n'occupe jamais qu'un point ſous des rideaux de pourpre & des lambris dorés ; il cherche en vain le doux ſommeil du laboureur ſous le chaume ; & à ſa table le monarque s'ennuie, dès que l'homme eſt raſſaſié.

Je ſens, dit Tibere, que l'homme eſt trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance ; mais n'eſt-ce rien que d'avoir à choiſir ?

Ah ! jeune homme, jeune homme, s'écria Bélisaire, vous ne connoiſſez pas la maladie de la ſociété. C'eſt la plus funeſte langueur où jamais puiſſe tomber une ame. Et ſçavez-vous quelle en eſt la cauſe ? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'eſt ému de rien. Ou le deſir n'a pas le temps de naître, ou en naiſſant il eſt étouffé par l'affluence des biens qui l'excedent. L'art s'épuiſe en raffinemens pour ranimer des goûts éteints ; mais la ſenſibilité de l'ame eſt émouſſée, & n'ayant plus l'aiguillon du beſoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouiſſance. Malheur à l'homme qui a

tout à ſouhait ! l'habitude, qui rend ſi cruel le ſentiment de la privation, réduit à l'inſipidité la douceur des biens qu'on poſſede.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibere, qu'il eſt pour un Prince des jouiſſances délicates & ſenſibles, que le dégoût ne ſuit jamais. Par exemple, demanda le vieillard. Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle ? — Mais, toute eſpece de gloire : celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire eſt un plaiſir bien doux ? Ah ! quand on a laiſſé ſur la pouſſiere des milliers d'hommes égorgés, peut-on ſe livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de ſe réjouir d'en être échappés ; mais pour un prince né ſenſible, un jour qui a fait couler des flots de ſang, & qui fera verſer des ruiſſeaux de larmes, ne ſera jamais un beau jour. Je me ſuis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j'aurois voulu voir à ma place Néron ; il auroit pleuré. Je ſçais qu'il eſt des princes qui ſe donnent le plaiſir de la guerre, comme ils ſe donneroient le plaiſir de la chaſſe, & qui expoſent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir eſt une eſpece d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'aſſouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir eſt voiſine d'une province qu'on n'a

pas encore envahie (1) : de proche en proche l'ambition s'irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté ; & en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusqu'au bout du monde, & comme lui on revient ennuyé de l'univers & de soi-même, ne sçachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le vainqueur, & une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus ; il étoit écrit sur la pierre : *Je suis Cyrus, celui qui conquit l'empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre.* (2). Hélas ! dis-je en détournant les yeux, c'est bien la peine d'être conquérant.

Est-ce Bélisaire que j'entends, dit le jeune homme avec surprise ! Bélisaire sçait mieux qu'un autre, dit le héros ? que l'amour de la guerre est le monstre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il est, reprit Tibere, une gloire plus douce, dont un monarque peut jouir, celle qui

(1) *O si angulus ille Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum !* Hor. Ser. L. 1.

(2) Voyez Plut. Vie d'Alex.

naît

naît de ſes bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah ! dit Bélisaire, ſi en montant ſur le trône on étoit sûr de faire des heureux, ce ſeroit ſans doute un beau privilege, que de tenir dans ſes mains la deſtinée d'un empire, & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuſe immolât ſon repos à cette noble ambition ! Mais demandez à l'auguſte vieillard qui vous gouverne, s'il eſt aiſé de la remplir. Il eſt poſſible, dit l'empereur, de perſuader aux peuples qu'on a fait de ſon mieux pour adoucir leur ſort, pour ſoulager leurs peines, & pour mériter leur amour.

Quelques bons princes ; dit Bélisaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie ; & il a fait leur récompenſe & leur plus douce conſolation. Mais à moins de quelque événement ſingulier qui faſſe éclater l'amour des peuples, & rende ſolemnel cet hommage des cœurs, quel prince oſera ſe flatter qu'il eſt ſincere & unanime ? Ses courtiſans lui en répondent ; mais qui lui répond de ſes courtiſans ? Tandis que ſon palais retentit de chants d'allégreſſe, qui l'aſſurent qu'au fond de ſes provinces, le veſtibule d'un proconſul & la cabane d'un laboureur ne retentiſſent par des gémiſſements ? Ses fêtes publiques ſont des ſcenes jouées ; ſes éloges ſont commandés ; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéoſe ; & tandis qu'un tyran, plongé dans la molleſſe, s'énivre de l'en-

cens de ſes adulateurs, l'homme vertueux qui, ſur le trône, a paſſé ſa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine, ſans avoir jamais ſçu s'il avoit un ami ſincere. J'ai le cœur navré quand je penſe que Juſtinien va deſcendre au tombeau, perſuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'empereur, avec tranſport (& s'interrompant tout-à-coup) non, dit-il, avec moins de chaleur, un ſouverain n'eſt pas aſſez malheureux pour ne jamais ſçavoir ſi on l'aime.

Hé bien, dit Béliſaire, il le ſçait; & ce bonheur qui ſeroit ſi doux, eſt encore mêlé d'amertume. Car, plus un prince eſt aimé de ſes peuples, plus leur bonheur lui devient cher; & alors le bien qu'il leur fait & les maux dont il les ſoulage, lui ſemblent ſi peu de choſe dans la maſſe commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il ſe demande encore, *qu'ai-je fait ?* Obligé de lutter ſans ceſſe contre le torrent des adverſités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, & de ſe ſentir entraîné par le cours des événements. Qui mériteroit mieux que Marc-Aurele de voir le monde heureux ſous ſes loix (1) ? Toutes les cala-

(1) *Iſte virtutum omnium cæleſtique ingenii extitit, ærumniſque publicis quaſi defenſor objectus eſt.*

mités, tous les fléaux se réunirent sous son règne (1). On eût dit que la nature entiere s'étoit soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse & de sa bonté; & celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais sans aller chercher d'exemple loin de nous, quel régne plus laborieux & plus prospere en apparence que celui de Justinien? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde; toutes les pertes que l'empire avoit faites depuis un siecle, réparées par des succès; les peuples du Nord & du Couchant repoussés au-delà du Danube & des Alpes; le calme rendu aux provinces d'Asie; des rois vaincus & menés en triomphe; les ravages de la peste, des incursions, des tremblements de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaisante; des forteresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur; quoi de plus imposant & de plus magnifique! & voir après cela, dans sa vieillesse, son empire accablé pencher vers sa ruine sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir! voilà le terme de ses

(1) *Ut prope nihil, quo summis angoribus animi mortales solent, dixi, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, fecerit*, Idem.

travaux & tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibere, à plaindre le sort des souverains, à les juger avec indulgence, & sur-tout à ne point haïr l'auguste vieillard qui nous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibere, & le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne; ce seroit de la déposer. Non, mon ami, reprit le héros; vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes; l'épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée & ses devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera victime des siens; mais dites-lui en même-temps, que ce sacrifice a des charmes; & s'il veut en être payé, qu'il se pénetre, qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public, qu'il s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, & qu'il attende de sa vertu le dédommagement & le prix de ses peines (1). Et où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur & intime de

(1) *Homo qui benefecit, ne plausum quærat; sed ad aliud negotium transeat, quemodmodum vitis, ut rursum suo tempore uvam producat.* Marc. Antonin. L. 3.

la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'éternel. Croyez-vous qu'un bon roi calcule le matin le salaire de sa journée? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie; ce n'est par pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple; ta volonté n'est que le vœu public; ta loi l'exprime & le consacre. Regne avec elle, souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde.... (1) Vous êtes ému, mon cher Tibere, & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans mélange, mais en est-il de tel au monde? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé? Un bon prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager; mais ces larmes, les croyez-vous ameres, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remords? Ce sont

(1) *Manè, cum gravitam à somno surgis, in promptu tibi cogitare te ad humanum opus faciendum surgere..... Non sentis quàm multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ? & tamen adhuc, prudens sciensque lumi fixus hæres!* Ibid. L. 5.

les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu : elles ſont pures comme leur ſource. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que ſi un dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il eſt vertueux, dans quelque état pénible où le ſort le réduiſe, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchants. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y diſpoſer l'ame d'un jeune prince ; & demain nous verrons enſemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibere à Juſtinien : il l'éleve, l'abat, la releve à ſon gré. Il déchire la mienne, dit l'empereur ; & ces mots échappés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Sa cour eſſaya, mais en vain, de le tirer de ſa triſteſſe ; il fut importuné des ſoins qu'on prenoit pour la diſſiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit ſe promener ſeul, il s'enfonça dans la forêt voiſine. Tibere l'y attendoit ; ils partirent enſemble, & vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeller ſa promeſſe ; & Béliſaire reprit ainſi.

CHAPITRE IX.

ON demande s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même. C'eſt peut-être le ſublime inſtinct de quelques ames privilégiées; mais toutes les fois que l'amour de la vertu eſt réfléchi, il eſt intéreſſé. Ne croyez pas que cet aveu ſoit humiliant pour la nature: vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié: l'un ſervira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'eſt produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Inſenſiblement l'effet ſe dégage de la cauſe; les motifs s'évanouiſſent, le ſentiment reſte; on y trouve un charme inconnu; on y attache par habitude la douceur de ſon exiſtence: dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaiſirs que l'on attendoit; on ſacrifie à l'amitié tous les biens qu'on eſpéroit d'elle; & ce ſentiment, conçu dans la joie, ſe nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en eſt de même de la vertu. (1) Pour attirer les cœurs

(1) *Si quid in vitâ humanâ invenis potius juſtitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine..... ad ejus amplexum totis animi viribus contendas, ſuadeo.* M. Antonin. Lib. 3.

il faut qu'elle préſente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer, on s'aime ; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans ſa jeuneſſe, la vit pour la premiere fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire : il ſe paſſionna pour elle ; & vous ſçavez s'il l'abandonna, lorſqu'elle lui montra des fers, des tortures & des bûchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune prince. Ce ſera vraiſemblablement d'être libre, puiſſant & riche, obéi de ſon peuple, eſtimé de ſon ſiecle & honoré dans l'avenir ; hé bien, répondez-lui que c'eſt de la vertu que dépendent ces avantages ; & vous ne le tromperez pas.

Un ſecret que l'on cache aux monarques ſuperbes, & qu'un bon prince eſt digne de ſçavoir, c'eſt qu'il n'y a d'abſolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement eſt eſclave. La loi eſt l'accord de toutes les volontés réunies en une ſeule : (1) ſa puiſſance eſt donc le concours de toutes les forces de l'état. Au lieu que la volonté d'un ſeul, dès qu'elle eſt injuſte, a contr'elle ces mêmes forces, qu'il faut diviſer, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors les tyrans ont recours, tantôt à des

(1) *Communis ſponſio civitatis.* Pand. L. 1. tit. 3.

fourbes

fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir; tantôt à de vils satellites, qui vendent le sang de la patrie, & qui vont le glaive à la main tranchant les têtes qui s'élevent au-dessus du joug & osent réclamer les droits de la nature. De-là ces guerres domestiques, où le frere dit à son frere: Meurs, ou obéis au tyran qui me paye pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayants prestiges de la superstition, le tyran s'applaudit; mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ces partisans dangereux. En le servant, ils le menacent; & pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi, pour être l'oppresseur d'une partie de sa nation, il se rend l'esclave de l'autre, bas & lâche avec ses complices, autant qu'il est superbe & dur pour le reste de ses sujets. Qu'il se garde bien de gêner, ou de tromper dans leur attente les passions qui le secondent: il sait combien elles sont atroces, puisqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme éleve pour la chasse, dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & se rend dépendante de ses suppôts. Elle doit s'en apperce-

voir aux déférences, aux égards, à la tolérance servile dont il faut qu'elle use envers eux, à la pluralité de festoix, à la mollesse de sa police, aux privileges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux loix toutes qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté & sur la force de tout ce peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchans, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre & du repos public, est le défenseur né de la puissance qui les protège; & chaque citoyen, dans l'ennemi du prince, voit son ennemi personnel. Dès-lors il n'y a plus au dedans deux intérêts qui se combattent; & le Souverain, ligué avec son peuple, est riche & fort de toutes les richesses & de toutes les forces de l'état. C'est alors qu'il est libre, & qu'il peut être juste, sans avoir de revaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance affermie au dedans, en est d'autant plus imposante & plus respectable au dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ses forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger son peuple contre l'oppresseur domestique ou l'usurpateur étranger. O mon ami! la justice est la base du pouvoir suprême; la reconnoissance en est l'ame; & le ressort le

plus actif. L'eſclave combat à regret pour ſa priſon & pour ſa chaîne ; le citoyen libre & content, qui aime ſon prince & qui en eſt aimé, défend le ſceptre comme ſon appui, le trône comme ſon aſyle ; & en marchant pour la patrie, il y voit par-tout ſes foyers.

Ah ! vos leçons, lui dit Tibere, ſe gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne ſuis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois !

Vous voyez donc bien, reprit Béliſaire, que leur grandeur, que leur puiſſance eſt fondée ſur la juſtice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus abſolu des Monarques eſt celui qui eſt le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la ſaine politique n'eſt que la ſaine raiſon, & que l'art de régner conſiſte à ſuivre les mouvements d'un eſprit juſte & d'un bon cœur. C'eſt ce qu'il y a de plus ſimple, dit Béliſaire, de plus facile & de plus ſûr. Un bon payſan d'Illyrie, Juſtinien, a fait chérir ſon régne. Etoit-ce un politique habile ? Non, mais le ciel l'avoit doué d'un ſens droit & d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce ſeroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique & tortueuſe a pour elle quelques ſuccès ; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices ; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'expoſeroit mille fois moins que le plus inquiet ; le plus

soupçonneux, & le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre; & cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir: car elle produit la défiance, qui suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un souverain les besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie; que le cercle lui en est prescrit, & qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie & illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'état; on seme entr'eux la défiance; on persuade au prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & séditieuse, on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple; à la tête de son parti marchent l'ambition & la cupidité; & c'est pour assouvir cette hydre insatiable, qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'empire, entre les provinces du peuple & les provinces de César, entre le bien public & le bien du Monarque. Or, dès qu'un Souverain se frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la sûreté de la

couronne. & de ſa vie, il eſt naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle ſon bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ſes peuples, & gagner ce qu'il leur ravit; qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire; & de-là les ruſes & les ſurpriſes qu'il emploie à les dépouiller; de-là leurs plaintes & leurs murmures; de-là cette guerre inteſtine & ſourde, qui, comme un feu caché, couve au ſein de l'état, & ſe déclare çà & là par des éruptions ſoudaines. Le prince alors ſent le beſoin des ſecours qu'il s'eſt ménagés: il croit avoir été prudent: il ne voit pas qu'en étant juſte, il ſe ſeroit mis au-deſſus de ces précautions timides, & que les paſſions ſerviles & cruelles qu'il ſoudoie & tient à ſes gages, lui ſeroient inutiles s'il avoit des vertus. C'eſt là, Tibere, ce qu'un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien perſuadé que l'état & lui ne font qu'un; que cette unité fait ſa force, qu'elle eſt la baſe de ſa grandeur, de ſon repos & de ſa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne; & ne comptant pour ſes vrais biens que ceux qu'il aſſure à ſon peuple (1), il ſera juſte par intérêt, modéré par ambition, & bienfaiſant par amour de ſoi-même. Voilà dans quel ſens,

(1) Trajan comparoit le tréſor du prince à la rate, dont l'enflure cauſe l'affoibliſſement de tout le reſte du corps.

mes amis, la vérité eſt la mere de la vertu. Il faut du courage ſans doute pour débuter par elle avec les ſouverains ; & quand de lâches complaiſants leur ont perſuadé qu'ils régnent par eux-mêmes, que leur indépendance conſiſte à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices ſont des loix ſous leſquelles tout doit fléchir, un ami ſincere & courageux eſt mal reçu d'abord à détruire ce faux ſyſtême. Mais ſi une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la premiere vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès ; & le prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant.

La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu, à ſon tour, lui rendra la vérité chere. Car, le penchant au bien que l'on ne connoît pas, n'eſt qu'un inſtinct confus & vague ; & déſirer d'être utile au monde, c'eſt déſirer d'être éclairé. Or, la vérité que doit chercher un prince, eſt la connoiſſance des rapports qui intéreſſent l'humanité. Pour lui le vrai, c'eſt le juſte & l'utile ; c'eſt dans la ſociété, le cercle des beſoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des ſecours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opérent. Voilà ce qui doit l'occuper & l'occuper toute ſa vie. S'étudier ſoi-même, étudier les hommes (1), tâcher de démêler en eux le fond

(1) *Quanam ſunt eorum mentes, quibus re-*

du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractere, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'esprit & de l'ame ; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole & passagere, mais avec une volonté fixe & imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de le gouverner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere ; en détestant une déclamation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j'appelle aimer la vérité ; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibere, un prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de la cour ; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit sçavoir se défier ; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zèle a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparerent.

C'est une chose étrange, dit l'empereur, que par-tout & dans tous les temps, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui,

---

bus studeat, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipsorum mentes intueri. Mar. Antonin. L. 9.

par état, ſont les peres du peuple. Le ſeul crime de ce héros eſt d'avoir été populaire : c'eſt par-là qu'il a donné priſe aux calomnies de ma cour, & peut-être à ma jalouſie. Hélas ! on me le faiſoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.

CHAPITRE X.

LE lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis ; & il se disoit à lui-même : Je suis bienheureux, dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité ! Que ces intérêts sont puissants sur une ame ! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même ; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibere qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur ; & en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté se livrer à ce doux penchant ! Encore, hélas ! faut-il le modérer, dit le héros. Et s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénere insensiblement en un vice tout opposé. Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adressant la parole à Tibere.

Dans un souverain, le plus doux exer-

cice du pouvoir suprême, c'est de dispenser à son gré les distinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble à la bienfaisance; & le meilleur prince y seroit trompé, s'il ne se tenoit en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche; & tout ce qui l'approche, lui répète sans cesse, que sa grandeur réside dans sa cour, que sa majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, & qu'il ne jouit de ses droits & du plus beau de ses priviléges, que par les graces qu'il répand, & qu'on appelle ses bienfaits..... Ses bienfaits, juste ciel! la substance du peuple! la dépouille de l'indigent! ..... Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent; l'assiduité, l'habitude le gagnent comme à son insçu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan qui la bénit; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu; & sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah! s'il sçavoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats! Il le sçaura, mon cher Tibere, s'il a jamais un véritable ami: il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite; &

qu'elle eſt la ſource des plus grands maux dont un état ſoit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu ſévere, dit le jeune homme. Je la voix telle qu'elle eſt, dit le vieillard, comme une prédilection perſonnelle, qui, dans le choix & l'emploi des hommes, renverſe l'ordre de la juſtice, de la nature & du bon ſens. En effet, la juſtice attribue les honneurs à la vertu, les récompenſes aux ſervices; la nature deſtine les grandes places aux grands talents; & le bon ſens veut qu'on faſſe des hommes le meilleur uſage poſſible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu; elle préfere la complaiſance au zèle, l'adulation à la vérité, la baſſeſſe à l'élévation d'ame; & comme ſi le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le poſſede peut aſpirer à tout. Ainſi, la faveur eſt toujours le préſage d'un mauvais régne; & le prince qui livre à ſes favoris le ſoin de ſa gloire & le ſort de ſes peuples, fait croire de deux choſes l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à ſon choix la vertu de transformer les ames, & de faire un ſage, ou un héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce ſeroit une prétention inſenſée, dit Tibere; mais il y a dans l'état mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Bélisaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du

moins l'honnête homme ; & la faveur recherche auſſi peu l'un que l'autre. C'eſt peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là elle détruit juſqu'aux germes des talents & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la ferveur leur donne la mort. Un état où elle domine, reſſemble à ces campagnes déſolées, où quelques plantes utiles, qui naiſſent d'elles-mêmes, ſont étouffées par les ronces ; & je n'en dis pas aſſez : car ici ce ſont les ronces que l'on cultive, & les plantes ſalutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous ſuppoſez, inſiſta Tibere, que la faveur n'eſt jamais éclairée, & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Béliſaire ; & en tirant au ſort les hommes qu'on éleve, on ſe tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue ; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle eſt donc sûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer conſtamment l'ambitieux qui la pourſuit. Et quel accès le ſage ou le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Eſt-il capable des ſoupleſſes qu'elle exige de ſes eſclaves ? Son ame ferme ſe pliera-t-elle aux maneges de la cour ? Si ſa naiſſance le place auprès du prince & dans le cercle de ſes favoris, quel rôle y jouera ſa franchiſe, ſa droiture, ſa probité ? Eſt-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux ? qui étudie avec le plus de ſoin les foibleſſes

& les goûts du maître ? Qui sait feindre & dissimuler avec le plus d'adresse ? Taire & déguiser ce qui offense, & ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille à parier contre un, qu'un favori n'est pas digne de l'être.

Le favori d'un prince éclairé, juste & sage, dit l'empereur, est toujours un homme de bien.

Un prince éclairé, juste & sage, dit Bélisaire, n'a point de favori. Il est digne d'avoir des amis, & il en a ; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fût jamais. Cet ami fut pris par les Daces ; & leur roi envoya dire à l'empereur, que s'il refusoit de souscrire à la paix qu'il lui proposoit, il feroit mourir son captif. Savez-vous quelle fut la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Régulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'est d'un tel prince qu'il est glorieux d'être l'ami. Aussi le brave Longin s'empoisonna-t-il bien vîte, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibere. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un prince ; mais il peut avoir quelquefois des prédilections personnelles, qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Béli-

faire, qui n'intéreſſe l'état. Rien de lui n'eſt ſans conſéquence, & il doit ſçavoir diſtribuer juſques aux graces de ſon accueil. On ſe perſuade que la faveur n'eſt qu'un petit mal dans les petites choſes; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attrait, & l'habitude en eſt ſi douce, qu'on ne ſe retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'eſpoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue; & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un prince réſiſte au choc des paſſions & des intérêts de ſa cour? Cette digue, mon cher Tibere, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'eſt la volonté du bien. Un prince qui, dans le choix des hommes, n'a pour regle que l'équité, ne laiſſe d'eſpoir qu'au mérite. Les vertus, les talents, les ſervices ſont les ſeuls titres qu'il admette; & quiconque aſpire aux honneurs, eſt obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation, & la perſpective effrayante d'une diſgrace ſans retour, interdit aux ambitieux les manéges & les ſurpriſes. Mais ſous un prince qui ſe décide par des affections perſonnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'eſt à qui ſçaura le mieux s'inſinuer dans ſes bonnes graces, gagner les eſclaves de ſes eſclaves, & de proche en proche, s'élever en rampant. L'homme adroit & ſouple s'avance; l'homme fier de ſa vertu s'éloigne & demeure

oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'est le sien, se réunissent pour le détruire, & il est réduit au choix de s'avilir, en opposant l'intrigue à l'intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu'une cour est intrigante, c'est le cahos des passions, & je défie la sagesse même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'est plus rien; la personnalité décide & du blâme & de la louange, & le prince que le mensonge obsede, fatigué du doute & de la défiance, ne sort le plus souvent de l'irrésolution que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits? reprit Tibere. Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'altèrent, & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté! On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu'heureux; & dans l'une & dans l'autre fortune, il est très-mal-aisé d'apprécier les hommes, sur-tout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien, dans sa vieillesse, en est la preuve, dit l'empereur; il a été cruellement trompé!

Et qui sçait mieux que moi, dit Bélisai-

re, combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L'empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'intendant de ses finances : mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s'en fit un dans mon armée ; la division s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé, mais il n'étoit plus temps : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien-aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l'empereur : nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme (1). Mais du temps de la République, Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, & de m'avoir désobéi. Je fus rappellé à mon tour ; & pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal, & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie ; mais sans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des soldats. J'en ra-

(1) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit, aut mandata non servavit, capite punitur, etiam si rem bene gesserit.* Pand. 49. T. 16.

masse

maſſe à peine un petit nombre (1), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, ſans chevaux, ſans armes, ſans vivres. Que pouvois-je dans cet état ? j'eus bien de la peine à ſauver Rome. Cependant, mes ennemis étoient triomphants à la cour, & ils ſe diſoient l'un à l'autre : Tout va bien, il eſt aux abois, & nous l'allons voir ſuccomber. Ils ne voyoient que moi dans la cauſe publique, & pourvu que ſa ruine entraînât la mienne, ils étoient contents. Je demandois des forces, je reçus mon rappel, & pour me ſuccéder, on fit partir Narſès, à la tête d'une puiſſante armée. Narſès juſtifia ſans doute le choix qu'on avoit fait de lui, & ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place; mais pour me nuire, il avoit fallu nuire au ſuccès de mes armes : on achetoit ma perte aux dépens de l'état. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeſte. Pour élever ou détruire un homme, elle ſacrifie une armée, un empire, s'il eſt beſoin.

Ah ! s'écria Juſtinien, vous m'éclairez ſur tout ce qu'on a fait pour obſcurcir votre gloire. Quelle foibleſſe dans l'empereur d'en avoir cru vos ennemis !

Mon voiſin, lui dit Béliſaire, vous ne ſçavez pas combien l'art de nuire eſt raffiné

(1) 4000.

à la cour ; combien l'intrigue eſt aſſidue ; active, adroite, inſinuante. Elle ſe garde bien de heurter l'opinion du prince ou ſa volonté : elle l'ébranle peu-à-peu, comme une eau qui filtre à travers ſa digue, la ruine inſenſiblement, & finit par la renverſer. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque eſt ſans défiance & ſans précaution, qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguiſe, & que la renommée, dont la voix ſe perd aux barrieres du palais. Là c'eſt l'envie qui prend la parole, & malheur à l'homme abſent qu'elle a réſolu de noircir ! Il n'eſt pas poſſible que dans le cours de ſes ſuccès, il n'éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime, & lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ſes avantages. D'un côté, le mal ſe groſſit, de l'autre, le bien ſe déprime, & tout compenſé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que ſa chûte, c'eſt l'élévation de celui que l'intrigue met à ſa place, & qui, communément, ne la mérite pas ; c'eſt l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'exemple d'un malheur injuſte & d'une indigne proſpérité. De-là le relâchement du zèle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autoriſe l'impunité. Tel eſt le

règne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un empire.

Sans doute, hélas ! c'eſt dans un Prince une foibleſſe malheureuſe, dit l'empereur : mais elle eſt peut-être excuſable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la deſtinée, & que malgré tous les efforts le vaiſſeau de l'état, briſé par les tempêtes, eſt ſur le point d'être englouti. Car enfin, ne nous flattons pas ; la grandeur même & la durée de cet empire ſont les cauſes de ſa ruine. Il ſubit la loi qu'avant lui le vaſte empire de Belus, celui de Cyrus ont ſubie. Comme eux il a fleuri ; il doit paſſer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'eſt réduire en ſyſtême le découragement où je gémis de voir que nous ſommes tombés. Tout périt, les états eux-mêmes, je le ſçais ; mais je ne crois point que la nature ait tracé le cercle de leur exiſtence. Il eſt un âge où l'homme eſt obligé de renoncer à la vie, & de ſe réſoudre à finir ; il n'eſt aucun temps où il ſoit permis de renoncer au ſalut d'un empire. Un corps politique eſt ſujet ſans doute à des convulſions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le conſument, à des accès qui, du tranſport, le font tomber dans l'accablement : le travail uſe ſes reſſorts, le repos les relâche, la contention les briſe, mais aucun de ſes accidents n'eſt mortel. On a vu les nations ſe relever des plus terri-

bles chûtes, revenir de l'état le plus déſeſpéré, & après les criſes les plus violentes, ſe rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'eſt donc pas marquée, comme l'eſt pour nous le déclin des ans; leur vieilleſſe eſt une chimere, & l'eſpérance, qui ſoutient le courage, peut s'étendre auſſi loin qu'on veut. Cet empire eſt foible, ou plutôt languiſſant; mais le remede, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante, & avant d'aller au remede, remontons aux ſources du mal. Je le veux bien, dit Béliſaire, & ce ſera plus d'une fois le ſujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

JUSTINIEN, plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant de déchirer le voile qui, depuis si long-temps, lui cachoit les maux de l'empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage & d'activité, ce génie vaste & puissant se soit trompé dans ses vues, & qu'il ait employé à ruiner l'empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence, la milice prétorienne abolie, les enfants des pauvres adoptés par l'état (1), l'autorité du préfet divisée & réduite (2), les vétérans établis possesseurs & gardiens des frontieres, tout cela étoit sage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples. Il ne vit pas ou ne vou-

(1) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourrir son enfant, l'état en étoit chargé; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la république. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(2) Voy. Zosime, L. 2, ch. 33.

lut pas voir que transporter le siege de l'empire, c'étoit en ébranler, & au physique & au moral, les plus solides fondements. Il eut beau vouloir que sa ville fût une seconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornements, pour en décorer la nouvelle; ce n'étoit là qu'un jeu de théâtre, qu'un spectacle frugile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibere, & la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu des deux mers, & entre l'Europe & l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire, & il s'est trompé. Un état obligé de répandre ses forces au-dehors, doit être au-dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siege des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantissent à peu de frais des insultes de ses voisins; & Rome, pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant & hardi franchissoit ces barrieres, l'Appennin servoit de refuge aux Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois; & c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le reſſort du gouvernement eſt expoſé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates, aux Eſclavons, ſi l'Hebre, le Danube, le Tanaïs, ſont des barrieres qui leur impoſent. Byſance eſt contr'eux notre unique refuge; & la foibleſſe de ſes murs n'eſt pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome les loix qui régnoient au-dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'état juſqu'aux extrêmités : l'Italie étoit ſous leurs yeux & ſous leurs mains modératrices : elles y formoient les mœurs publiques, & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fideles diſpenſateurs. Ici nous avons les mêmes loix; mais comme tout eſt tranſplanté, rien n'eſt d'accord, rien n'eſt enſemble. L'eſprit national n'a point de caractere; la patrie n'a pas même un nom. L'Italie produiſoit des hommes qui reſpiroient en naiſſant l'amour de la patrie, & qui croiſſoient dans le champ de Mars. Ici, quel eſt le berceau, quelle eſt l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces ſont auſſi étrangers pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul eſprit d'état & de corps qui les anime & les faſſe agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains?* diſoit, à ſes ſoldats, un capitaine de l'ancienne Rome; & cette harangue

les rendoit infatigables dans les travaux, & intrépides dans les combats. A préſent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager ? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates ?* L'état n'eſt plus un corps ; c'eſt le principe de ſa foibleſſe, & l'on n'a pas vu qu'il falloit des ſiecles pour y rétablir cette unité qu'on appelle patrie, & qui eſt l'ouvrage inſenſible & lent de l'habitude & de l'opinion. Conſtantin a décoré ſa ville des ſtatues des héros de Rome : vain ſtratagême, hélas ! ces images ſacrées étoient vivantes au capitole ; mais le génie qui les animoit n'eſt pas monté ſur nos vaiſſeaux : ils n'ont tranſporté que des marbres. Les Paul Emile, les Scipion, les Caton ſont muets pour nous : Byſance leur eſt étrangere. Mais dans Rome, ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Juſtinien, qu'à Rome l'empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-temps. Le peuple y étoit avili, & le ſénat plus avili encore.

Un empire eſt foible & malheureux, partout, dit Béliſaire, quand il eſt en de mauvaiſes mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon régne pour changer la face des choſes. Voyez de quel abaiſſement l'état ſortit ſous Adrien, & à quel point de gloire & de majeſté il arriva ſous Marc-Aurele. La vertu Romaine s'éclipſoit ſans s'éteindre ; le prince digne de la ranimer en retrouvoit

le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Byſance : il faut le ſemer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juſte & modéré. Sans ce prodige tout eſt perdu. Les ſuccès même de nos armes ſont ruineux pour l'Etat. L'empire a ſur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaiſſent, ils ſe ſuccedent l'un à l'autre, & par des diverſions rapides, ils ſe donnent mutuellement le temps de ſe relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en ſe diviſant : ſes courſes le ruinent : ſes travaux le conſument, ſes victoires mêmes ſont pour lui des plaies qui n'ont pas le temps de ſe fermer ; & après des efforts inouis pour affermir ſa puiſſance, un ſeul jour ébranle & renverſe vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, ſous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, & de l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, ſous Mundus, Germain, Salomon, Narsès & moi, ſi j'oſe me nommer, tout cela s'eſt réduit à ſubir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'empereur, puiſque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'eſt pas d'acheter la paix. Les barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle ſe montre foible, plus ils ſont ſûrs de la ravir. Les Perſes n'ont rien de plus intéreſſant que de venir, les

armes à la main, piller tous les ans nos provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appas qui les attire ! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, & nos empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puissants.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu'on leur oppose ? de bonnes armées, dit Bélisaire, & sur-tout des peuples heureux. Quand les barbares se répandent dans nos Provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation & la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un empire qui veut garder ce qu'il possede : s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce : l'autorité fondée sur la crainte s'affoiblit & se perd dans l'éloignement ; & il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses ! on défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; & si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne-foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que

l'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'état est par-tout, & chaque province est un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il; & vous m'y autorisez en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, & j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asyle, & se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte : ni le travail, ni le repos des Citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce & l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : aussi ne tenoit-il qu'à moi de régner sur un peuple qui m'appelloit son pere. J'ai vu de même en Italie, les naturels du pays venir en foule se donner à nous, & les Goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie ; je n'ai fait que suivre les leçons que les barbares me donnoient. Oui, les barbares ont comme nous leurs Titus & leurs Marc-Aurele ; Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O villes d'Italie ! s'écria le vieillard, quelle comparaison vous avez faite de ces

barbares avec nous ! J'ai vu dans Naples égorger sous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfants au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes soldats ces innocentes victimes ; mais j'étois seul, mes cris n'étoient point entendus ; & ceux qui auroient dû me seconder, étoient occupés au pillage. Cette même ville a été prise par le généreux Totila. Heureux prince ! il a eu la gloire de la sauver de la fureur des siens. Il s'y est conduit comme un pere tendre au milieu de sa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les soins qu'il a pris du salut de ce peuple, qui venoit de se rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos commandants venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comment nos ennemis ont sçu gagner le cœur des peuples. Leur justice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur. Mais en revanche, ce qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuser la couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug : de-là le regne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe

& de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté ſur les villes & leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du déſeſpoir : le ſang inonda nos provinces. Ainſi l'oppreſſion excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en eſt de même au-dedans. Des préfets indolents, des proconſuls avides, tyrans abſolus & impitoyables des provinces, & des cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les charges publiques ſont devenues ſi accablantes, que pour retenir ſous le faix les principaux Citoyens (1), il a fallu leur interdire la milice, le ſacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la reſſource de l'eſclavage. Comment voulez-vous que des peuples ſi cruellement tourmentés aiment un joug qui les écraſe ? Peuvent-ils ſe croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de ſi durs oppreſſeurs ? Au premier murmure que leur arrachent la miſere & le déſeſpoir, on crie à la révolte, à l'infidélité : on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triſte & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire d'un peuple abattu de foibleſſe ? Il faut qu'il ſoit docile

(1) Les décurions, ou officiers municipaux.

& fort. Il ſera l'un & l'autre, s'ils n'eſt point excédé par tous ces tyrans ſubalternes, qui du regne d'un prince équitable & doux, ne font que trop ſouvent un regne intolérable.

C'eſt de ces dépoſitaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'eſt donc ſur eux que doit ſe fixer l'œil vigilant & ſévere du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis; car ils l'expoſent à la haine publique; & c'eſt pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent ſa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences; & par eux le prince eſt à ſon inçu le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibere, ajouta le héros, ſi un ſouverain a eu le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité, & que tous ceux qui l'exercent ſous lui, ſentent le frein de ſa juſtice. Car les excès commis en ſon nom, calomnient ſon regne, & font retomber ſur lui les larmes du foible opprimé; au lieu que ſi les peuples ſçavent qu'il les protege & qu'il les venge, ils ſe plaindront à lui ſans ſe plaindre de lui; & la haine publique, attachée aux artiſans des malheurs publics, laiſſera le prince équitable en poſſeſſion du cœur de ſes ſujets.

Rien de plus beau dans la ſpéculation,

dit Juſtinien, qu'un prince attentif & préſent à tout ce qui ſe paſſe dans ſon empire. Mais le détail en eſt immenſe ; & s'il faut qu'il écoute les plaintes de ſes peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y ſuffira jamais.

C'eſt avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Béliſaire ; mais ils s'évanouiſſent, quand on les obſerve de près ; & vous verrez demain que l'art de gouverner eſt moins compliqué qu'on ne penſe. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Régner eſt la folie de la plupart des hommes ; & il en eſt peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amuſent, comme je fais, à régler le ſort des états. C'eſt le délire du vulgaire, dit Juſtinien, mais la plus digne méditation du ſage.

L'empereur ſe retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre ; & le ſoir même à ſon ſouper, il ouit dire à ſes courtiſans que jamais l'empire n'avoit été plus floriſſant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire eſt floriſſant ; car vous nagez dans l'abondance : il eſt heureux ; car vous vivez dans le luxe & l'oiſiveté. Ici les peuples ne ſont comptés pour rien, & la cour eſt pour vous l'empire. Ces mots leur firent baiſſer les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'empereur étoit plongé, ne fût la ſuite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibere. Tibere, diſoient-ils,

eſt un jeune enthouſiaſte, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractere: il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la cour, le bon aveugle & ſes deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un pere qui veut régner par lui-même, leur diſoit-il, doit ſçavoir tout ſimplifier. Son premier ſoin eſt de bien connoître ce qui eſt utile à ſes peuples, & ce qu'ils attendent de lui. (1) Cela ſeul, dit Tibere, eſt un étude immenſe. Elle eſt très-ſimple, dit le héros; car les beſoins d'un ſeul ſont les beſoins de tous, & chacun de nous ſçait par lui-même ce qui eſt utile au genre-humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, ſi vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du prince? Qu'il m'aſſurât le fruit de mon travail, dit celui-ci; qu'il m'en laiſſât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfants & ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppreſſion. Hé bien, dit Béliſaire, voilà tout; & chaque citoyen dans ſon état, n'en demande pas

(1) *Semper officio, utilitati hominum conſulens & ſocietati.* Cic. Off. 3.

davantage. Et le prince à son tour, poursuivit le héros, qu'exige-t-il de ses sujets ? — L'obéissance, le tribut, & des forces pour le maintien de sa puissance & de ses loix. — Cela est encore simple & juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques ? — De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, & d'observer dans leur commerce la concorde & la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde ; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un temps où celles de Rome étoient écrites sur douze tables ; ce temps valoit bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, & la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille & le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies, dont elle change à tout propos ; c'est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent ; c'est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits ; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se reglent assez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d'édits & de décrets sans nombre ; mais c'est l'école des jurisconsultes ; ce

n'eſt pas l'école du peuple : or, c'eſt le peuple qu'il s'agit d'inſtruire de ſes devoirs & de ſes droits. Chacun doit être ſon premier juge ; chacun doit donc ſçavoir ce qui lui eſt preſcrit, défendu, permis par la loi (1). Il faut pour cela des loix ſimples, claires, ſenſibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'eſt là ſur-tout ce qui abrégera les détails de l'adminiſtration. Car dès que le peuple eſt inſtruit de ce qu'il doit & de ce qui lui eſt dû, il eſt fier de ſa ſûreté & content de ſa dépendance; il voit ce qui lui revient des ſacrifices qu'il a faits ; & dans le bien public appercevant le ſien, il révere l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on ſi ſouvent impatient du joug des loix ? parce que la rigueur eſt toute du côté des loix qui le gênent ; & la molleſſe & la négligence du côté des loix qui le favoriſent & qui doivent le protéger. Or, la ſimplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus ; car les juges voyant le peuple aſſez inſtruit pour les juger par eux-mêmes, & en état de réclamer contre eux une loi préciſe & conſtante, ils n'oſeroient plier la regle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abuſives des loix, ſont celles

(1) *Legis virtus hæc eſt imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. L. 1. L. 3.

qui donnent : prise sur les biens. Car on n'en veut guere à la vie ni à la liberté des peuples ; & quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le prince doit porter la lumiere, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague (1) & compliqué comme il l'est, la régie, quoi que l'on fasse, en sera trouble & frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise & inaltérable ; que le tribut lui-même, ce besoin de l'état, (2) soit égal, aisé, naturel ; qu'il soit un, qu'il soit appliqué à des biens réels & solides, réglé par leur valeur, & le même par-tout, le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile (3) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les pro-

(1) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu Imperatorum processerunt.* Buling. *De trib. ac vectig. P. R.*

(2) *Quoniam neque quies sine armis, neque utrumque sine tributis haberi possunt.* L. 1.

(3) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buling. *Ubi sup.*

vinces de l'Asie. (1) La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dédale ténébreux d'édits absurdes (2) & bizarres : l'évidence même du droit en marquera les limites ; & en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous sçavez bien, dit l'empereur, ce qu'on oppose à vos principes ? Simplifier l'impôt, ce seroit le réduire. Je l'espere, dit le héros. Et puis, ajouta l'empereur, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rebelle intraitable. O juste ciel ! s'écria Bélisaire ; quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en assurer les fruits ! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux ! On craint qu'il ne soit arrogant ! Ah ! je sçais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave sous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il

---

(1) *App. de Bell. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ, uberius (ex Asiâ) vel angustius vectigal. exactum est.* Item. Dio. L. 45.

(2) Les empereurs avoient mis des impôts sur l'urine, sur la poussiere, sur les ordures, sur les cadavres, sur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de somme, *& quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerat.* Vid. Buling. *Ubi suprà.*

eſt ſans crime & ſans reproche ? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, ſi ce n'eſt ſous celui des loix & du ſouverain légitime ? Quel empire ſera jamais plus sûr de ſon obéiſſance, que celui qui, par les bienfaits, la reconnoiſſance & l'amour, s'eſt acquis tous les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi ; je connois le peuple : il n'eſt pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'eſt la miſere & la ſouffrance ; ce qui l'aigrit & le révolte, c'eſt le déſeſpoir d'acquérir ſans ceſſe, & de ne poſſéder jamais. Voilà le vrai, & on le ſçait bien ; mais on le diſſimule : on s'eſt fait un ſyſtême que l'on tâche d'autoriſer. Ce ſyſtême des grands eſt, que le genre-humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde eſt fait pour eux. C'eſt un orgueil inconcevable, dit l'empereur ; mais il eſt vrai qu'il exiſte dans bien des ames. Non, dit Béliſaire, il eſt joué : il n'a jamais été ſincere. Il n'y a pas un homme de bon ſens, quelque élevé qu'il ſoit, qui, ſe comportant en ſecret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protege, ne ſoit humble au-dedans de lui-même ; car il ſent bien qu'il eſt foible, dépendant & néceſſiteux. Sa hauteur n'eſt qu'un perſonnage qu'il a pris pour en impoſer ; mais le mal eſt qu'il en impoſe & parvient à perſuader. Faſſe le ciel, mon cher Tibere, que votre ami ne donne pas dans cette abſurde illuſion ! Obtenez qu'il jette les yeux ſur la ſo-

ciété primitive : il la verra divisée en trois classes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre des choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur usage, & la troisieme à la régie & à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile: le cercle des secours mutuels est rempli : chacun, selon ses facultés, y contribue assidument : force, industrie, intelligence, lumieres, talents & vertus, tout sert, tout paye le tribut; & c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes; & qu'en supposant même qu'il y eût quelqu'avantage, il seroit pour le laboureur; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais, comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talents, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer

des préférences vaines, autant il eſt injuſte & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibere, ſe garde bien de ce mépris ſtupide : qu'il ménage, comme ſa nourrice & comme celle de l'état, cette partie de l'humanité ſi utile & ſi dédaignée. Il eſt juſte que le peuple travaille pour les claſſes qui le ſecondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté : c'eſt à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, ſont ceux qui la rendent fertile ; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs beſoins (1). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus conſtant, qu'une exiſtence malheureuſe, ce ne ſeroient plus dans l'état des aſſociés, mais des eſclaves : leur condition leur deviendroit odieuſe & intolérable ; ils y renonceroient, ils changeroient de claſſe, ou ceſſeroient de ſe reproduire, & de perpétuer la leur.

Il eſt vrai, dit Juſtinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureuſement il faut ſi peu de choſe à cette eſpece d'hommes endurcis à la peine ! Leur ambition ne va point au-delà des premiers beſoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils ſont contents.

En vérité, mon voiſin, dit Béliſaire,

(1) C'étoit le principe d'Henri IV ; c'eſt celui de tous les bons rois.

on diroit que vous avez passé votre vie à la cour, tant vous en sçavez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais, plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoît sobres & patients, plus on est sûr, quand ils se plaignent, que c'est avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéants; dans le langage du laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfants, dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'état; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même & aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagements, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le trésor de Janus?

Hélas! dit l'empereur, il est des temps de calamité, où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que

toutes les reſſources du ſuperflu ſoient épuiſées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de ſauver un peuple que de le ruiner : je n'ai jamais vu ces temps-là (1). Mais parlons vrai : Sçavez-vous ce qui accable la claſſe laborieuſe & ſouffrante d'un état ? C'eſt le fardeau que rejette ſur elle (2) la claſſe oiſive & jouiſſante. Ceux qui par leur richeſſe participent le plus aux avantages de la ſociété, ſont ceux qui contribuent le moins aux frais de ſa régie & de ſa défenſe. Il ſemble que l'inutilité ſoit un privilege pour eux. Obtenez que cet abus ceſſe ; qu'on diſtribue, ſelon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenſes publiques ; ce poids ſera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'empereur, pour établir cette égalité déſirée (3) ? N'a-t-on pas condamné au feu des décurions infideles, qui, en diſtribuant l'impôt de

(1) Marc-Auréle, dans un beſoin preſſant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du palais impérial : *Vaſa aurea, uxoriam ac ſuam ſericam & auream veſtem, multa ornamenta gemmarum, ac per duos continuos menſes venditio habita eſt.* Aurel. Vict.

(2) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant.* Salv. L. 4. *Proprietatibus carent (pauperes,) & vectigalibus obruuntur.* Id. L. 5. *de Gub. Dei.*

(3) *Cod. Leg. De annona.*

leur cité, ſurchargeoient les uns pour exempter les autres (1) ?

Hélas ! je ſçais, dit Béliſaire, que ce n'eſt pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec aſſez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des eſclaves (2). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des ſupplices pour vos recteurs, vos proconſuls & vos préfets ? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, ſi on ferme la bouche aux peuples, & ſi on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des loix moins ſéveres, avec la pleine liberté d'en pourſuivre les infracteurs.

De tout temps, dit Juſtinien, il a été permis aux peuples de ſe plaindre.

Oui, reprit Béliſaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriſer (3). N'a-t-on pas exigé l'attache des préſidents & des préfets pour que les villes & les provinces puſſent dénoncer à la cour les excès dont ils ſont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ? Et y avoit-il un plus ſûr moyen d'en aſſurer l'impunité ? Les loix recommandent à leurs dépoſitaires (4) de

(1) *Cod.* Lib. 1. *De cenſib. & cenſit.*
(2) Traité de l'orig. du Gouv. Fr.
(3) Le même.
(4) *Illicitas exactiones, & violentias factas, & exortas metu venditiones, &c. prohibeat præſes Provincia.* Pandec. L. 1. Tom. 18.

s'oppoſer aux vexations ; & ce ſont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (1) de garantir le foible des injures du fort ; & c'eſt dans leurs mains qu'eſt la force, avec le droit d'en abuſer (2). Les loix déterminent la ſomme de l'impôt ; mais les préfets, les proconſuls, les préſidents le diſtribuent (3) ; & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures (4) du préfet au tribunal du préfet lui-même ; mais elles défendent d'appeller de ce tribunal (5) à celui du prince, par la raiſon, diſent-elles, que le prince n'éleve à cette dignité que les hommes d'une droiture & d'une ſageſſe éprouvée. Il ne peut donc jamais ſe tromper dans ſon choix ?

(1) *Ne potentiores viri humiliores injuriis officiant, ad religionem præſidiis Provinciæ pertinet.* Ibid.

(2) *Qui univerſas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

(3) Novell. 28.

(4) *Det operam judex ut prætorium ſuum ipſe componat.* Cod. Theod. L. 1. T. 10.

(5) *Non poteſt à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob ſingularem induſtriam, exploratâ eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro ſapientiâ ac luce dignitatis, quàm ipſe foret judicaturus.* Pand. L. 1. Tom. 11.

Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme ! Justinien en a senti l'abus : il a rétabli les préteurs, avec le droit de s'opposer aux déprédations des préfets : nouveaux oppresseurs pour les peuples (1). Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion ; & de surveillants devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles (2).

Que feriez-vous ? dit l'Empereur. J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, & l'homme injuste & puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos empereurs, il en est une que je révere, & que je desire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des prépposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des agents (3) spécialement chargés du soin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'empe-

(1) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere & exequi mandata quæ, malo more, à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternentis, & aliis oneribus infinitis.* Novell. 24.

(2) Vie. Pandec. L. 48. *Leg. Jud. repetundarum. Leg. Jul. De annonâ. Leg. Jul. peculatûs. Cod.* Theod. L. 4. 12. *Cod.* Just. 1. *De censib. & censit.*

(3) On les appelloit *Curiosi*.

reur; j'ai senti mon ame s'épanouir, & l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir; qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes; que dans la pompe la plus solemnelle & la plus imposante, il reçoive, au pied des autels, le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples sous le nom sacré de tuteurs; & qu'il les rappelle vers lui, aussi tôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur présence & leur attente! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les provinces, la liberté lever un front serein, & la licence & la tyrannie baisser les yeux en frémissant: voyez vos préfets, vos présidents, vos proconsuls, & leurs prépoſés subalternes, pâlir, trembler devant leur juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les monarques se plaignent que la vérité les fuit! Ah, mes amis! Elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aisément les adoreroit-elle, s'ils lui donnoient un libre accès! Et ce ne seroit point le cri séditieux d'une populace en tumulte; ce seroit la voix modérée de l'homme sage & vertueux qui porteroit au pied du trône la

plainte de l'humanité. O que les abus, que les excès, commis au nom du prince, en seroient bien plus rares, s'ils devoient ainsi tous les ans passer sous les yeux attentifs & séveres de la justice, & si son glaive du haut du trône étoit levé pour les punir !

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence & le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la discipline son austérité, sa vigueur ; que la faveur ne se mêle point d'en mitiger les loix séveres; & quelques exemples, comme celui que Justinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple ? demanda l'empereur. Le voici, reprit Bélisaire : c'est, à mon gré, le plus beau moment du regne de Justinien. Ses généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le sang du roi des Laziens, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intégre (1), avec pleine puissance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défense des accusés. Ce juge suprême & terrible donna à cette grande cause tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase, &

(1) Athanase, l'un des principaux Sénateurs.

là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demanda au moins quelques hommes incorruptibles; & par malheur l'espece en est rare, sur-tout depuis l'abaissement du Sénat.

Quoi! dit Tibere, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie?

Je regrette dans le Sénat, dit le héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie; car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté faſſe loi. La dureté du Sénat envers le peuple, & son inflexible hauteur a fait préférer à son regne celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste & plus doux. Ce maître jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat sous le joug; & le Sénat saisi de crainte, a été plus bas & plus vil que son maître n'auroit voulu: Tibere s'en plaignoit lui-même (1). Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le Sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractere plus imposant, & qu'établi médiateur entre le peuple & le souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde

(1) Tacite. *Ann.* Liv. I.

le

le sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conseils & dans les combats, instruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans de justes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un empereur auroit tiré ses généraux & ses ministres, ses préfets & ses commandants. Aujourd'hui, qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux & sage; où s'est-il fait connoître? Pour essai lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider? Est-ce dans les emplois obscurs de la milice palatine (1) qu'il se forme des Régulus, des Fabius, des Scipion? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talents mesurent leurs forces, où le caractere s'annonce, où le génie se développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & se distinguent, on a presque tout donné au hasard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un état succombe.

Que voulez-vous? dit l'empereur. Quand les hommes sont dégradés, quand l'espece en est corrompue, & qu'avec tout le soin possible on n'y fait que de mauvais choix,

(1) Cette milice fictive étoit composée de la police & de la finance. La politique des empereurs y avoit réduit le sénat.

il faut bien que l'on se rebute, & qu'on se lasse de choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit se décourager. La corruption n'est jamais totale; il y a par-tout des gens de bien; & s'il en manque, on en fait naître. Il suffit qu'un prince les aime, & qu'il sache les discerner. Adieu, mes amis. Ce sera demain un entretien consolant pour nous. Car il est doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choses, un seul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Justinien à Tibere; mais est-on libre de se donner le discernement & le choix des hommes? Et ne sçait-il pas à quel point ils se déguisent avec nous? Ce qui me confond, dit Tibere, c'est qu'il prétend que les hommes naissent tels que vous les voulez, comme si la nature vous étoit soumise. Cependant Bélisaire est sage: les ans, le malheur l'ont instruit: il mérite bien qu'on l'entende.

CHAPITRE XIII.

LE jour ſuivant, à leur arrivée, ils le trouverent dans ſon jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin ſon Jardinier. Un moment plutôt, lui dit-il, vous auriez pris comme moi une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne reſſemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon Jardinier que voilà, en raiſonne comme un Solon.

Alors l'empereur & Tibere ſe promenant avec le héros, le jeune homme lui propoſa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raiſons qu'ils avoient de craindre qu'il ne ſe fît illuſion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de ſon palais un cercle épais de courtiſans & d'adulateurs environne, connoît peu les hommes, ſans doute ; mais qui l'empêche de s'échapper de ſon étroite priſon, de ſe communiquer, de ſe rendre acceſſible ? L'affabilité dans un prince eſt l'aimant de la vérité. Ses eſclaves la lui déguiſent ; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux ſoldat bruſque & ſincere, ne la lui déguiſeront pas. Il entendra la voix publique ; c'eſt l'oracle des ſouverains, c'eſt le juge le plus intégre du mérite & de la vertu ; & l'on

ne fait que de bons choix lorſqu'on ſe décide par elle. Du reſte, les choix d'un monarque ne roulent que ſur deux objets, ſur ſes conſeils & ſes agents ; & s'il a bien choiſi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Caſſidore ; & l'univers ſçait avec quelle ſageſſe & quelle gloire il a régné. Or, il eſt des ſignes certains auxquels on peut, même à la cour, choiſir ſes conſeils & ſes guides. La ſévérité dans les mœurs, le déſintéreſſement, la droiture, le courage de la vérité, le zele à protéger le foible & l'innocent, la conſtance dans l'amitié à l'épreuve des diſgraces, une tendance vers le bien que nul obſtacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité ; voilà des traits auxquels un prince peut diſtinguer les gens de bien, & ſe choiſir de vrais amis. Les motifs de l'excluſion me ſemblent encore plus ſenſibles : car la vertu peut être feinte, mais le vice n'eſt point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, ſi j'étois roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une ſervile & baſſe complaiſance, celui-là ſeroit à jamais exclus du nombre de mes amis. Or rien n'eſt plus aiſé, en obſervant les hommes, que de ſurprendre, à leur inſçu, des traits de caractere, qui

trahiſſent & qui décelent même les plus diſſimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette diſſimulation profonde qu'on attribue aux courtiſans ; il n'en eſt pas un qui ne ſoit connu comme s'il étoit la franchiſe même ; & ſi le prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement ſon eſtime & ſa confiance ; & la vertu, la vérité une fois admiſe dans ſes conſeils, il peut ſe repoſer ſur elles du ſoin de l'éclairer ſur tous ſes autres choix.

Mais, penſez-vous, dit l'empereur, à cette foule d'hommes vertueux & ſages, dont il aura beſoin pour diſpenſer ſes loix, & pour exercer ſa puiſſance ? Où les prendre ?

Dans la nature, dit Béliſaire : elle en produit quand on ſçait bien la diriger. — Et pour la diriger, a-t-il d'autres moyens que des loix juſtes & ſéveres ? C'eſt beaucoup, ce n'eſt pas aſſez, reprit Béliſaire ; & les mœurs ne ſont pas du reſſort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-temps dépravées ? demanda Juſtinien.

Mon Jardinier va vous l'apprendre, dit Béliſaire ; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il : lorſqu'il vient quelque mauvaiſe herbe parmi tes plantes, que fais-tu ? Je l'arrache, dit le bon-homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu ? — Elle repouſſeroit ſans ceſſe, & je n'aurois jamais

fini. Et puis, mon bon maître, c'est par la racine qu'elle prend les sucs de la terre : c'est là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélisaire : c'est la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la société; mais elles laissent subsister les vices ; & ce seroit les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'est pas impossible; car presque tous les vices, au moins ceux de la cour, ont une racine commune. Et c'est ? lui demanda Tibere. C'est la cupidité, répondit le vieillard. Oui, sous ce nom, soit qu'on entende le desir d'amasser, ou l'ardeur de jouir, il n'est rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaise foi, l'iniquité, l'envie & jusqu'à l'atrocité même, sont comme les rameaux de cette passion avide, cruelle & rampante. De sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche & cette lâche oisiveté qui les couvre dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue pour l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus criants. Il imprime la tache de la vanité aux talents les plus estimables ; & l'ame qui en est esclave, est sans cesse exposée en vente, pour se livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie

dont l'univers gémit, c'eſt le luxe qui en eſt le pere : car il fait naître les beſoins, ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'aſſouvir a recours à l'oppreſſion. C'eſt donc au luxe qu'il faut s'en prendre ; c'eſt par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'empereur, c'eſt attaquer une hydre : on lui coupe une tête, il en repouſſe mille. Ou plutôt c'eſt comme un Prothée, qui, ſous mille formes diverſes, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il : les cauſes du luxe & ſes influences, ſes liaiſons & ſes rapports ſont un mêlange de bien & de maux ſi compliqués dans ma penſée, qu'en ſuppoſant qu'il fût poſſible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois ſi l'un ſeroit permis, & l'autre ſeroit utile.

Oui, je conviens, dit Béliſaire, que le luxe eſt dans un état, comme ces mal-honnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les renfermer. Je n'irai pourtant pas ſi loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe eſt bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais je ſuis bien sûr qu'il eſt funeſte dans les armées. Pompée, en voyant les ſoldats de Céſar ſe nourrir de racines ſauvages, diſoit : *Ce ſont des bêtes brutes.* Il devoit dire : *Ce ſont des hommes.* Le premier courage d'un Guerrier eſt d'ex-

poser sa vie ; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature ; & celui-ci est le plus pénible : qui veut jouir au sein de la guerre des delices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès, ni les revers. C'est peu de la victoire ; il lui faut l'abondance ; dès que celle-ci lui manque, on menace de le quitter ; l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au besoin : elle entraine la dévastation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste ; mais les forces leur manquent : l'ennui qui sçait les fatiguer, n'a pas besoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps ; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traine le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre, qui pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'estime s'attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste & désintéressée ; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sçais que vous l'aviez banni de vos ar-

mées, lui dit Tibere; comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aiſément du monde, dit le vieillard : je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris eſt un puiſſant remede contre le poiſon de l'orgueil ! Je ſçus qu'un jeune Aſiatique avoit porté dans mon camp les délices de ſa patrie; qu'il dormoit ſous un pavillon de pourpre; qu'il buvoit dans des coupes d'or; qu'il faiſoit ſervir à ſa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en préſence de ſes camarades : Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaiſe chere; c'eſt quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre : car ceux qui courent après la gloire ſont expoſés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicateſſe auroit trop à ſouffrir de la vie que nous allons mener : je vous conſeille de ne pas nous ſuivre. Il fut ſenſible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint; mais il renvoya ſes bagages. Et cette leçon vous ſuffit ? lui demanda le jeune homme. Oui, ſans doute, dit le héros; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoiſſoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi eſt égale & néceſſaire, perſonne ne s'en plaint. — Non, mais il eſt dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre. — En revanche, il eſt doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui; & par-tout les pauvres ſont le plus grand nombre. —

Mais les riches sont à la cour les plus puissants & les mieux écoutés. — Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle, point de désintéressement ; sans le désintéressement, point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fideles. C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'empereur, mais impraticable dans un état. Il n'en est pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses, & d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talents, son mérite, ou celui de ses peres. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'empereur : si les richesses d'un état se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, & que le travail & l'industrie les

tirent des mains de l'oiſiveté. Je conviens encore de cela, dit le héros. J'ajoute, pourſuivit Juſtinien, que la délicateſſe, la ſenſualité, l'oſtentation, la magnificence, les fantaiſies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la molleſſe, de la vanité, ſont de ces détails qui échappent à la police la plus ſévere, & que les loix ne peuvent s'en mêler ſans une eſpece de tyrannie. A Dieu ne plaiſe, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent! Voilà donc le luxe protégé, reprit Juſtinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être auſſi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Béliſaire. Mais enfin, dit le prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes induſtrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppoſe à leur indolence & à leur penchant vers l'oiſiveté, l'aiguillon des nouveaux beſoins, & le deſir des jouiſſances.

Je conviens, dit Béliſaire, que le luxe eſt doux à ceux qui en jouiſſent, & profitable à ceux qui les en font jouir, & que les loix doivent laiſſer ce commerce libre & tranquille. N'eſt-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'empereur; je prétends que, de proche en proche, ſon influence ſe répande ſur toutes les claſſes de l'état, même ſur celle des laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus

avantageux des fruits de leurs travaux.

C'eſt ici, dit Béliſaire, que l'apparence vous ſéduit : car ce qui revient à la claſſe des laboureurs, des prodigalités du luxe, a déja été pris ſur elle, & tous les hommes qu'il emploie ſont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous ſommes faite de la ſociété primitive. Quel en eſt le but ? N'eſt-ce pas rendre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette inſtitution, le droit de l'un ſur le travail de l'autre n'eſt-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ſes beſoins multipliés, ſans contribuer lui-même aux beſoins d'un ſeul, n'eſt-ce pas comme une plante ſtérile & vorace au milieu de la moiſſon ? Tel eſt le riche fainéant au ſein du luxe & de la molleſſe. Objet continuel des ſoins & du travail de la ſociété, il en reçoit nonchalamment le tribu comme un pur hommage. C'eſt à flatter ſes goûts, à combler ſes deſirs, que la nature eſt occupée : c'eſt pour lui que les ſaiſons produiſent les fruits les plus délicieux, les élémens, les mets les plus exquis, les arts, les plus rares chef-d'œuvres. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la ſociété une foule d'hommes utiles, ne remplit la tache d'aucun, & meurt ſans laiſſer d'autre vuide que celui des biens qu'il a conſumés.

Je ne ſçais, dit Tibere, mais il me ſem-

ble qu'il eſt moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car ſi dans la maſſe des biens communs il ne met pas le fruit de ſes talents, de ſon activité & de ſon induſtrie, il y met ſon argent, & c'eſt la même choſe.

Hé mon ami! l'argent, dit le vieillard, n'eſt que le ſigne des biens que l'on cede, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur; mais celui qui, dans ce commerce, ne préſente que le ſigne, & jamais la réalité, abuſe évidemment du moyen de l'échange, pour ſe faire céder ſans ceſſe ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne, le diſpenſe de tout, au lieu de l'engager. Que le magiſtrat veille, que le ſoldat combatte, que l'artiſan & le laboureur travaillent ſans ceſſe pour lui, ſes droits acquis ſur leurs ſervices ſe renouvellent tous les ans, & le privilege qu'il a de vivre inutile eſt gravé ſur des lames d'or.

Ainſi donc l'opulence tient le monde à ſes gages? dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, ſans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre ſoin, que de rendre en détail à la ſociété les titres de la ſervitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette ſervitude? demanda Tibere. Pourquoi des riches dans un état? Parce que des loix, dit le héros, conſervent à chacun ce qui lui eſt ac-

quis ; que rien n'eſt mieux acquis que les fruits du travail, de l'induſtrie & de l'intelligence ; qu'à la liberté d'acquérir ſe joint celle d'accumuler, & que la propriété, comme la liberté, doit être un droit inviolable (1). C'eſt un mal ſans doute qu'il y ait des hommes qui puiſſent impoſer à la ſociété tous les frais de leur exiſtence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux ſeuls ; mais ce ſeroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'induſtrie, l'eſpérance de poſſéder & la ſûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus induſtrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens ; cette inégalité ſera même exceſſive dans les états floriſſants, ſans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'empereur, que le luxe eſt bon à quelque choſe ; car c'eſt lui qui, par ſes réponſes, diminue & détruit cette inégalité. C'eſt-à-dire, que le luxe

(1) Un Philoſophe à Athenes ayant trouvé un tréſor dans ſon champ, écrivit à Trajan, *J'ai trouvé un tréſor.* Trajan lui répondit d'en uſer. *Il eſt trop grand pour un Philoſophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuſer. Alexandre Sévere penſoit de même.

est bon à tarir les sources du luxe : je l'avoue, dit Bélisaire, & je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les possede à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissant intacte & sacrée, la portion de la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aisance de chaque état. L'opinion fera le reste. L'opinion ? dit l'empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne & sans violence, remet chaque chose à sa place, & c'est d'elle qu'il faut entendre la révolution dans les mœurs. . . . . .

Cette révolution vous paroît difficile ; elle dépend de la volonté & de l'exemple du souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public ; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austeres y prendront la place des mœurs

licencieuses & frivoles ; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. O mes amis ! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur empire ! Vous sçavez combien la ville est attentive, docile & prompte à suivre l'exemple de la cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie, produiroit le désintéressement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, & délivré de l'esclavage des besoins avilissants du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentiments honnêtes ; l'amour de la patrie, le desir de la gloire se saisiroient d'une ame libre & fière de sa liberté ; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déploieroient en même-temps. Ah ! si un souverain sçavoit quel ascendant il a sur les esprits, & comme il peut les remuer sans contrainte & sans violence ! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible, & c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, le desir de posséder l'équivalent de tous les biens ? Qu'importe à l'homme, que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue ? Un souverain peut-il empêcher que cet homme

homme, tout à lui-même, ne disposé à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir ? que les plaisirs ne l'environnent ? que les arts ne lui soient soumis ? Non, dit Bélisaire; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'état; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agréments les plus doux de la vie soient attachés à l'estime publique, & aillent avec elle au-devant du mérite; il peut, du moins, humilier le luxe & lui ôter son orgueil. C'en est assez; le luxe humilié n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent; la connoissance & l'estime publique, les honneurs & les dignités seront réservés au mérite; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la bassesse d'ame ne se cachera plus sous l'état d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus raffinés sont factices, & l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains & fantasques, est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre & réelle, & alors celui qui les possédera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un

digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux : ses besoins le rendent avare ; & son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, & l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin, l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites ames, & je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames susceptibles des passions nobles & des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité ; & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibere, dans un empire opulent, que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur lustre est le seul qui éblouit le peuple, & les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui de-

manda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majesté du sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton ? Cette demande interdit Tibere. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le héros, & dans ce temps là même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'état, le peuple ne se rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse & pauvre, l'âge où son modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le soc de la charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez plus de justice au peuple, & croyez qu'un sage monarque, environné de guerriers & de ministres dénués de faste, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant, qu'un prince voluptueux, entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de la pompe & de la magnificence, & en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlete dans l'arene, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs simples dans les grandeurs, c'eſt de ſoulager l'état des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenſes. Des honneurs bien diſtribués tiennent lieu des plus riches dons, & le prince qui en ſera économe, le ſera du bien de ſes peuples. C'eſt là l'objet eſſentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les richeſſes de ſe livrer au luxe : c'eſt un feu qui bientôt lui-même conſumera ſon aliment. Il s'agit de préſerver du goût du luxe & de la ſoif des richeſſes ceux qui, n'ayant que des talents, des lumieres & des vertus, ſeroient tentés de les mettre à prix. Pour cela, il faut leur réſerver des diſtinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai ſervi mon prince avec zele & avec aſſez de bonheur, & je ſçais par moi-même combien l'or eſt vil au prix du chêne & du laurier, quand ceux-ci ſont le gage de la reconnoiſſance & de l'eſtime du ſouverain. Or, cette eſtime, ſi touchante lorſque la voix publique y applaudit, le prince a droit de la réſerver à ce qui eſt utile & louable, en la refuſant conſtamment à ce qui n'eſt que vain, frivole ou dangereux. Voilà ſa grande économie. Mais tout cela demande une réſolution courageuſe & inébranlable, une équité ſans ceſſe en garde contre la ſurpriſe & la ſéduction, une volonté ferme, qui jamais ne varie, & qui ôte juſqu'à l'eſpoir de la voir mollir ou

changer. Elle ſera telle, ſi elle eſt éclairée & ſoutenue de l'amour du bien, & c'eſt alors que l'opinion du prince fera l'opinion publique, & que ſon exemple décidera le caractere national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibere, une inquiétude qui me reſte ? Cette cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, ſera peut-être bien ſérieuſe ; & un jeune prince..... J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie ; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un paſſe-temps. Peut-être, cependant, au milieu de ſes peines, aura-t-il des moments bien doux. Un miniſtre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des provinces qui languiſſoient ; & il ſe dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses magiſtrats lui apprendront qu'une de ſes loix aura ſauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'uſurpateur avide ; & il dira : Béni ſoit le ciel ! le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des conſolations ſi pures. Mais lorſqu'ils lui raconteront avec quel zele & quelle ardeur ſes fideles ſujets auront verſé leur ſang pour leur prince & pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus, ſeront mêlés d'un ſentiment d'amour & de reconnoiſſance qui mouillera ſes yeux de pleurs. Enfin les vœux & les louanges du ſiecle heureux qui le poſſede, la jouiſſance anticipée des

bénédictions de l'avenir ; tels sont les plaisirs d'un monarque. Si pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'industrie, l'abondance & la population, & déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Byzance comme dans Rome, les empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics ; seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toit du laboureur, il y a du pain pour ses enfants ? Oh, qu'un prince connoît bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche ! Du reste, ne croyez pas que dans le peu de moments tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis ; ils lui feront goûter le charme des ames sensibles. Les gens de bien, contents de peu, ont, dans leur vertueux commerce, une sérénité riante, qui prend sa source dans la paix de l'ame, & que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remords, ne connoissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute ; mais les instants en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les troublent ; & la cour d'un prince avec qui l'in-

nocence, la droiture, la vérité, le zele courageux du bien, n'auront aucun piege à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'Empereur. Pourquoi ? dit Bélisaire : quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibere, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclorre & pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie & de langueur où sont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui dans les villes & les campagnes n'a vu, dès son enfance, rien de plus mépriſé que l'industrie & le travail, qui sçait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, & par elle seule on se soustrait à la force & on l'exerce impunément; qu'elle décore jusqu'au vice; qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse; qu'elle tient lieu de talents, de lumieres, & de vertus; comment voulez-

vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change, que l'arbitre des mœurs, le souverain, donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude faſſent à l'homme un premier beſoin de ſa propre eſtime & de celle de ſes ſemblables ; qu'on accoutume ſon ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les ſuffrages de ſon ſiecle & de l'avenir ; que ſa renommée & ſa mémoire ſoient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le ſoin de cette exiſtence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations baſſes auront peu d'empire ſur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus, & les Caton, ſinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu ? Mais cette inſtitution demande des encouragements réels. On auroit beau preſcrire aux peres de famille d'élever leurs enfants à la vertu, ſi la vertu languiſſoit oubliée, & ſi le vice, honoré ſeul, avoit le droit de l'inſulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juſte & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez ſans peine comme les mœurs ſeconderoient les loix, & comme l'opinion ſoulageroit la force. Les eſpérances & les craintes, les récompenſes & les peines, les jouiſſances & les privations ; voilà

voilà les poids que la politique doit ſçavoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle eſt ſûre de régir à ſon gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs faſtueuſes des grands les rendent avides & injuſtes ; des mœurs plus ſimples les rendroient modérés, humains, généreux ; & le plus grand intérêt du vice ayant paſſé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau ſonge ! dit Juſtinien. Ce n'en eſt pas un, dit Béliſaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la république naiſſante, ce ſénat où tant de vertu, où tant d'héroïſme éclatoit. C'eſt qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-deſſus d'une grande ame (1) ; c'eſt que l'eſtime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuſes, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les temps les grands reſſorts du cœur humain.

Je ſçais qu'une longue habitude, & ſurtout celle de la tyrannie, ne cede pas ſans réſiſtance aux motifs mêmes les plus forts.

---

(1) *Dum nullum faſtidiretur genus in quo enitere, virtus, crevit Imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4.

Mais pour un homme injuste & violent qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur & de la vertu. Je poursuis donc, & je suppose d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance, de la fidélité, du zèle de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens seront protégés par les loix. Dès-lors l'empire se relève, ses membres épars se réunissent; le plan de Constantin, élevé sur le sable, acquiert des fondements solides; & du sein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'esprit patriotique, & avec lui cet ascendant que Rome avoit sur l'univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi, Justinien admiroit en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui, oubliant son âge, sa misère, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la seule idée de rendre sa patrie heureuse & florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on diroit: Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, & pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis.

A ces mots son aimable fille, Eudoxe,

vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il entra, il se mit à table; Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie & de noblesse, lui servit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi! c'est là votre souper? dit l'empereur avec confusion. Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le souper de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibere. Cet homme-là me confond.

Sa cour espérant de le dissiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire; & en se retirant, il se dit à lui-même: il est moins malheureux que moi; car il s'est couché sans remords.

CHAPITRE XIV.

JE ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibere, le lendemain en allant revoir le héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais si-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique ; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet Empire est chargé, on puisse soulager les peuples ! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut simple & léger ! Il a tout prévu, dit Tibere, & il aura tout applani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par-là qu'ils débuterent.

Je sçavois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes ; mais j'espere les dissiper.

Les dépenses de la cour sont réduites : nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif & innombrable est à la charge de l'état ? Le bled qu'on lui distri-

bue (1) nourriroit vingt légions. C'eſt pour peupler ſa ville & pour imiter Rome que Conſtantin a pris ſur lui cette dépenſe ruineuſe. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'eſt plus ni roi ni ſoldat, eſt-il à la charge publique ? Le peuple romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au ſein de la paix, du fruit de ſes conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de ſa gloire, que des terres à cultiver ; & quand l'état lui en accordoit, vous ſçavez avec quelle joie il ſe répandoit dans les champs. Ici que faiſons-nous de cette multitude affamée qui aſſiege les portes du palais (2) ? Eſt-ce avec elle que j'ai chaſſé les Huns qui ravageoient la Thrace ? Qu'on n'en retienne que ce que l'induſtrie en peut occuper & nourrir, & que du reſte

(1) 40000 boiſſeaux par jour. Le boiſſeau, *modius*, d'un pied quarré, ſur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le ſoldat n'ayant que 5 boiſſeaux par mois, ou le ſixieme d'un boiſſeau par jour, 40000 boiſſeaux devoient nourrir 240000 hommes.

(2) *Et quem panis alit gradibus diſpenſus ab altis.*

Prud. L. 1: *In Symm.*

Panes palatini bilibres. La livre des Romains faiſoit dix onces de la nôtre. Buting. *De Triti. ac Veſtig. Pop. R.*

on faſſe d'heureuſes colonies : elles repeupleront l'état, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture eſt la mere de la milice ; & ce n'eſt pas au ſein d'une oiſive indigence, que s'élevent de bons Soldats.

Toutes les loix ſimplifiées, & ſur-tout celle du tribut, la milice palatine tombe d'elle-même par ſa propre inutilité ; & vous ſçavez de quels frais immenſes (1) nous ſommes par-là ſoulagés.

La dépenſe la plus effrayante qui nous reſte, eſt celle des troupes. Mais elle ſe réduit aux ſeules légions. Les colonies de vétérans, établies ſur les frontieres, vivent de leur travail ; & leurs immunités (2) leur tiennent lieu de ſolde. Ces colonies, le chef-d'œuvre du génie de Conſtantin, ne ſont pas éteintes encore ; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves ſoldats, que vous laiſſez languir dans la miſere & l'oiſiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cul-

(1) Voyez M. l'abbé Garnier, *de l'orig. du gouv. Fr.*

(2) *Jam nunc munificentiâ meâ* [*Conſtantini*] *omnibus veteranis id eſſe conceſſum perſpicuum ſit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur..... Vacantes terras accipiant, eaſque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. L. 7. T. 20.

river & garder leur champ de victoire. Il en eſt de même des troupes répandues aux bords des fleuves (1) : ces bords qu'elles rendent fertiles, nourriſſent leurs cultivateurs.

Des eſſaims de barbares ſe préſentent en foule (2) pour être admis dans nos provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution (3) ; mais le danger n'eſt que dans le nombre. Qu'on les diſperſe, & qu'on leur donne des terres vagues & incultes : vous n'en avez que trop, hélas ! (4) un gouvernement doux & ferme en fera des ſujets fideles & des ſoldats diſciplinés.

Il n'y a donc plus que les légions qui ſoient à la ſolde du prince, & le ſeul tribut de l'Egypte, de l'Afrique & de la Sicile, en nourriroit trois fois autant que l'em-

(1) On les appelloit *ripenſes*. Alexandre Sévere les avoit établies. Voy. Lamprid *in Alexand.*

(2) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres létiques*.

(3) Comme les Goths ſous l'empereur Valens.

(4) Celles du Fiſc étoient immenſes, la peine de la plûpart des crimes étant la confiſcation des biens. Voy. Garn. *de l'Orig. du Gouv. de Fr.*

pire en a jamais eu (1). Ce n'eſt donc pas ſur elles que doit porter l'épargne ; & ce n'eſt pas de leur entretien (2), mais de leur rétabliſſement que l'état doit s'inquiéter. Il fut un temps, où l'honneur d'y être admis étoit réſervé aux citoyens (3), & où l'élite de la jeuneſſe ſe diſputoit cet avantage. Ce temps n'eſt plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur & du pain !

Les hommes ne ſont plus les mêmes, dit l'empereur. Rien n'eſt changé, dit Béliſaire, que l'opinion ſouveraine des mœurs, & il ne faut que l'ame d'un ſeul, que ſon génie & ſon exemple, pour entraîner tous les eſprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la république, & qui fait voir que dans tous les

(1) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains, 7200000 boiſſeaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 4320000. A ſix hommes par boiſſeau, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(2) La paye du ſoldat étoit par mois de 400 aſſes, valant 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'aſſe étoit une once de cuivre, plus foible d'un ſixième que la nôtre ; le denier d'argent peſoit un gros, & l'*aureus*, 140 grains.

(3) Et à ceux des provinces qui avoient droit de cité à Rome.

temps les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillants capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adresse à sa troupe : « Mes amis, leur dit-il, il faut » mourir ou être esclaves. Vous n'hésite- » rez pas, sans doute; mais ce n'est pas » tout de mourir, il faut mourir en braves » gens. Il n'appartient qu'à des lâches de » se laisser consumer par la faim, & de » sécher en attendant une mort doulou- » reuse & lente. Nous qui, élevés dans » les combats, sçavons nous servir de nos » armes, cherchons un trépas glorieux, » mourons, mais non pas sans vengean- » ce, mourons couverts du sang de nos » ennemis : qu'au lieu d'un sourire insul- » tant, notre mort leur cause des larmes. » Que nous serviroit de nous déshonorer » pour vivre encore quelques années, » puisqu'aussi-bien dans peu il nous fau- » droit mourir ! La gloire peut étendre les » bornes de la vie; la nature ne le peut » pas ».

Il dit. Le soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent; l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'at-

taquer avec le courage du désespoir ; & sans les attendre, il leur fait offrir le salut & la liberté. (1)

Je crois connoître, mes amis, deux cent mille hommes dans l'empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête ; & de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un état ? Rappellez-vous seulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues & lâchement abandonnées (2), mais l'Espagne, la Grece, l'Italie, la république de Carthage, & tous ces royaumes d'Asie, depuis le Nil, jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une légion (3), laissa en mourant quarante-sept

(1) Leonard. Aretin. *De Bell. Ital. adversus Gothos.* L. 4.

(2) Les empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles provinces de la Gaule. *Facta est servitus nostra pretium securitatis alienæ.* Sidon. Apollin. L. 7. Ep. 7.

[3] La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied, & de 300 hommes de cheval. *Voyez* Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

mille citoyens ſous les armes ; & jugez de ce que peut le regne d'un homme habile, actif, & vigilant, l'état eſt ruiné, dit-on. Quoi ! l'Heſpérie & la Sicile, l'Eſpagne, la Lybie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Aſie qui faiſoient la richeſſe de Darius & d'Alexandre, ſont-elles devenues ſtériles ? Elles manquent d'hommes ! Ah ! qu'ils y ſoient heureux, ils y viendront en foule ; & pours lors, mes amis, j'oſérai propoſer le vaſte plan que je médite, & qui ſeul rendroit cet empire plus puiſſant qu'il ne fut jamais. Quel eſt-il donc ce plan ? demanda l'empereur. Le voici, reprit Béliſaire.

La guerre, comme nous la faiſons, excede les armées par de trop longues marches & par des travaux exceſſifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous ſurprendre par des incurſions ſoudaines, que les lignes des vétérans & des ſoldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de ſoutenir ; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la déſolation, le ravage ont fait de rapides progrès (1). Pour oppoſer à

[1] Sous Auguſte, les marches ou frontieres n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les légions à poſte fixe. Mais le nombre des provinces qu'il falloit garder, s'étant

ces torrens une digue toujours présente ; je demanderois qu'on rendît tout cet empire militaire : en sorte que tout homme libre seroit soldat ; mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque préfecture composeroit une armée, dont les cités formeroient les cohortes, les provinces, les légions, avec des points de ralliement, où le soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers (1).

Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s'intéressent peu l'un à l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien ne sçait pas pourquoi on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix, ou sous les loix du Perse. La

---

accru, les légions n'y pouvoient plus suffire ; & Constantin, en les retirant dans l'intérieur des provinces, y avoit foiblement suppléé par des lignes de Vétérans.

[1] La terre donne à ses laboureurs le courage de la défendre : elle met ses fruits, comme un prix, au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xenop. Traité du ménage.*

discipline le retient, l'espoir du butin l'encourage; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cause qui n'est pas la sienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n'est plus un nom vague, une chimere pour le soldat; c'est un objet présent & cher, auquel chacun est attaché par tous les nœuds de la nature. « Citoyens, pourroit-on leur dire, en » les menant à l'ennemi, c'est le champ qui » vous a nourris, c'est le toit qui vous a » vu naître, c'est le tombeau de vos peres, » le berceau de vos enfants, le lit de vos » femmes que vous défendez ». Voilà des intérêts sensibles & puissants. Ils ont fait plus de héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet sur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la discipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes & les campagnes, préservée par le travail des vices de l'oisiveté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature (1), tout

[1] *Communis utilitatis derelictio contra naturam est.* Cic. *Off.* 3.

ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres; & au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen (1), nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ses temps même les plus heureux (2)! Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes & sans pain?

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire, les

(1) *Hinc tot ubique ab hostibus illatæ clades, dum longa pax militem incuriosius legit; dum possessoribus inditi tyrones per gratiam aut dissimulationem præbentur.* Veget. L. 1. Ch. 7.

(2) Sous Auguste 23. Leg. sous Tibere 25, sous Adrien 30, sous Galba 372000 hommes, moitié troupes Rom., moitié Auxil.

peuples seront bien soumis ? Qui m'en répond ! Leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & sage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux ? Non, dit Justinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome (1) lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes sçavent ce qui leur manque, & ce qui leur est dû ; qu'ils ne seroient point insensibles au soin qu'un prince bienfaisant prendroit de soulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit seroit payé par leur amour. Qu'il essaye d'être envers eux juste, sensible, secourable ; qu'il n'emploie à régner sous lui que des gens dignes de le seconder ; qu'il veille en pere sur ses enfants ; je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques mécontents, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle ?

(1) *Hi mores vulgi : odisse præsentia, præterita celebrare..... Ingenio mobili, (plebem) seditiosam, discordiosam, cupidam rerum novarum, quieti & otio adversum.* Sallust.

C'eſt au prince qui laiſſe gémir ſes ſujets dans l'oppreſſion, à craindre qu'ils ne l'abandonnent; mais celui qu'on ſçait occupé du repos & du bonheur des ſiens, n'a point d'uſurpateurs à craindre. Eſt-ce en entendant célébrer ſes vertus, publier ſes bienfaits, qu'on oſera troubler ſon regne? Eſt-ce dans les campagnes où régneront l'aiſance, le calme & la liberté; dans les villes où l'induſtrie & la fortune des citoyens, leur état, leurs droits & leur vie ſeront ſous la garde des loix; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la ſainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un aſyle ſacré; & eſt-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partiſans? Non, ſi l'empire de la juſtice n'eſt pas inébranlable, rien ne l'eſt ſur la terre. Je ſuppoſe avec vous cependant qu'il y ait du riſque & de l'audace à rendre ſes ſujets puiſſants, pour les rendre heureux & tranquilles; c'eſt cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine; & je leur dirois hautement: Je vous mets à tous les armes à la main, pour me ſervir ſi je ſuis juſte, & pour me réſiſter ſi je ne le ſuis pas. Vous me trouvez bien téméraire; mais je me croirois bien prudent, de m'aſſurer ainſi à moi-même & aux miens un frein contre nos paſſions, & ſur-tout une digue contre celles des autres. Avec ma couronne, & au-deſſus d'elle, je tranſmettrois à mes ſucceſſeurs

la

la nécessité d'être justes ; & ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte ; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instants de la vie ? Un prince est au-dessus des loix : vos loix le disent (1) & cela doit être ; mais ce seroit la premiere chose que j'oublierois en montant sur le trône ; & malheur au flatteur infame qui m'en feroit souvenir ! Adieu, mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un empire. Il est temps de nous reposer. Cependant, il me reste encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensiblement & à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibere.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'empereur en s'en allant. Mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas ! aura-t-il besoin d'un long regne pour achever cette grande révolution. Je ne sçais, dit Tibere, mais il me semble avoir vu dans le projet de ce héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme ; si le reste veut du temps, ce temps du moins n'est pas si éloigné, qu'on ne

(1) *Princeps legibus solutus est.* Pandec. L. 1. T. 3.

puisse à tout âge espérer d'y atteindre. *Mon cher Tibere*, lui dit l'empereur, *vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraye. Si l'on veut faire de grandes choses*, ajouta-t-il en gémissant, *il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas temps de commencer à vivre, quand on n'a plus besoin que de sçavoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.*

CHAPITRE XV.

LE jour suivant, l'empereur & Tibere étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein, & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi! Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du ciel, me réduiroit peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime (1): voilà ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des moments de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma rui-

(1) *Nulla sine Deo mens bona est.* Senec. *Inter bonos vinos ac Deum amicitia est, concilians virtute.* Idem.

ne, je me disois, courage, Bélisaire, tu es sans reproche, & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré; elle rendoit la vie (& la force) à mon ame. Je me parle de même encore; & quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage; Hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse & ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête; ton pere n'est pas plus méchant que toi: comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon ame, l'enveloppera dans son sein; & nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & persuade, pleure en m'écoutant; mais ce sont de plus douces larmes: & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'empereur, une religion en effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer comme un tyran triste & farouche qui ne demande qu'à punir? Je sçais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous l'annoncent, ils le font colere & violent comme eux; mais ils ont

beau lui attribuer leurs vices ; je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je ne me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sçait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser : c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis fidele encore, & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'empereur, & je suis bien sûr que l'empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchans ; je le crois, dit Bélisaire, mais je suis bon ; & autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste ? dit l'empereur. Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibere, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas ! dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sçais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais, qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme

qui tâche de connoître un Dieu. Si cet Etre incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfants ; & ce qui me le peint tous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'empereur, de le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard : se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon & juste. N'en tiens là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonin ? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de vrais amis du prince, je la vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, & remplir leur ame de cette joie pure qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la cour de celui qui m'aimera sera infiniment plus auguste & plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajan, de ces Antonin, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste & bon. Et les méchants, lui dit Tibère, qu'en ferez-vous ? Ils ne seront point là. J'espere-

voir, ajouta-t-il, l'auguſte & malheureux vieillard qui m'a privé de la lumiere : car il a fait du bien, & il l'a fait par goût ; & s'il a fait du mal, il l'a fait par ſurpriſe. Il ſera bien-aiſe, je crois, de me retrouver mes deux yeux ! En parlant ainſi, ſon viſage étoit tout rayonnant de joie ; & l'empereur fondoit en larmes, penché ſur le ſein de Tibere.

Mais, bientôt l'attendriſſement faiſant place à la réflexion, vous eſpérez trouver, dit-il à Béliſaire, les héros payens dans le ciel (1). Y penſez-vous ? Ecoutez,

(1) Les Peres de l'Egliſe ont décidé, que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laiſſer mourir hors de la voie du ſalut, celui qui auroit fidélement ſuivi la loi naturelle. Mais on ſçait que Juſtinien étoit fanatique & perſécuteur.

Suarès & preſque tous les Auteurs de ſon temps enſeignent que la connoiſſance implicite des vérités myſtérieuſes de la religion chrétienne ſuffit pour le ſalut, aux perſonnes qui ſont dans l'impoſſibilité de les connoître diſtinctement ; qu'il ſuffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi l'*exiſtence de Dieu & ſa providence, & d'obſerver fidélement la loi naturelle.*

Ce ſentiment n'a jamais été condamné par l'Egliſe ; & les auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Haber, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

mon voisin, dit Bélisaire : vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ! Je suis un pauvre homme, qui n'ai d'autre consola-

---

Innocent XI, & le clergé de France, dans l'assemblée de 1770, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les infideles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la loi naturelle, & que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

S. Thomas, dans son Commentaire sur le Livre des Sentences, se propose la difficulté des Incrédules :

Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest : sed aliquis natus in silvis, vel inter infideles, non potest distincte de fidei articulis cognitionem habere : ergo non damnatur ; & tamen non habet fidem explicitam : ergo videtur quod explicatio fidei non sit de necessitate salutis. Voici sa réponse. *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, numquam Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat : unde explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio ; vel per revelationem (intimam) quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii ut in actum fidei rumpat.* Distinct. 25, quest. 2. art. 16.

tion

tion que l'avenir que je me fais. Si c'eſt une illuſion, laiſſez-la moi : elle me fait du bien ; & Dieu n'en eſt point offenſé : car je l'en aime davantage. Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Ariſtide, de Marc-Aurele & de Caton, il y ait un éternel abyme ; & ſi je le croyois, je ſens que j'en aimerois moins l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'empereur à Tibere, en honorant dans ce héros cet enthouſiaſme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Béliſaire ne s'eſt jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond ! Hélas ! & qui peut l'être ! dit le vieillard. Quel homme aſſez audacieux peut dire avoir ſondé les décrets éternels ? Mais Dieu nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi ne peut le déſavouer. La révélation n'eſt que le ſupplément de la conſcience : c'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du ciel & du fond de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente, & ſi d'un côté je l'entends me dire que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il eſt l'objet de ſes vengeances. Et qui vous répond, dit l'empereur, que cette voix qui parle à votre cœur ſoit une révélation ſecrete ! Si elle ne l'eſt pas, Dieu me trompe, dit Béliſaire ; & tout eſt perdu.

C'eſt elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en preſcrit le culte, elle qui me dicte la loi. Auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence à ce qui ne ſeroit qu'une erreur? Oh! qui que vous ſoyez, laiſſez-moi ma conſcience : elle eſt mon guide & mon ſoutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, le juſte ni l'honnête; le menſonge & la vérité, le bien & le mal ſe confondent ; je ne ſçais plus ſi j'ai fait mon devoir ; je ne ſçais plus s'il y a des devoirs : c'eſt alors que je ſuis aveugle ; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne ſeroit celui qui obſcurciroit en moi cette lumiere intime.

Que vous fait-elle donc voir ſi clairement, reprit Juſtinien, cette lueur foible & trompeuſe ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaiſant, eſt la vraie, dit Béliſaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au ſentiment que j'en ai conçu, n'eſt pas de cette religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu, dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant : je fais le choix qui t'offenſe le moins. Heureuſement elle eſt ſelon mon cœur. Aimer Dieu ; aimer ſes ſemblables : quoi de plus ſimple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal ; quoi de plus grand, de plus ſublime !

Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu: quoi de plus consolant pour l'homme ! Après cela, qu'on me propose des mysteres inconcevables ; je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes sont les enfants, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde. Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés ? Je sens comme vous, dit l'empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre ; mais toute la nature atteste ses vengeances, & la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu. (1) Telle est ma religion. Qu'on la pro-

---

(1) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Léibnitz & par tous les Optimistes. *Bonus est (Deus): bono nulla cujus quam boni invidia est: fecit itaque quam optimum potuit.* Senec. Epistol. L. 15. *Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Idem. *De beneficiis.* L. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cepimus.* Ibid. C. 29.

Deum sine consilio agentem ne cogitare qui-

pose à tous les peuples, & qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération & d'amour; toutes les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main, si les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

Vous élevez là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas moins que de sçavoir si un prince a le droit d'exiger dans ses Etats l'unité de dogme & de culte. Car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur des rebelles obstinés que par la force & les châtiments.

Comme je suis de bonne-foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs & intéresser l'ordre public, est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte: car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l'ordre, & qu'il n'autorise rien de ce qui

---

dem facile est: quæ autem fuisset causa propter quam male mihi consultum fuisset? Marc. Anton. L. 6.

peut le troubler. Hé bien, dit l'empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient des rappports intimes & nécessaires avec la croyance? Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien: Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes-gens. Or, si la Providence a rendus indépendants de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons & les mauvais succès des choses d'ici-bas, pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle? Qu'ils examinent de bonne-foi, si, en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & sujet plus ou moins fidèle. Cet examen sera leur regle, & vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes; mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel? Ah! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire; & qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi

de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur; que, pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main; & que la persécution changera d'étendards & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protege; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes; hé bien! lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'Eternel! Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique? Chacun prétend que c'est lui; mais sur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux: si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C'est donc à lui, & à lui seul, à se décider sur un choix, d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez

m'obliger à penſer comme vous! Et ſi vo
vous trompez, voyez ce qui m'en coût
Vous-même, dont l'erreur pouvoit être i
nocente, ſerez-vous innocent de m'avo
égaré ? Hélas! à quoi penſe un mortel
donner pour loi ſa croyance? Mille autres
d'auſſi bonne-foi, ont été ſéduits & tro
pés. Mais quand il ſeroit infaillible, eſt-
un devoir pour moi de le ſuppoſer tel
S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il l
demande de m'éclairer. Mais s'il croit ſur
foi des hommes, quel garant pour lui
pour moi ? Le ſeul point ſur lequel to
les partis s'accordent, c'eſt qu'aucun d'eu
ne comprend rien à ce qu'ils oſent décide
& vous voulez me faire un crime de doute
de ce qu'ils décident ! Laiſſez deſcendre
foi du ciel, elle ſera des proſélytes; ma
avec des édits, on ne fera jamais que d
rebelles, ou des frippons. Les braves ge
ſeront martyrs; les lâches ſeront hyp
crites; les fanatiques de tous les partis ſero
des tigres déchaînés. Voyez ce ſage r
des Goths, ce Théodoric dont le regne n
le céda que vers ſa fin au regne de nos mei
leurs princes. Il étoit Arien; mais bien-loi
d'exiger qu'on adoptât ſes ſentiments,
puniſſoit de mort dans ſes favoris cet
complaiſance infame & ſacrilege. » Con
» ment ne me trahiriez-vous pas, diſoit-il
» moi qui ne ſuis qu'un homme, puiſqu
» vous trahiſſez pour moi celui que vo
» peres ont adoré ! « L'empereur Con

tance penſoit de même. Il ne fit jamais un crime à ſes ſujets d'être fideles à leur croyance; il en faiſoit un à ſes courtiſans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur ame pour gagner ſa faveur. Oh! plût au ciel que Juſtinien eût renoncé comme eux au droit d'aſſervir la penſée! Il s'eſt laiſſé engager dans des querelles interminables; elles lui ont coûté plus de veilles que ſes plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit? Des ſéditions, des révoltes & des maſſacres. Elles ont troublé ſon repos, & le repos de ſes états.

Le repos des états, reprit l'empereur, dépend de l'union des eſprits. C'eſt une maxime équivoque, dit Béliſaire, & dont on abuſe ſouvent. Les eſprits ne ſont jamais plus unis, que lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble. Sçavez-vous ce qui fait que l'opinion eſt jalouſe, tyrannique & intolérante? c'eſt l'importance que les ſouverains ont le malheur d'y attacher; c'eſt la faveur qu'ils accordent à une ſecte, au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales. Perſonne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de citoyen & de ſujet fidele; & toutes les fois que dans un état on fera deux claſſes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la ſociété, quel que ſoit le motif de l'exérédation, la claſſe proſcrite regardera la patrie comme ſa marâtre. Le plus frivole objet devient grave dès qu'il influe

sérieusement sur l'état des citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer, on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent (1) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel; & voilà de quels dieux un souverain crédule & violent se rend l'implacable ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel; que le zèle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle il pouvoit prétendre, tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de nous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos édits que le soleil se leve, & que les étoiles brillent au ciel? La vérité luit de sa propre lumiere; & on n'éclaire pas les

(1) *Privatæ causæ pietatis aguntur obtentu; & cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedisequam.* (Le pape Léon à l'empereur Théodose.)

eſprits avec la flamme des bûchers. Dieu remet aux princes le ſoin de juger les actions des hommes ; mais il ſe réſerve à lui ſeul le droit de juger les penſées ; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ſoit exempt d'erreur.

Si la liberté de penſer eſt ſans frein, dit l'empereur, la liberté d'agir ſera bientôt de même.

Point du tout, reprit Beliſaire : c'eſt là que l'homme rentre ſous l'empire des loix ; & plus cet empire ſe renfermera dans ſes limites naturelles, moins il aura beſoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La juſtice eſt le point d'appui de l'autorité ; & celle-ci n'eſt chancelante que lorſqu'elle eſt hors de ſa baſe. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penſer comme il penſe ? Demandez à vos généraux ſi l'on perſuade à coups d'épée ? Demandez-leur ce qu'ont fait en Afrique la rigueur & la violence exercées ſur les Vandales. J'étois en Sicile ; Salomon y arriva furieux, déſeſpéré. » Tout eſt perdu en » Afrique (me dit-il) : les Vandales ré- » voltés ; Carthage eſt priſe, elle eſt au » pillage ; & dans ſes murs & dans les » campagnes on nage dans des flots de » ſang ; & cela, pour quelques rêveurs qui » ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui

» jamais ne ſeront d'accord. Si l'empereur » s'en mêle, s'il donne des édits pour des » ſubtilités où il ne comprend rien, il n'a » qu'à mettre ſes docteurs à la tête de ſes » armées : pour moi j'y renonce ; je ſuis » au déſeſpoir. « Ainſi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raiſon. C'eſt bien aſſez des paſſions humaines pour troubler un ſi vaſte empire, ſans que le fanatiſme encore y vienne agiter ſes flambeaux.

Et qui appaiſera les troubles élevés ? demanda l'empereur. L'ennui, répondit Béliſaire, l'ennui de diſputer ſur ce qu'on n'entend pas, ſans être écouté de perſonne. C'eſt l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en paſſera, & ils prendront d'autres moyens pour devenir des perſonnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arene. S'ils étoient ſeuls, ils s'embraſſeroient. Mais on les regarde ; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ſes raiſons me perſuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'empereur, c'eſt qu'il rend le zele d'un prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préſerve ! dit Béliſaire. Je ſuis bien ſûr de lui laiſſer le plus infaillible moyen de la rendre chere à ſes peuples ; c'eſt de faire juger de la ſainteté de ſa croyance par la ſainteté de ſes mœurs ; c'eſt

de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes, & un monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader; mais si les souverains demandoient à Dieu : Quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes & les conseils des sectaires qui l'entouroient; leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste ! disoit-il en lui-même. Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence; & les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux & juste; il aime son Dieu, il désire que tout l'adore comme lui; mais il veut que ce culte soit volontaire & libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zele qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

CHAPITRE XVI.

LE lendemain l'empereur & Tibere, en allant voir le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau; & l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure, & on les emmenoit captifs.

L'empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre: de-là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre; & si je manque à ma parole, ou si je vous fais

repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener ? lui demanda leur chef. A six milles d'ici, répondit l'empereur, au château de Bélisaire. De Bélisaire ! dit le Bulgare. Quoi, vous connoissez ce héros ! Assurément, dit l'empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le chef, vous n'avez rien à craindre ; nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois ; & sa fille toute tremblante le serre dans ses bras, avec des cris perçants. Mon pere, dit-elle, ah ! mon pere, faut-il encore nous séparer ?

A l'instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre ; & le chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs, héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibere, dit l'un deux, & mon pere est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous ? Nous sommes Bulgares, dit le chef ; & nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne cede au respect que nous avons pour

toi. Ce ſeroit mal ſervir un prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te ſont chers. Grand homme, tes amis ſont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'empereur & Tibere tendirent les bras à leur libérateur; & Béliſaire ſe ſentant enveloppé de leurs chaînes: Quoi, dit-il, vos mains ſont captives! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'empereur l'étonnement, la joie & la confuſion! O vertu! dit-il en lui-même; ô vertu! quel eſt ton pouvoir! Un pauvre aveugle, du fond de ſa miſere, imprime le reſpect aux rois, déſarme les mains des barbares, & rompt les chaînes de celui! ..... Grand Dieu! ſi l'univers voyoit ma honte! ..... Ah! ce ſeroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & ſoyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous eſt promiſe.

Leur chef, en quittant Béliſaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de ſon roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le héros, pour qu'un ſi vaillant prince ſoit l'allié de ma patrie, & l'ami de mon empereur.

O Béliſaire! s'écria Juſtinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit cauſé; ô Béliſaire! quel aſcendant vous

avez sur l'ame des peuples ! les ennemis mêmes de l'empire sont vos amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares ; je suis fort bien avec leur roi ; il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc ? lui demanda Tibere. Dans sa tente, dit le vieillard : j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons, & le lendemain je me suis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Justinien, ce roi sçait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu ! Il en avoit bien quelqu'envie, dit Bélisaire ; mais ses vues & mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger ! Me venger, moi ! la digne cause pour mettre mon pays en feu ! je l'ai remercié ; comme vous croyez bien, & il m'en estime davantage.

Ah ! quels remords ! quels remords éternels pour l'ame de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sçait jamais quel a été l'excès de son ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu ? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais, après son horrible injustice ?

Non, reprit Bélisaire, ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu

eu trois époques. La premiere fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gelimer, je fis de son trône un tribunal où je siégeai pour rendre la justice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus imposant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée; & lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence; ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les officiers de leur roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; & Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif avec sa femme & ses enfants, & les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siecle, avoient ravis aux nations. L'empereur me reçut dans le cirque, & en le voyant sur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à son sujet, avec une grace mêlée de douceur & de majesté, je tressaillis de joie, & je dis en moi-même: Cet exemple va lui donner une foule de héros: il sçait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparoit des succès, il m'annonçoit bien des traverses! Ce

fut dès-lors que l'envie se déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposerent silence; mais, lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de son armée seroit le fruit de mon obstination; & lorsque, réduits à l'extrêmité, les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des ambassadeurs, que Justinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, & que ce seroit le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie: je differe de consentir à la paix qu'il fait proposer; la ville se rend, & je suis accusé de révolte & de trahison. Ce n'étoit pas sans quelque apparence, comme vous voyez: j'avois désobéi, j'avois fait encore plus. Les assiégés, mécontents de leur roi, m'avoient offert sa couronne: un refus pouvoit les aigrir; je les flattai par ma réponse, & cette affectation, en effet simulée, passa pour sincere à la cour. Je fus rappellé; & mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif, aux pieds de l'empereur, ce Roi des Goths (1), dont on

(1) Vitigès.

m'accuſoit d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle, non que j'en fuſſe humilié : mon cortege faiſoit ma pompe ; & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient ſatisfait une vanité plus ambitieuſe que la mienne. Mais le froid accueil de Juſtinien m'annonçoit qu'il n'étoit point diſſuadé ; & par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à ſon ame, fut encore envenimée par l'enthouſiaſme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne-foi, mettez-vous à la place de l'empereur, déjà prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été bleſſé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un ſujet, que la voix publique élevoit juſqu'au ciel ? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans ſon ivreſſe, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refuſoit ? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la cour ſur l'inſulte faite à la majeſté par ce tumulte populaire ? Mon voiſin, le plus grand prince eſt homme ; il n'en eſt point qui ne ſoient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir, & quand Juſtinien n'auroit point eu la force de ſe vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous ſurprendre. Il le fit cependant : il ſe

mit au-dessus des foiblesses de la vanité & des soupçons de la jalousie ; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défense de ses états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carriere. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires, de ma triste inutilité ; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition, dont l'issue décidoit du sort de l'état. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos (1). La fortune me seconda ; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles ; & le succès d'une embuscade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissois en moi-

(1) *Dum interea civitas omnis tumultuando maximum in modum pertubaretur, Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi præ senectute in curvitatem jam declinasset, mittitur tamen per imperatorem in hostes..... Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis quamvis exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit, nec sane minorem ex eo retulit gloriam, quam ex Vandalis olim Gothisque devictis.* Agathias. L. 5.

même; mais le moyen de l'appaiſer ? L'empereur étoit vieux : cet âge a des foibleſſes, & l'extrême faveur du peuple, les honneurs exceſſifs qu'il me rendoit, firent croire à ce prince qu'on étoit las de ſon regne, & qu'on l'avertiſſoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin ſe ſaiſirent de ſon ame, & ſans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que ſe forma contre lui cette conſpiration, dont les complices ſont morts dans les tortures, ſans en avoir nommé le chef. La calomnie a ſuppléé au ſilence des coupables, & ce ſilence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accuſoit. J'ai été arrêté; le peuple s'en eſt plaint; une longue priſon l'a ému de pitié, l'indignation a produit la révolte, & l'empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que déſarmer ſon ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en eſt témoin; mais le ciel, qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux ſouverains d'y lire, & celui que vous accuſez eſt plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abuſé comme lui.

Oui, ſans doute, il eſt malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Juſtinien, en ſe précipitant ſur lui, & en le ſerrant dans ſes bras. Quel eſt ce tranſport de douleur ? lui demanda Béliſaire étonné,

C'eſt le tourment d'une ame déchirée, lui dit Juſtinien. O mon cher Béliſaire! ce maître injuſte, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité, c'eſt lui, c'eſt lui qui vous embraſſe. Vous, ſeigneur! s'écria le héros. — Oui, mon ami, mon défenſeur, oui, le plus vertueux des hommes, c'eſt moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laiſſez-moi ſubir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai ſouillé, une couronne dont je ſuis indigne. C'eſt la pouſſiere que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'eſt là que mon front doit cacher l'opprobre dont il eſt couvert.

Hé bien! lui dit Béliſaire, qui le retenant dans ſes bras ſe ſentoit ſuffoqué de ſanglots: hé bien, ſeigneur, allez-vous ſuccomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme ſi vous étiez le premier homme que la calomnie eût ſéduit, ou que l'apparence eût trompé! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux? Non, grand prince, un moment de ſurpriſe ne doit pas vous ôter l'eſtime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & conſternée ſe releve au ſouvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Béli-

faire eſt aveugle ; mais vingt peuples par vous ſont délivrés du joug des Barbares ; mais les ravages de tous les fléaux ſont réparés par vos bienfaits ; mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Bélisaire eſt aveugle ; mais il vous le pardonne, & ſi vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous eſt facile. Ah ! rempliſſez un ſeul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je ſuis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'empereur, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras, venez m'aider à expier mon crime, venez l'expoſer dans toute ſon horreur aux yeux de ma perfide cour, & que votre préſence, en rappellant ma honte, atteſte auſſi mon repentir.

Bélisaire eut beau le conjurer de le laiſſer dans la ſolitude, il fallut, pour le conſoler, qu'il conſentit à le ſuivre. Alors Juſtinien s'adreſſant à Tibere : que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le ſervice que vous m'avez rendu ? Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas aſſez riche pour m'en récompenſer. Mais chargez Bélisaire de la reconnoiſſance. Tout pauvre qu'il eſt, il poſſede un tréſor que je préfere à tous les vôtres. Mon tréſor eſt ma fille, dit Bélisaire, & je ne

puis mieux le placer. A ces mots, il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'empereur, & demandez-lui son aveu pour donner votre main au vertueux Tibere. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut le frémissement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule & détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder : vous me verrez baigné de larmes; elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Bélisaire me le pardonne; & voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation d'unir Eudoxe avec Tibere, & il commença, dès ce moment, à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine & moins attendue n'avoit renversé les idées & les intérêts de la cour. L'arrivée de Bélisaire y jetta le trouble & la consternation. Le voilà, dit l'empereur à ses courtisans, le voilà ce héros, cet homme juste, que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches: son innocence & sa vertu me sont connues; & votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints sur

ſur tous les viſages : on croit voir dans Béliſaire un juge inexorable, un dieu terrible & menaçant ; il fut modeſte comme dans ſa diſgrace ; il ne voulut connoître aucun de ſes accuſateurs, &, honoré juſqu'à ſa mort de la confiance de ſon maître, il ne lui inſpira jamais que l'indulgence pour le paſſé, la vigilance ſur le préſent, & une ſévérité impoſante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, & pour la gloire de Juſtinien. Ce vieillard foible & découragé ſe contenta de lui donner des larmes, & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

FIN.

AVIS.

ON joint ici quelques morceaux de Philosophie, du même Auteur, & d'un genre analogue à celui de Bélisaire. Il y a quelques années que ces Essais ont paru, mais dans un Livre qui n'est pas dans les mains de tout le monde.

FRAGMENTS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

STRINDBERG

FRAGMENTS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnête; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux especes de vraie gloire : l'une fondée sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le regne d'illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talents & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il suffit d'un revers : *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori ; il est disgracié ; on le mépriſe. Mais ce retour n'est que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien, l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au sommet de la fortune ; qu'il par-

vienne au comble de la faveur, c'eſt un phénomène que le vulgaire n'oſe contempler d'un œil fixe : il admire, il ſe proſterne ; mais le ſage n'eſt point ébloui : il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle ſa lumiere, n'eſt rien qu'un éclat réfléchi, ſuperficiel & paſſager.

La gloire, fondée ſur un merveilleux funeſte, fait une impreſſion plus durable ; &, à la honte des hommes, il faut des ſiécles pour l'effacer : telle eſt la gloire des talents ſupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeſte, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous ſervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eſt abſurde d'attacher la gloire aux cauſes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'eſpoir du butin, en ont ſuivi un ſeul au carnage. D'abord un ſeul homme, à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & ſoumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou ſubjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire : *J'ai combattu, je ſuis vainqueur* ; & l'univers a répété : *il a combattu, il eſt vainqueur* ; de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Sçavez-vous ce que vous faites ? peut-on

demander à ceux qui célébrent les conquérants : vous applaudissez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce sont les corps sanglants de vos voisins qui tombent épars dans l'arène ; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plûpart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province ; il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les soldats de César :

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexan-

dre : « Qu'avons-nous à démêler avec toi ? » Jamais nous n'avons mis le pied dans ton » pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui vi- » vent dans les bois d'ignorer qui tu es, & » d'où tu viens ? »

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquents, pour ſoulever le monde contre ſes oppreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiecle à l'autre ; c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; ſed omnes illacrymabiles.
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altere & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le mépriſe comme un conte ſurané ; & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit des ſiecles reculés, que ce qu'il a plu aux écrivains de célébrer.

Louis XII diſoit : « Les Grecs ont fait

» peu de choſes ; mais ils ont ennobli le peu » qu'ils ont fait par la ſublimité de leur élo- » quence. Les François ont fait de grandes » choſes & en grand nombre ; mais ils n'ont » pas ſçu les écrire. Les ſeuls Romains ont » eu le double avantage de faire de grandes » choſes, & de les célébrer dignement ». C'eſt un roi qui reconnoît que la gloire des nations eſt dans les mains des gens de lettres.

Mais il faut l'avouer ; ceux-ci ont trop ſouvent oublié la dignité de leur état, & leurs éloges proſtitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains ſur le reſte des hommes ; il vous répond hardiment :

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penſer de Cortès & de Montézuma, des Mexiquains & des Eſpagnols : il vous répond que Cortès étoit un hèros, & Montézuma un tyran ; que les Mexiquains étoient des babares, & les Eſpagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un perſonnage, une patrie ; & il ſemble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout ſoit fait pour eux ſeuls. La patrie d'un ſage eſt la terre ; ſon héros eſt le genre-humain.

Qu'un courtiſan ſoit un flatteur, ſon état l'excuſe en quelque ſorte, & le rend

moins dangereux. On doit se défier de son témoignage : il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même, & ses semblables, la nature & la vérité ?

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatants. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame, surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets : ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille, Charles XII, l'histoire d'Alexandre : de-là cette émulation funeste qui, de deux Rois pleins de valeur & de talents, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suede ; le poëme d'Homere, les malheurs de l'Inde ; puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que les vertus !

Le sage seul est bon poëte, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison : sans un

eſprit droit & une ame pure, l'imagination n'eſt qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Syrène.

Il en eſt de l'hiſtorien & de l'orateur comme du poëte : éclairés & vertueux, ce ſont les organes de la juſtice, les flambeaux de la vérité : paſſionnés & corrompus, ce ne ſont plus que les courtiſans de la proſpérité, les vils adulateurs du crime.

Les philoſophes ont uſé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

» Sçavez-vous (dit Pline à Trajan) où » réſide la gloire véritable, la gloire immor- » telle d'un ſouverain ? Les arcs de triom- » phe, les ſtatues, les temples même & les » autels, ſont démolis par le temps ; l'ou- » bli les efface de la terre. Mais la gloire d'un » héros, qui, ſupérieur à ſa puiſſance illi- » mitée, ſçait la dompter & y mettre un » frein, cette gloire inaltérable fleurira mê- » me en vieilliſſant ».

» En quoi reſſembloit à Hercule ce jeune » inſenſé qui prétendoit ſuivre ſes traces, » (dit Sénéque en parlant d'Alexandre) » lui qui cherchoit la gloire ſans en con- » noître ni la nature ni les limites, & » qui n'avoit pour vertu qu'une heureuſe » témérité ? Hercule ne vainquit jamais » pour lui-même ; il traverſa le monde » pour le venger, & non pour l'enva- » hir. Qu'avoit-il beſoin de conquêtes, ce » héros, l'ennemi des méchants, le ven-

» geur des bons, le pacificateur de la » terre & des mers ? Mais Alexandre, en- » clin dès l'enfance à la rapine, fut le dé- » solateur des nations, le fléau de ſes amis » & de ſes ennemis. Il faiſoit conſiſter le » ſouverain bien à ſe rendre redoutable à » tous les hommes ; il oublioit que cet » avantage lui étoit commun, non-ſeule- » ment avec les plus féroces, mais encore » avec les plus lâches & les plus vils des » animaux, qui ſe font craindre par leur » venin ».

C'eſt ainſi que les hommes, nés pour inſtruire & pour juger les autres hommes, devroient leur préſenter ſans ceſſe en oppoſition, la valeur protectrice & la valeur deſtructive, pour leur apprendre à diſtinguer le culte de l'amour ; de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus ſouvent.

Il ſuffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ſes vœux ſont remplis. Mais ne voyez-vous pas que ſi l'illuſion ceſſe, la crainte s'évanouit. L'ambitieux, livré à lui-même, n'eſt plus qu'un homme foible & timide. Perſuadez à ceux qui le ſervent qu'ils ſe perdent en le ſervant ; que ſes ennemis ſont leurs freres, & qu'il eſt leur bourreau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Aſie, n'en ſera plus que la fable ?

quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroient réduites la force & la gloire des conquérants, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hasard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire ! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un dieu infernal ou céleste ; on l'adorera, si on ne l'abhorre : la superstition ne connoît point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'est pas lui qui a vaincu, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre & de mourir sous ses drapeaux ? Cet ascendant sur les esprits, suffiroit lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste : c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaisante & généreuse, que l'activité d'un esprit supérieur appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages

ges; & de la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînés par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité: c'est alors que vous serez les Némésis de votre siecle, les Rhadamantes des vivants.

Si les vivants vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur les imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modeles: ils se verront dans l'avenir, ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivants mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres à la vue des succès injustes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être: tous les poëtes, tous les historiens, tous les orateurs se répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon roi, d'un héros bien-

faisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes, pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers; que tout homme, qui, par ses talents & ses vertus, aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelqu'heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets; la terre entendra ce silence; le tyran l'entendra lui-même; & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures? Le crayon foible, mais hardi de l'Arétin faisoit trembler les empereurs.

La fausse gloire des conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans les efforts de talent ou de vertu, dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir

avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile: telle est la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont le merveilleux: ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poésie, le charme de la musique, l'illusion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les temps sur-tout où l'éloquence changeoit la face des états, où la musique & la poésie civilisoient les hommes, où la sculpture & la peinture imprimoient à la terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des especes comprises sous le nom générique de gloire, soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la terre; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares; & que les arts considérés comme compagnons des vertus aient été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les ta-

lents, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde; ainsi, les talents qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talents, doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile, ne mérite aucune attention; ce qui est aisé quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même-temps d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragements proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise & de la rareté des moyens.

Suivant cette regle, les talents appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnants, ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & Corneille, un ministre, un législateur seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette regle encore, les mêmes talents ne seront pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits & la constitution des choses, favoriser, par exemple, la poé-

ſie dans des temps de barbarie & de férocité, l'éloquence dans des temps d'abattement & de déſolation, la philoſophie dans des temps de ſuperſtition & de fanatiſme. La premiere adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles; la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers; la derniere diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs; que les talents qui les operent ſe communiquent & ſe confondent; que la philoſophie éclaire la poéſie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les temps. Ce ſont des moyens bien puiſſants & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples! La ſageſſe des anciennes républiques brilla ſur-tout dans l'emploi des talents capables de perſuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivreſſe où les eſprits ſont plongés, que les honneurs extravagants accordés à des arts frivoles. Rome n'eſt plus un objet de pitié, lorſqu'elle ſe dé-

vise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public, & non-seulement les talents, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la derniere est glorieuse, la premiere ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens; Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros: rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-dessus de lui-même; la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Décius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment comme Ca-

mille ; ſes enfants, comme Brutus & Manlius ? La vertu qui ſe ſuffit, eſt une vertu plus qu'humaine : il n'eſt donc ni prudent, ni juſte d'exiger que la vertu ſe ſuffiſe. Sa récompenſe doit être proportionnée au bien qu'elle opere, au ſacrifice qu'il lui en coûte, aux talents perſonnels qui la ſecondent, ou ſi les talents perſonnels lui manquent, au choix des talents étrangers qu'elle appelle à ſon ſecours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tout les talents.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choſes. L'éloge que donne Horace à Auguſte, *cùm tot ſuſtineas, & tanta negotia ſolus*, ſignifie ſeulement que tout ſe faiſoit en ſon nom, que tout ſe paſſoit ſous ſes yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout ; & rien n'y ſupplée : cette vertu, c'eſt d'aimer les hommes ; ce talent, c'eſt de les placer. Qu'un roi veuille courageuſement le bien ; qu'il y emploie avec diſcernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inſpiration n'en eſt pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à ſa ſource.

Il ne faut pas croire que les talents & les vertus ſublimes ſe donnent rendez-vous, pour ſe trouver enſemble dans ce ſiecle & dans tel pays ; on doit ſuppoſer un aimant qui les attire, un ſouffle qui les

développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un roi, qui a su régner, toute la gloire de son regne : ce qu'il a inspiré, il l'a fait, & l'hommage lui en est dû.

Voyez un roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de son état, en fait un corps dont il est l'ame, encourage la population & l'industrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talents actifs & les vertus fécondes : ce roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule, au sein du repos, un trésor immense de gloire ; la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumiere, se communique sans s'affoiblir ; celle du souverain se répand sur la nation, & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brillent en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit le grand Condé, le grand Colbert, le Grand Corneille, comme on a dit Louis-le-Grand. Celui des sujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'est un ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoué à l'état & au prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien ; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au roi qui se l'atta-

che. En effet, ſi l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami ?

Dans la balance de la gloire, doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a ſurmontées : c'eſt l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit auſſi diſtraire du mérite du ſuccès, tout ce qu'a fait la violence. La ſeule domination glorieuſe eſt celle que les hommes préférent, ou par raiſon, ou par amour : *Imperatoriam majeſtatem armis decoratam, legibus oportet eſſe armatam* (1).

De tous ceux qui ont déſolé la terre, il n'en eſt aucun qui, à l'en croire, n'en voulût aſſurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'eſt la chimere des uſurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre, ſans en regretter les débris ; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général, la perſonnalité dans la cauſe publique, eſt un crime de leze-humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous

(1) *Inſtit. Proem.*

les animaux le plus cruel & le plus vorace: tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des conquérants ambitieux; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'état dont elle eſt le bo[illegible]er, & du trône dont elle eſt la barriere.

Que celui qui ſert ſon prince ou ſa patrie ſoit armé pour la bonne ou pour la mauvaiſe cauſe; qu'il reçoive l'épée des mains de la juſtice ou des mains de l'ambition, il n'eſt ni juge ni garant des projets qu'il exécute: ſa gloire perſonnelle eſt ſans tache; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'auſtérité de la diſcipline à laquelle il ſe ſoumet, la rigueur des travaux qu'il s'impoſe, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les ſacrifices multipliés de ſa liberté, de ſon repos & de ſa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuſe & pure, ſe joint encore la gloire des talents, qui, dans un grand capitaine, éclairent, ſeconde nt & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'eſt point de gloire comparable à celle des guerriers: car celle même des légiſlateurs exige peut-être plus de

de talents, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux, sur-tout, de lui donner une rivale, dans des états exposés, par leur situation, à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le corps qui se distingue : car si la gloire n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un légionnaire pense en homme, une légion pense en héros ; & ce qu'on appelle l'*esprit du corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide & sèche, en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible : l'histoire ancienne est celle des hommes ; l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes : un roi, un ministre, un général.

Dans le régiment de Champagne, un officier demande pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois

fois le même silence. Hé quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point! L'on vous entend, s'écria une voix, mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le soldat marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras: Mets-le sur mon dos, dit celui-ci, s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire François a mille traits de cette beauté que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir (1). Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des

(1) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui passe en citoyen & qui voit en homme d'état, a été chargé par le ministère de rassembler, pour l'école de nos guerriers, ces faits intéressans qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

âmes résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sçait bien que les philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *non vis esse justus sine gloriâ ; at, me hercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagère, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne ; auroit-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes ? N'attendons pas des efforts de la foiblesse de notre nature : la religion seule en est capable, & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un philosophe ancien disoit : *comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge ?*

A l'exemple de la théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant dans le lointain des temps plus heureux & un monde plus juste.

« La gloire accompagne la vertu, comme » son ombre, dit Séneque ; mais comme

» l'ombre d'un corps tantôt le précede, & » tantôt le suit, de même la gloire tantôt le » devance, & la vertu se présente la pre- » miere, tantôt ne vient qu'à sa suite, lors- » que l'envie s'est retirée; & alors elle est » d'autant plus grande qu'elle se montre plus » tard. «

C'est donc une philosophie aussi dange- reuse que vaine, de combattre dans l'hom- me le pressentiment de la postérité & le desir de se survivre. Cette philosophie a trouvé quelques ames sublimes qui ont fait le bien, dans la seule vue de remplir leur destination. Mais on ne doit jamais comp- ter sur des caracteres de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire; il faut même la lui mon- trer au-delà du tombeau, afin que le tom- beau ne soit pas l'écueil de son courage & de sa constance.

Celui qui borne sa gloire au court espace de sa vie, est esclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté si son siecle est injuste, découragé s'il est ingrat, impa- tient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il seme; il préfere une gloire précoce & passagere à une gloire tardive & durable: il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir & qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siecles, comme s'il étoit immor- tel. Que ses contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en

dédommagent : car ſon imagination le rend préſent à la poſtérité.

C'eſt un beau ſonge, dira-t-on. Hé ! jouit-on jamais de ſa gloire autrement qu'en ſonge ? Ce n'eſt pas le petit nombre de ſpectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'eſt glorieuſe qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne ſerez jamais. Pourquoi donc ſeroit-il plus inſenſé d'étendre en idée ſon exiſtence aux ſiecles à venir, qu'aux climats éloignés ? L'eſpace réel n'eſt pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue comme dans une étroite priſon. Le déſir d'éterniſer ſa gloire eſt un enthouſiaſme qui nous agrandit, qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes & de notre ſiecle ; & quiconque le raiſonne n'eſt pas digne de le ſentir. » Mépriſer la gloire, dit Tacite, c'eſt mépriſer les vertus qui y menent : » *Contempta famâ, virtutes contemnuntur.*

DES GRANDS.

ON donne en général le nom de grands à ceux qui occupent les premieres places de l'état, soit dans le gouvernement, soit auprès du prince.

On peut considérer les grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure, il n'y a de grands que les magistrats, ou plutôt il n'y a de grands que le peuple. Les magistrats ne sont grands que par le peuple & pour le peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils la déposoient en même-temps que le soldat quittoit les armes; & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les grandeurs soient électives, & que personne n'en soit exclus par état. Dès qu'une seule classe de citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouver-

nement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie, est celle où l'autorité des grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les grands sont despotes & les peuples esclaves. Si les nobles sont des tyrans, le mal est sans remede. Un sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des grands tend à se réunir dans un seul : le gouvernement touche à la monarchie ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les gouvernements. Le peuple, pour supporter l'autorité exclusive des grands, doit être heureux comme à Venise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la noblesse Vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple ! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité ! Les courtisanes & le carnaval de Venise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple ; par l'autre le peuple se trouve six mois de l'année au pair des grands, & oublie avec eux, sous le masque, la dépendance & leur domination.

La liberté Romaine avoit chéri l'autorité des rois ; elle ne put souffrir l'autorité des grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peu-

ple voulut bien s'exclure des premieres places ; mais il ne voulut pas en être exclus ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'eſt qu'il eut la ſageſſe & la vertu de s'en abſtenir.

En un mot, la république n'eſt une, que dans le cas du droit univerſel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & diviſe les citoyens.

Le danger de la liberté n'eſt donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens, ſans exception, ſes magiſtrats & ſes juges, mais qu'il les méconnoiſſe après les avoir élus. C'eſt ainſi que les Romains ont paſſé de la liberté à la licence, de la licence à la ſervitude.

Dans le gouvernement républicain, les grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute ſa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la poſſedent jamais : c'eſt par eux qu'elle paſſe ; ce n'eſt point en eux qu'elle réſide : ils en ſont comme les canaux ; mais le prince en ouvre & ferme la ſource, la diviſe en ruiſſeaux, en meſure le volume, en obſerve & dirige le cours.

Les grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, repréſentent le monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du monarque. Si le principe du gouvernement eſt corrompu dans les grands, il faudra bien de la vertu, & dans le prince,

& dans le peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre ; mais si cet ordre est composé de fideles sujets & de bons patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'état, le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'état ne soit qu'un, que les parties dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne sçauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pieces ; & si les mouvements sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des grands dans un état monarchique, sert merveilleusement à établir & à conserver cette harmonie & cet ensemble, d'où résulte la continuité réguliere du mouvement général.

Il n'en est pas ainsi dans un gouvernement mixte, où l'autorité est partagée & balancée entre le prince & la nation. Si le prince dispense les graces, les grands seront les mercenaires du prince, & les corrupteurs de l'état : au nombre des subsides imposés sur le peuple, sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages ; c'est-à-dire, ce qu'il en coûte au prince pour payer aux grands la liberté du peuple. Le prince aura le tarif des voix ; & l'on calcu-

lera dans son conseil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un état monarchique bien constitué, où la plénitude de l'autorité réside dans un seul, sans jalousie & sans partage, où par conséquent toute la puissance du souverain est dans la richesse, le bonheur & la fidélité de ses sujets, le prince n'a aucune raison de surprendre le peuple, qui n'a aucune raison de se défier du prince : les grands ne peuvent servir ni trahir l'un sans l'autre ; ce seroit même en eux une fureur absurde que de porter le prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers sujets, premiers citoyens, ils sont esclaves si l'état devient despotique ; ils retombent dans la foule, si l'état devient républicain : ils tiennent donc au prince par leur supériorité sur le peuple ; ils tiennent au peuple par leur dépendance du prince, & par tout ce qui leur est commun avec le peuple, liberté, propriété, sûreté, &c. Ainsi les grands sont attachés à la constitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indissolubles, lorsqu'ils sont entrelacés.

Cependant l'ambition des grands semble devoir tendre à l'aristocratie. Mais, quand le peuple s'y laisseroit conduire, la simple noblesse s'y opposeroit, à moins qu'elle ne fût admise au partage de l'autorité : condition qui donneroit aux premiers de l'état vingt mille égaux, au lieu d'un

maître, & à laquelle par conséquent ils ne se résoudront jamais : car l'orgueil de dominer, qui fait seul les révolutions, souffre bien moins impatiemment la supériorité d'un seul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le désordre le plus effroyable de la monarchie, c'est que les grands parviennent à usurper l'autorité qui leur est confiée, & qu'ils tournent contre le prince, & contre l'état lui-même, les forces de l'état, déchiré par les factions. Telle étoit la situation de la France, lorsque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaste, ramena les grands sous l'obéissance du prince, & les peuples sous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin ; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans sa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le sens opposé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & sans cesse en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI. tous ces co-états avoient été réunis en un ; mais les grands vassaux conservoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers souverains ; & les gouverneurs, qui avoient pris la place de ces souverains, s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis opposoient à l'autorité du monar-

que des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus si redoutables. Le prince fit briller les distinctions & les graces; les grands accoururent en foule; les gouverneurs furent captivés; leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence; leurs gouvernements héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les seigneurs oublierent leurs vassaux, & ils en furent oubliés; leurs domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du gouvernement féodal, que des blasons & des ruines.

Ainsi, la qualité de grand de la cour, n'est plus qu'une foible image de la qualité de grand du royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plûpart ne la doivent qu'à la volonté du souverain; car la volonté du souverain fait les grands, comme elle fait les nobles, & rend la grandeur, ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la grandeur héréditaire, telle que les princes du sang la tiennent de leur naissance, & les ducs & pairs de la volonté de nos rois. Les premieres places de l'état

s'appellent dignités dans l'église & dans la robe, grades dans l'épée, places dans le miniſtere, charges dans la maiſon royale; mais le titre de grand, dans ſon étroite acception, ne convient qu'aux pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en eſt que l'ombre, a dû coûter cher à l'état; mais à quelque prix qu'on achete l'unité du pouvoir & de l'obéiſſance, l'avantage de n'être plus en butte au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre ſous la tutelle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les uſurpations, les vexations & les violences, il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les grands ſont dans la monarchie Françoiſe, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'univers. La nation les reſpecte ſans les craindre: le ſouverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre: pour le bien, leur crédit eſt immenſe; ils n'en ont aucun pour le mal; & leurs prérogatives mêmes ſont de nouveaux garants pour l'état, du zele & du dévouement dont elles ſont les récompenſes.

Dans le gouvernement deſpotique, tel qu'il eſt ſouffert en Aſie, les grands ſont

tes esclaves du tyran, & les tyrans des esclaves; ils tremblent & ils font trembler: aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achetent par leur servitude auprès du maître, leur autorité sur les sujets, également prêts à vendre l'état au prince, & le prince à l'état, chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus: aussi veillent-ils nuit & jour à la barriere qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité: ils ne cessent de dire au souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser; ils lui crient: votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de sa sueur & de son sang; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semblent que ce soit pour calculer en l'opprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les états où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge: le prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique, & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le souverain, mais chacun des grands, dans la partie qui lui est confiée, tient la place de la

loi. Il faut donc, pour que la justice y règne, que non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes, soient infaillibles, exempts d'erreurs & de passions, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous, comme la loi; c'est-à-dire, qu'il faut que les grands d'un état despotique soient des dieux. Aussi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être despotique, & c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre ou d'y consentir.

DE LA GRANDEUR.

EN physique & en géométrie, le terme de grandeur est souvent absolu, & ne suppose aucune comparaison : il est synonyme de quantité d'étendue. En morale, il est rélatif, & porte l'idée de supériorité. Ainsi quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élévation au-dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle ou factice ; & c'est là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des sentimens, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps ; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit ; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorsqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ses compagnons ne pouvoit remuer sa lance.

ce. Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui ne veut que des meſures ſenſibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel, ſur-tout, que dans les temps où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiecles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux & robuſte.

Mais il s'en faut bien que, dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa pureté philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte, qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces rois: c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont

armés, ou qu'ils ont vaincus, & l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur personne. La réponse du pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ classe, imperator*, exprime, avec autant de force que de vérité, notre maniere de calculer & de peser la grandeur humaine.

Un roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses états l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon* : on ne dira jamais, *Il fut grand*. Louis IX seroit oublié, sans la déplorable expédition des croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible par ses mœurs, inébranlable par ses loix, invincible par la sagesse & l'austérité de sa discipline ? Est-ce à Rome vertueuse & libre, que l'on pense, en rappellant sa grandeur ? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de la décadence. On appelle sa grandeur, ce qui entraîna sa ruine, l'éclat de ses triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaste, dont l'étendue faisoit la foiblesse, & qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour

ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée morale de la grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'esprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ses projets ce plan de justice & de sagesse, qui annonce une ame élevée & un génie lumineux? ce plan qui embrasse & dispose l'avenir, où tous les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens? *Detecta fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est.* (Senec.) Les vues de César étoient plus belles & plus sages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, & oublier ou méconnoître le citoyen dans l'empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à peu-près de même de tous les princes, auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du guerrier, du politique, du législateur, *C'est un grand homme. Huc & illuc accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ per omnia constans sibi.* (Senec.)

Il eſt une grandeur factice ou d'inſtitution, qui n'a rien de commun avec la grandeur perſonnelle. Il faut des grands dans un état, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au beſoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir, & cette élévation artificielle a pris le nom de grandeur. Ce terme au ſingulier eſt donc ſuſceptible de deux ſens, & les grands n'ont pas manqué de ſe prévaloir de l'équivoque. Mais ſon pluriel (les grandeurs) ne préſente plus rien de perſonnel; c'eſt le terme abſtrait de grand dans ſon acception politique; en ſorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caracteres qui diſtinguent ce qu'on appelle les grands, & qu'un grand peut n'avoir aucune des qualités qui conſtituent le grand homme.

Mais un grand, dans un état, tient la place d'un grand homme; il le repréſente; il en a le volume, quoiqu'il arrive ſouvent qu'il n'en ait pas la ſolidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place: ils le ſont quelquefois à beaucoup d'égards, & notre ſiecle en a des exemples; mais ſans faire la ſatyre d'aucun temps ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des grands, tels qu'il en eſt par-tout, en proteſtant d'avance contre toute alluſion & toute application perſonnelle.

Un grand doit être auprès du peuple

l'homme de la grandeur, & à la cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point ; mais l'extérieur peut se prescrire: on l'étudie, on le compose ; c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractere & les mœurs des nations. Une gravité taciturne est ridicule en France ; elle l'auroit été à Athenes. Une politesse légere eût été ridicule à Lacédémone ; elle le seroit en Espagne. La popularité des pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent sans étude & sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite, en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne*. Ainsi les premiers hommes de l'état devroient faire les plus grandes choses ; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit son effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser ; car l'illusion est la reine du peuple.

Mais, qu'il nous soit permis de le dire, les grands sont quelquefois les premiers à détruire cette illusion par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne sçait que représenter, devroit sçavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ses confidents, pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, & qui n'en a point, se montre à l'audience d'un grand avec sa simplicité modeste ; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protege & qui humilie, le sage n'en sera ni offensé, ni surpris : c'est une scene pour le peuple. Mais quand la foule s'est écoulée, si le grand conserve sa gravité froide & sévere, si son maintien & son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme simple se retire en souriant, & en disant de l'homme superbe ce qu'on disoit du comédien Baron : *Il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même ; car le sage est bon citoyen. Il sçait que la grandeur, même fictive, exige des

ménagements : il respectera dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'état qui demande que les grands soient en honneur, & à la cour & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecùs induta facies.... Tenue est mendacium : perlucet si diligenter inspexeris.* (Senec.) Dans un monde, cultivé sur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des grands ; & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévérement jugé.

Un homme de mérite, élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient la grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui ; osez le distinguer de sa naissance & de sa place, c'est lui arracher la plus chere partie de son existence ; réduit à lui-même,

il n'eſt plus rien. Etonné de ſe voir ſi haut, il prétend vous inſpirer le reſpect qu'il s'inſpire à lui-même ; il s'habitue avec ſes valets à humilier des hommes libres, & tout le monde eſt peuple à ſes yeux.

Aſperiùs nihil eſt humili quâ ſurgit in altum. (Clod.)

C'eſt ainſi que la plupart des grands ſe trahiſſent & nous détrompent. Car un ſeul mécontent qui a leur ſecret, ſuffira pour le répandre ; & leur perſonnage n'eſt plus que ridicule, dès que l'illuſion a ceſſé.

Qu'un grand, qui a beſoin d'en impoſer à la multitude, s'obſerve donc avec les gens qui penſent, & qu'il ſe diſe à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance :

» Qui es-tu donc, pour mépriſer les hommes ? & qui t'éleve au-deſſus d'eux ? Tes » ſervices, ou tes vertus ? Mais combien » d'hommes obſcurs, plus vertueux que » toi, plus laborieux & plus utiles ! Ta » naiſſance ? On la reſpecte : on ſalue en » toi l'ombre de tes ancêtres ; mais eſt-ce » à l'ombre à s'énorgueillir des hommages » rendus au corps ? Tu aurois lieu de te glo» rifier, ſi l'on donnoit ton nom à tes aïeux, » comme on donnoit au pere de Caton le » nom de ce fils, *la lumiere de Rome.* » (Cic. off.) Mais quel orgueil peut t'inſpirer

» pirer un nom qui ne te doit rien, & que
» tu ne dois qu'au hasard ? La naissance ex-
» cite l'émulation dans les grandes ames,
» & l'orgueil dans les petites. Ecoute des
» hommes qui pensoient noblement, & qui
» sçavoient apprécier les hommes. *Point de*
» *rois qui n'aient eu pour aïeux des escla-*
» *ves ; point d'esclaves qui n'aient eu des*
» *rois pour aïeux.* (Plat.) *Personne n'est né*
» *pour notre gloire : ce qui fut avant nous*
» *n'est point à nous.* (Senec.) Console-toi,
» rentre en toi-même : *Nudum inspice*
» *animum intuere, qualis quantusque sit, alie-*
» *no an suo magnus.* (Idem) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve ; la grandeur factice n'est imposante que par ses dehors. Hé bien ! quelle ait un cortège fastueux, & des mœurs simples : ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne. Mais un grand dont le faste est dans l'ame, nous insulte, corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme : *vous êtes au-dessous de moi* : ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde & nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur, pour conserver des mœurs simples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les grandeurs sans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

Un grand, lorsqu'il est un grand hom-

me, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui est le signe de la dignité, ni à ce faste imposant qui est le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance; la vénération l'environne; sa vertu le couvre tout entier: elle est son cortege & sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, & se dérober à nos hommages; nos hommages vont la chercher (1). Mais qu'il faut avoir un sentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger! Qui d'entre les grands de notre âge voudroit être surpris, comme Fabrice, par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes?

(1) Voy. La Bruyere. Du mérite personnel.

FIN.

PIECES
RÉLATIVES
A BELISAIRE.

ANECDOTE

SUR

BELISAIRE. (*)

JE vous connois ; vous êtes un ſcélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un Dieu pere de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, ſur la parole de ſaint Ambroiſe, qu'un jeune Valentinien, qui n'avoit pas été baptiſé, n'en avoit pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire, avec ſaint Jérôme, que pluſieurs payens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que, tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que S. Jean Chryſoſtôme, qui, dans un de ſes Homélies (1), dit que les préceptes de Jeſus-Chriſt

(*) Par l'abbé Mauduit, qui prie qu'on ne le nomme pas.

(1) III. Homélie ſur la I. épître de ſaint Paul aux Corinthiens.

ſont ſi légers que pluſieurs ont été au-delà par la ſeule raiſon, *Præcepta ejus adeò levia ſunt, ut multi philoſophiâ tantùm rationeexceſſerint.*

Vous avez même attiré à vous S. Auguſtin, ſans ſonger combien de fois il s'eſt rétracté. On voit bien que vous êtes de ſon avis, quand il dit: (1) *Depuis le commencement du genre-humain, tous ceux qui ont cru en un ſeul Dieu, & qui ont entendu ſa voix ſelon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & juſtice, ſelon ſes préceptes, en quelqu'endroit & en quelque-temps qu'ils aient vécu, ils ont été ſans doute ſauvés par lui.*

Mais ce qu'il y a de pis, déiſte & athée que vous êtes, c'eſt qu'il ſemble que vous ayiez copié mot pour mot S. Paul dans ſon épitre aux Romains: (2) *Honneur & gloire, à quiconque fait le bien, premiérement aux Juifs, & puis aux Gentils; car lorſque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils ſont leur loi à eux-même.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'uſure, l'adultere & le ſacrilege.

Enfin, déteſtable enfant de Bélial, vous avez oſé prononcer de vous-même ces pa-

(1) Dans ſa 49 épitre *à Deo gratias.*
(2) Chap. 2.

roles impies sous le nom de Bélisaire : *Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendit farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu, dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connoissent que l'équité, des gens de lettres, malheureusement plus remplis de goût & de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement ces sottes paroles, & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence. Vous & tous vos damnés de philosophes, vous voudriez bien que Confucius & Socrate ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sçachez que nous damnons tout le monde quand nous sommes sur les bancs ; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ deux milliards d'habitants sur la terre. A trois générations par siecle, cela fait environ six milliards ; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne deux cent quarante milliards de damnés,

ſans compter tout ce qui l'a été auparavant, & tout ce qui doit l'être après. Il eſt vrai que ſur ces deux cent quarante milliards, il faut ôter deux ou trois mille élus qui ſont le beau petit nombre : mais c'eſt une bagatelle ; & il eſt bien doux de pouvoir ſe dire en ſortant de table : mes amis, réjouiſſons-nous, nous avons au moins deux cent quarante milliards de nos freres dont les ames, toutes ſpirituelles, ſont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monſieur le réprouvé, que votre grand Henri IV, que vous aimez tant, eſt damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable, & que Ravaillac, purgé par le ſacrement de Pénitence, jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où eſt le temps où je vous aurois fait cuire avec Jean Hus & Jérôme de Prague, avec Arnauld de Breſſe, avec le conſeiller du Bourg, & avec tous les infames qui n'étoient pas de notre avis dans ces ſiecles du bons ſens, où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, & quelquefois de leur vie ?

Qui proféroit ces douces paroles ? C'étoit un moine ſortant de ſa licence. A qui les adreſſoit-il ? C'étoit à un académicien de la premiere Académie de France. Cette ſcene ſe paſſoit chez un magiſtrat, homme de lettres, que le licencié étoit venu

ſolliciter pour un procès, dans lequel il étoit accuſé de ſimonie. Et dans quel temps ſe tenoit cette conférence à laquelle j'aſſiſtai ? C'étoit après boire ; car nous avions dîné avec le magiſtrat, & le moine avec les valets, & le moine étoit fort échauffé.

Mon révérend pere, lui dit l'académicien, pardonnez-moi : je ſuis un homme du monde, qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux ſoldat romain comme auroit parlé notre du Gueſclin, notre chevalier Bayard, ou notre Turenne. Vous ſçavez qu'à nous autres gens du ſiecle, il nous échappe bien des ſottiſes ; mais vous les corrigez ; & un mot d'un ſeul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Béliſaire n'a pas dit un ſeul mot du bénefice que vous demandez, & qu'il n'a point ſollicité contre vous, j'eſpere que vous vous appaiſerez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal ſans malice.

A d'autres, dit le moine : vous êtes une troupe de coquins qui ne ceſſez de prêcher la bienfaiſance, la douceur, l'indulgence, & qui pouſſez la méchanceté juſqu'à vouloir que Dieu ſoit bon. En vérité, nous ne vous paſſerons pas vos petites conſpirations. Vous avez à faire au révérend pere Hayer, à l'Abbé Dinouart, & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous ſçavons bien que dans le

ſiecle où la raiſon, que nous avions partout proſcrite, commençoit à renaître dans nos climats ſeptentrionaux, ce fut Eraſme qui étoit tenté de dire, *Sancte Socrates, ora pro nobis*; Eraſme, à qui on éleva une ſtatue. Le Vayer, le précepteur de Monſieur, & même de Louis XIV, recueillit tous ces blaſphêmes dans ſon livre de la Vertu des Payens. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds, tels que Confucius, Socrate, Caton, Epitecte, Titus, Trajan, les Antonin, Julien, avoient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler, ni lui ni ſon livre, parce qu'il étoit conſeiller d'état; mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole, & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'écriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus.* Le ſcélérat demandoit un pardon qu'il ne devoit pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'académie penſe comme lui; il faut qu'il ſoit puni avec l'académie.

Ah! frere Trioulet, dit le magiſtrat, (car Trioulet eſt le nom du docteur) ce que vous avancez là eſt bien chrétien, mais n'eſt pas tout-à-fait juſte. Voudriez-vous que la ſorbonne entiere répondit pour vous, comme le pere Beauni ſe rendoit pleige pour la bonne mere, & com-

me toute la société de Jesus étoit pleige pour le pere Beauni ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérent au plaidoyer du docteur Jean Petit, cordelier, en faveur de l'assassinat du duc d'Orléans ; parce que trente-six docteurs de sorbonne, avec frere Martin, inquisiteur pour la foi, condamnerent la pucelle d'Orléans à être brûlée vive, pour avoir secouru son roi & sa patrie ; parce que soixante & onze docteurs de sorbonne déclarerent Henri III déchu du trône ; parce que quatre-vingt docteurs excommunierent, au premier Novembre 1592, les bourgeois de Paris, qui avoient osé présenter requête pour l'admission de Henri IV dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais prince* ? Voudriez-vous, frere Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos peres ? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis* ? Un peu d'équité, frere. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la cour vous fera mettre au pilori ; mais vous y serez seul, & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encore des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses fairs, &, comme l'a dit un certain philosophe, il ne faut

pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-pere. Chacun pour soi, & Dieu pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau : si ce n'est toi, c'est donc ton frere.

Allez, respectez l'académie, composée des premiers hommes de l'état & de la littérature. Laissez Bélisaire parler en brave soldat & en bon citoyen ; n'insultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres, & laissez nous lire les bons. Frere Triboulet sortit la queue entre les jambes, & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe ; ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté : n'admirez-vous pas ce moine ? dit le magistrat : il y a quelques jours qu'il étoit entierement de votre avis. Sçavez-vous pourquoi il a si cruellement changé ? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres, tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur ; & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce que tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main : *malheur aux persécuteurs !* Elle a fait grace à l'évêque de Rousiou, condamné

par le ſynode pour avoir ſoutenu l'opinion des deux puiſſances, & pour n'avoir pas ſu que l'autorité eccléſiaſtique n'eſt qu'une autorité de perſuaſion ; que c'eſt la puiſſance de la vérité, & non la puiſſance de la force. Elle permet qu'on liſe les lettres qu'elle a écrites ſur ce ſujet important. Comment les choſes changent ſelon le tems ! dit le magiſtrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE

SUR

BÉLISAIRE.

FRere Triboulet, de l'ordre de frere Montépulciano, de frere Jacques Clément, de frere Ridicous (1), &c. &c. &c. & de plus docteur de Sorbonne, chargé de rédiger la cenſure de la fille aînée du roi, appellée le concile perpétuel des Gaules, contre Béliſaire, s'en retournoit à ſon couvent tout penſif. Il rencontra dans

(1) Conſultez les mémoires de l'Etoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Greve à ce pauvre frere Ridicous.

la rue des Maçons la petite Fanchon, dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *primo mensis* de messieurs les maîtres.

Le pere de Fanchon est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la sorbonne. Fanchon est jolie, & frere Triboulet entra pour..... boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frere du cabaretier, homme curieux, qui possede une bibliotheque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avoient pas demeuré dans le quartier de la sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étoient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compiloit, compiloit, compiloit, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & Fanchon lui donnoit de temps en temps de petits soufflets sur les grosses

joues ; & frere Tribouler écrivoit, & Fanchon chantoit, lorſqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur Tamponet, & de frere Bonhomme, cordelier à la grande manche, qui argumentoient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutoient les paſſants. Fanchon mit la tête à la fenêtre : elle eſt fort connue de ces deux docteurs, & ils entrerent auſſi pour..... boire.

Pourquoi faiſiez-vous tant de bruit dans la rue ? dit Fanchon. C'eſt que nous ne ſommes pas d'accord, dit frere Bonhomme. Eſt-ce que vous avez jamais été d'accord en ſorbonne ? dit Fanchon. Non, dit Tamponet ; mais nous donnons toujours des décrets, & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penſer. Et ſi l'univers s'en moque, on n'en ſçait rien ? dit Fanchon. Tant pis pour l'univers, dit Tamponet. Mais de quoi diable vous mêlez-vous ? dit Fanchon. Comment, ma petite ! dit frere Tribouler, il s'agit de ſçavoir ſi le cabaretier qui logeoit dans ta maiſon, il y a deux mille ans, a pu être ſauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit Fanchon. Ni à moi non plus, dit Tamponet ; mais certainement nous donnerons un décret.

Frere Tribouler lut alors tous les paſſages qui appuyoient l'opinion, que Dieu n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en ſorbonne, ou à ceux qui penſoient comme s'ils avoient pris leurs

degrés ; & Fanchon rioit, & Frere Triboulet la laiſſoit rire. Tamponet étoit entiérement de l'avis du jacobin ; mais le cordelier Bonhomme étoit un peu plus indulgent. Il penſoit que Dieu pouvoit à toute force faire grace à un homme de bien qui auroit le malheur d'ignorer notre théologie, ſoit en lui dépêchant un ange, ſoit en lui envoyant un cordelier pour l'inſtruire.

Cela eſt impoſſible, s'écria Triboulet ; car tous les grands hommes de l'antiquité étoient des paillards. Dieu auroit pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers ; mais certainement il ne leur auroit jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frere Bonhomme, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité ſont damnés ſans exception, liſez ce qu'un de vos plus grands docteurs ſéraphiques déclare expreſſément dans un livre que Mademoiſelle Fanchon m'a prêté : voici les paroles de l'auteur.

Le cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte & brûlante étendue,
Séjour de feu, qu'habite pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits,
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grace, beauté ;

Et

Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfants du ciel, créés tous pour le diable.
Tu ſçais, lecteur, qu'en ces feux dévorants
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurele;
Ce bon Trajan, des princes le modele;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Caton, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion, maître de ſon courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, ſage & docte Platon,
Divin Homere, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de Dieu dans la profane Grece;
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

Tamponet écoutoit ce paſſage avec des larmes de joie : cher frere Triboulet, dans quel pere de l'égliſe as-tu trouvé cette brave déciſion ? Cela eſt de l'abbé Tritheme, répondit Triboulet; & pour vous le prouver *à poſteriori*, d'une maniere invincible, voici la déclaration expreſſe du modeſte traducteur, au chapitre ſeize de ſa Moëlle théologique.

Cette priere eſt de l'abbé Tritheme,
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême :
Je n'aurois pas tant de témérité.

Frere Bonhomme prit le livre pour ſe convaincre par ſes propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édifi-

cation ; Ah ! ah ! dit-il au Jacobin, vous ne vous vantiez pas de tous. C'eſt un cordelier en enfer qui parle ; mais vous avez oublié qu'il y rencontre Saint Dominique, & que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été payen.

Frere Triboulet, piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordeliers. Bonhomme ne demeura pas en reſte ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en ſorbonne, & d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa ; ils alloient ſe gourmer. Fanchon les appaiſa, en leur donnant à chacun un baiſer. Tamponet leur remontra qu'ils ne devoient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers, qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié, nommé Moliere :

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minuterent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

» Nous, aſſemblés extraordinairement » dans la ville des Facéties, & dans les » mêmes écoles où nous recommandâ- » mes, au nombre de ſoixante & onze, à

» tous les sujets de garder leur serment de » fidélité à leur roi Henri III, & en l'année » 1592, recommandâmes pareillement de » prier Dieu pour Henri IV, &c. &c.

» Animés du même esprit qui nous guide » toujours, nous donnons à tous les dia- » bles un nommé Bélisaire, général d'ar- » mée, en son vivant, d'un nommé Justi- » nien, lequel Bélisaire outre-passant ses » pouvoirs, auroit méchamment, prodi- » toirement conseillé audit Justinien d'être » bon & indulgent, & auroit insinué avec » malice que Dieu étoit miséricordieux. » Condamnons cette proposition comme » blasphématoire, impie, hérétique, sen- » tant l'hérésie. Défendons, sous peine de » damnation éternelle, selon le droit que » nous en avons, de lire ledit livre sentant » l'hérésie, & enjoignons à tous les fidé- » les de nous rapporter les exemplaires du- » dit livre, lesquels ne valoient précédem- » ment qu'un écu, & que nous revendrons » un louis d'or, avec le décret ci-joint ».

A peine ce décret fut-il signé, qu'on apprit que tous les jésuites avoient été chassés d'Espagne. Et ce fut une si grande joie dans Paris, qu'on ne pensa plus à la sorbonne.

FIN.

EXTRAIT

D'une lettre écrite de Geneve.

A M. ***

Sur la liſte imprimée des propoſitions que la Sorbonne a extraites de Béliſaire, pour les condamner.

CERTES, on a rendu un grand ſervice à l'auteur de Béliſaire, en faiſant imprimer cette liſte. Où la ſorbonne va-t-elle ſe cacher ! Je me ſuis amuſé l'autre jour à faire lire ces propoſitions à une homme de bon ſens qui a oublié ſon latin ; je lui ai dit que c'étoit un extrait que M. Marmontel avoit fait lui-même des propoſitions de ſon livre, qui juſtifient ſa croyance. Il a trouvé qu'on avoit eu tort de mettre le titre en latin ; mais, à cela près, il eſt convenu que l'auteur ne pouvoit donner de ſes ſentiments une apologie plus complette, & qu'il falloit que la faculté de Théologie n'eût pas lu ces paſſages-là, pour accuſer M. Marmontel de manquer de religion. Vous jugez quel a été ſon étonnement, quand je lui ai dit, que c'étoit le catalogue des propoſitions condamnées,

catalogue donné au public par la sorbonne elle-même. Il n'a jamais voulu le croire. C'est un grand bien que cet extrait se répande. La bonne chose que ce seroit de faire imprimer à côté les contradictoires !

On dit que la sorbonne, un peu confuse du tort que cette liste lui fait dans le public, se retranche aujourd'hui à ne condamner qu'un petit nombre de ces propositions, & qu'elle réduira les XXXVII, à V ou VI. Mais elle oubliera donc ses propres paroles qu'elle a fait imprimer à la fin de la liste : *outre les propositions qu'on vient de lire, on en a remarqué plusieurs autres dignes de reprehension, mais que cependant on n'a pas jugé à propos de rapporter dans cette liste, croyant qu'il suffiroit d'en faire mention dans la conclusion de la censure.* Ces paroles prouvent évidemment que la premiere attention de la sorbonne a été de condamner *nommément* les XXXVII propositions imprimées, & d'en condamner, outre cela, *in globo*, plusieurs autres qu'elle n'a pas rapportées. Il me semble qu'elle doit être en peine du parti qu'elle prendra; si elle condamne les XXXVII propositions, suivant son premier projet, elle révoltera tous les gens sensés, & se rendra odieuse & ridicule : si elle n'en condamne plus que quelques-unes, elle recule & montre le défaut de la cuirasse. Et puis il faudra voir encore quelles seront les propositions qu'elle réservera pour l'anathême. Je sens

quel doit être son embarras, & j'avoue que j'en ai pitié.

P. S. On assure que M. de Marmontel vient d'écrire au syndic de la faculté le billet suivant :

» Monsieur, le respect dont je suis pénétré pour les décisions de la sorbonne, me » détermine à soutenir désormais les contradictoires des XXXVII propositions condamnées ».

LES XXXVII VÉRITÉS

OPPOSÉES

AUX XXXVII IMPIÉTÉS

DE BÉLISAIRE.

PAR UN BACHELIER UBIQUISTE.

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum... & in cathedrâ derisorum non sedit !

Heureux l'homme qui n'eſt point entré dans le conſeil des impies..... & qui ne s'eſt point aſſis dans la chaire des moqueurs ! *Pſ.* 1. *v.* 1.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

EN produiſant ce petit ouvrage au grand jour, je me propoſe deux choſes. La premiere, de témoigner ma reconnoiſſance aux illuſtres docteurs qui, dévoilant par leurs ſçavantes recherches, le venin caché, & par-là, plus dangereux du livre de Béliſaire, m'ont arrêté ſur le bord du précipice où j'étois prêt à me jetter tête baiſſée. La ſeconde eſt de répandre, autant qu'il eſt en moi, les ſaintes lumieres que j'ai recueillies, en méditant profondément leur projet de cenſure, & de contribuer pro modulo meo *à l'édification publique.*

J'avoue à ma honte que ce mauvais livre m'avoit ſéduit au point de m'être applaudi plus d'une fois en le liſant, de ce que je retrouvois en moi les ſentiments que Béliſaire exprimoit; de ce que ſes diſcours ne me paroiſſoient qu'un développement de ces leçons primitives de morale & de vertu gravées dans mon propre cœur en caracteres ineffaçables: je croyois entendre la voix de la nature; & je ne m'appercevois pas que, plus je l'écoutois, plus mon oreille s'endurciſſoit à la voix de la grace.

Je me dois cependant ce témoignage: le précieux flambeau de la Foi, quoiqu'obſcurci, n'étoit pas tout-à-fait éteint dans mon ame: j'avois vu avec beaucoup de peine l'auteur de Béliſaire placer ſi témérairement dans

le ciel plusieurs Payens célebres par leurs vertus & par leur bienfaisance : ses propositions à ce sujet m'avoient paru hasardées, inexactes, absolument contraires aux vraies principes, & horriblement dures pour toute oreille théologique. J'en étois sincérement affligé : je blâmois l'Auteur ; mais en même-temps cet esprit d'indulgence que j'avois puisé dans la lecture de son ouvrage, m'avoit porté à l'excuser.

Je considérois que plusieurs théologiens, cordeliers, jésuites, & même jacobins, ont soutenu que ceux des payens qui, étant dans l'ignorance invincible de la religion révélée, ont cherché de bonne foi la vérité, & pratiqué les devoirs de la loi naturelle, ont pu trouver grace devant la bonté divine : qu'au défaut d'une foi explicite & formelle *dans les mérites de N. S. J. C. ils ont pu voir une foi* implicite & virtuelle, *exactement semblable à celle d'un enfant baptisé au moment de sa naissance, & qui meurt une minute après. Personne ne doute que cet enfant n'ait le degré de foi nécessaire pour être sauvé : en conclure, comme a fait l'Auteur de Bélisaire, que Dieu verra d'un œil aussi favorable un homme qui, parmi les orages des passions, au milieu des tentations d'une longue vie, aura conservé, par l'usage courageux de sa liberté, cette innocence que l'enfant est dans l'heureuse impuissance de perdre, c'est raisonner pitoyablement, je le sçais bien, c'est ne pas connoître l'efficacité des eaux saintes du baptême.*

L'Auteur a encore, je le sçais, un autre tort bien plus grand ; c'est d'avoir nommé

par leurs noms les payens qu'il a mis au nombre des élus : les théologiens les plus relâchés ne se sont point donné cette liberté qui a de grands inconvénients ; car il faudroit connoître un homme bien à fond pour répondre de son salut ; & s'il est vrai qu'il n'y a guere de héros pour leurs valets-de-chambre, on peut croire qu'il y a encore moins de Saints.

D'ailleurs, si le droit de canoniser les catholiques est réservé au pape seul, quelle témérité n'est-ce pas à un homme du monde de canoniser des payens de son autorité privée ? Cette hardiesse ne seroit pas tolérable, quand il ne s'agiroit que de payens morts avant la prédication de l'évangile ; mais sauver des payens morts depuis la venue de J. C., des Titus, des Antonin, cela révolte ; c'est comme si on sauvoit aujourd'hui l'empereur de la Chine, ou le grand turc.

Tout cela est incontestable, au il faut brûler nos livres ; mais, comme je l'ai déja dit, en condamnant la doctrine, j'excusois l'intention de l'auteur : après tout, me disois-je, entre les opinions des théologiens favorables à l'ignorance invincible, & les erreurs de Bélisaire, la différence n'est guere que du plus au moins. Pour distinguer sûrement dans ces matieres, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas ; pour fixer, entre ces nuances & ces dégradations imperceptibles d'opinions, la ligne indivisible qui sépare la foi de l'hérésie, il faut une certaine finesse de dialectique que l'habitude donne, & que tout le monde n'a pas : nous autres, qui nous sommes exercés long-temps sur les bancs à cette précision dé-

licate, nous nous tirons à merveille de toutes ces difficultés; mais on rencontre journellement dans la société des gens, d'ailleurs très-instruits, remplis d'esprit & de bon sens, qui ne comprennent rien à nos explications; faut-il donc juger l'erreur d'un pauvre laïque avec autant de sévérité qu'on jugeroit celle d'un docteur? non sans doute, me disois-je; & telles étoient mes dispositions lorsque j'appris le scandale qu'excitoit, dans la faculté, ce malheureux livre, dans lequel les yeux de nos sages maîtres ont sçu voir le déisme tout pur.

On peut imaginer combien je fus humilié de n'y avoir vu qu'une simple inexactitude théologique sur le salut des payens: je frémis, & je sentis combien un jeune bachelier doit se défier de ses propres lumieres: je me hâtai de relire l'ouvrage pour tâcher d'y reconnoître le poison qui m'avoit échappé; mais quel fut mon étonnement d'éprouver à la seconde lecture la même impression qu'à la premiere? Je sçavois, à n'en pas pouvoir douter, que le livre, à le prendre in globo, étoit rempli de principes affreux; & presque toutes les maximes, prises en détail, m'en paroissoient respectables: en pensant que ce que mon cœur approuvoit le plus, étoit peut-être ce qu'il y avoit de plus condamnable, j'étois (pour me servir de la belle comparaison employée par le grand archevêque à qui nous devons Marie Alacoque) semblable à un homme placé devant une table couverte de mets délicieux, & qui, sçachant que plusieurs de ces mets sont empoisonnés, sans pouvoir les discerner, est combattu entre la crainte & le desir.

Je crois que je ſerois tombé dans le déſeſpoir ſi un de mes amis ne m'avoit pas procuré l'imprimé des XXXVII propoſitions extraites de Béliſaire par les commiſſaires de la faculté ; à la voix de nos maîtres, mes perplexités ſe ſont diſſipées, & mon eſprit s'eſt ſenti tout-à-coup éclairé comme par la flamme du bûcher le plus lumineux. (1).

En liſant, en étudiant ce choix des propoſitions jugées dignes de la cenſure, j'ai connu les erreurs que je devois déteſter, &, par une conſéquence néceſſaire, les vérités que je devois croire & chérir. Enfant docile de la ſacrée faculté, ſoumis de cœur & d'eſprit aux précieuſes inſtructions de cette bonne mere, j'ai cherché à m'en pénétrer de plus en plus, en me développant à moi-même la chaîne des vérités oppoſées aux erreurs qu'elle m'a fait connoître ; & c'eſt dans cette vue que j'ai rédigé l'écrit que je donne au public. Je me flatte qu'on y reconnoîtra l'eſprit qui a dirigé le choix des propoſitions trouvées repréhenſibles.

J'ai fait imprimer l'ouvrage à deux colonnes, afin de mettre toujours le remede à côté du mal. Il eſt fâcheux que la forme oratoire de pluſieurs de ces propoſitions ait rarement permis d'y oppoſer des contradictoires énoncées dans la forme logique & rigoureuſe. Parmi les XXXVII propoſitions, il y en a de fort compoſées, qui renferment d'autres propoſitions incidentes, ou des ſup-

(1) Voyez plus bas, Vérité XXXIV.

positions, soit expresses, soit tacites ; il n'est pas toujours facile de démêler ce qu'il y a de véritablement répréhensible dans ce bloc de propositions, & la vérité précise qui doit résulter de la condamnation. J'ai fait de mon mieux pour saisir le vrai but des Docteurs ; j'ai été obligé de me livrer à quelques explications ; j'ai quelquefois, dans le doute, envisagé les propositions dans tous les sens possibles ; ce qui m'a donné plusieurs contradictoires très-différentes, entre lesquelles le lecteur choisira, s'il n'aime mieux, ce qui est peut-être le plus sage, se contenter de croire implicitement *qu'il y en a une de vraie, en attendant patiemment que la faculté ait révélé celle à laquelle il faudra donner une croyance* explicite.

Je regrette de n'avoir pu, quelques efforts que j'aye faits, éclaircir également tous les points de doctrine qui doivent résulter de la censure de Bélisaire ; mais je proteste que j'ai fait, pour y parvenir, tout ce qui a dépendu de moi. Après tout, je n'ai pas dû m'arroger ce qui ne m'appartient pas ; il ne convient point à mon âge de décider ce que nos sages maîtres ont laissé indécis, & mes lumieres sont trop inférieures aux leurs pour me flatter de deviner toujours le véritable objet de leur approbation.

Au reste, ces légeres incertitudes sont des bagatelles, & il n'en résulte pas moins, de la comparaison des propositions de Bélisaire & des propositions opposées, un corps de vérités bien lumineuses, bien consolantes, bien capables de faire aimer la religion, & de ramener les incré-

dules modernes au joug de la foi : je m'eſtimerai heureux ſi, en coopérant à un œuvre ſi ſainte, je puis me montrer un digne bachelier, & mériter de parvenir un jour aux ſuprêmes honneurs du bonnet : j'entends le bonnet de DOCTEUR.

IMPIÉTÉS DE BELISAIRE.

Indicus propoſitionum excerptarum ex libro cui titulus, Beliſaire.

A Paris, chez Merlin, 1767.

De indifferentia omnium religionum circà ſalutem.

PRIMA PROPOSITIO.

DIEU nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord enſemble, la lumiere de la foi, & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi ne peut le déſavouer.... C'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du ciel & du fond de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente; & ſi d'un côté je l'entends me dire, que l'hom-

VÉRITÉS OPPOSÉES

AUX ERREURS DE BÉLISAIRE.

De l'indifférence des religions par rapport au salut.

OBSERVATION. *Ce n'eſt pas ſans de bonnes raiſons que les docteurs ont compris ſous ce titre les ſeize premieres propoſitions extraites de Bélisaire, & qu'ils l'ont préféré à celui-ci, qui ſe préſentoit comme ſous la main :* Du ſalut des païens qui ont obſervé la loi naturelle. *Ce dernier titre auroit rappellé les opinions un peu adoucies de quelques théologiens, peut-être trop relâchés, mais qu'on a cependant regardés comme catholiques : or, quoique les perſonnes verſées dans la théologie voient très-nettement la différence de ces opinions & de celles de Bélisaire, les gens du monde auroient pu ne la pas ſaiſir auſſi-bien, & trouver l'auteur excuſable ; au lieu que le titre que les docteurs ont choiſi, préſente tout-d'un-coup les ſentiments de M. Marmontel, ſous le jour le plus odieux : c'eſt un avantage qui n'étoit pas à négliger pour la bonne cauſe.*

PREMIERE PROPOSITION.

DIEU nous a donné deux guides, qui peuvent n'être pas d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi peut le déſavouer... Ce n'eſt pas la même voix qui ſe fait entendre du haut du ciel & du fond de mon âme : il eſt poſſible que l'une démente l'autre ; & que tandis que l'une me dit d'un côté que l'hom-

me juste & bienfaisant est cher à la Divinité ; de l'autre, elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances.

II. Et qui vous répond, dit l'empereur, que cette voix qui parle à votre cœur soit une révélation secrete ? Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire, & tout est perdu. C'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa loi. Auroit-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur ?

III. Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible & trompeuse ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire ; & que tout ce qui répugne à l'idée & au sentiment que j'en ai conçu, n'est pas de cette religion.

IV. La révélation n'est que le supplément de la conscience.

V. Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs ; mais observez que Dieu en fait des vérités de

me juſte & bienfaiſant eſt cher à la Divinité, l'autre me diſe que l'homme juſte, bienfaiſant eſt l'objet de ſes vengeances.

II. Rien ne nous répond que cette voix qui parle à notre cœur, (*la raiſon*) ſoit une révélation ſecrete: elle peut ne l'être pas ſans que Dieu nous trompe & que tout ſoit perdu. Ce n'eſt point la raiſon qui nous annonce un Dieu, qui nous en preſcrit le culte, qui nous dicte ſa loi..... N'a-t-il pas pu donner l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence à ce qui ne ſeroit qu'une erreur ?

III. La lueur foible & trompeuſe de la raiſon ne nous fait point voir clairement qu'une religion qui nous annonce un Dieu propice & bienfaiſant ſoit la vraie, & que des opinions qui répugnent à l'idée & au ſentiment que nous avons de ce Dieu bienfaiſant, ne ſoient pas de cette religion.

IV. La révélation eſt toute autre choſe que le ſupplément de la conſcience; car ſuppléer ſimplement à la conſcience, ce ſeroit ajouter ſimplement les vérités révélées à celles dont la conſcience nous inſtruit, ſans rien enſeigner de contraire à celles-ci: or la révélation fait tout autre choſe comme chacun ſçait.

V. Les vérités qui intéreſſent les mœurs, ne ſont point vérités de ſentiment, & on trouve des gens ſenſés qui en doutent.

ſentiment, dont aucun homme cenſé ne doute.

VI. Les vérités myſtérieuſes qui ont beſoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens.

VII. Qu'on me propoſe des myſteres inconcevables, je m'y ſoumets; & je plains ceux dont la raiſon eſt moins éclairée ou moins docile que la mienne : mais j'eſpere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes ſont les enfants, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

VIII. La cour de celui qui m'attend, ſera infiniment plus auguſte & plus belle (*que celle de Titus, de Trajan & des Antonin.*) Elle ſera compoſée de ces Titus, de ces Trajan, de ces Antonin, qui ont fait les délices du monde. C'eſt avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Béliſaire ſe trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon.

IX. Vous eſpérez trouver, dit-il (*l'empereur*) à Béliſaire, les héros païens dans

VI. Les vérités myſtérieuſes qui ont beſoin d'être révélées, (comme la trinité, l'incarnation, la tranſubſtantiation) tiennent à la morale. Examinez-les bien, & vous verrez que Dieu y a lié la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il n'y eût nulle part d'honnêtes gens.

VII. Quand on propoſe des myſteres inconcevables, c'eſt fort bien fait de s'y ſoumettre; mais il ne faut pas s'en tenir à plaindre ceux dont la raiſon eſt moins éclairée & moins docile que la nôtre; il ne faut point eſpérer pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes ſont les enfants; il ne faut point croire que Dieu ſoit un juge clément qui fait grace à l'erreur.

VIII. Les Titus, les Trajan & les Antonin, qui ont fait les délices du monde, ſeront damnés éternellement; & les gens de bien de certains ſiecles & de certains pays ne ſe trouveront point devant le trône du Dieu juſte & bon.

IX. Béliſaire ne devoit avoir aucune peine à croire qu'entre ſon ame & celle

le ciel ! y pensez-vous ? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire... Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Aristide, de Marc-Aurele & de Caton, il y ait un éternel abyme ; & si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'Etre excellent qui nous a faits.

(*In notâ infrà paginam, ad hæc verba* : Les héros païens dans le ciel, *legitur* :

Les peres de l'église ont décidé que Dieu feroit un miracle plutôt que de laisser mourir hors de la voie du salut celui qui auroit fidélement suivi la loi naturelle. Mais on sait que Justinien étoit fanatique & persécuteur.

(*Et in additione ad hanc notam in calce operis additâ, habetur* :

Suarès, & presque tous les auteurs de son temps, enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la religion chrétienne, suffit pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement ; qu'il suffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi l'*existence de Dieu & sa providence, & d'observer fidélement la loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'église ; & les auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Habert, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

Innocent XI & le clergé de France, dans l'assemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des théologiens s'accordent à dire que les infideles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la loi naturelle, & que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

d'Ariſtide, de Marc-Aurele & de Caton, il y eût un éternel abyme; cette croyance ne devoit point diminuer l'idée qu'il avoit de la bonté du Créateur.

S. Thomas, dans son commentaire sur le livre des Sentences, se propose la difficulté des incrédules :

Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest : sed aliquis natus in sylvis, vel inter infideles, non potest distinctè de fidei articulis cognitionem habere : ergò non damnatur ; & tamen non habet fidem explicitam : ergò videtur quòd explicatio fidei non sit de necessitate salutis.

Voici sa réponse : *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, numquam Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat : unde explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitus homini provideretur prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio ; vel per revelationem [intimam] quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii, ut in actum fidei erumpat.* Distinct. 25. quæst. 2. art. 1.

X. J'espere y voir, (*devant le trône du Dieu juste & bon*) ajouta-t-il, l'auguste & malheureux vieillard qui m'a privé de la lumiere : car il a fait du bien, & il l'a fait par goût ; & s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise.

XI. Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde ! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés ?

XII. Vous vous faites, dit l'empereur,

X.

X. Bélisaire né devoit point espérer de voir Justinien dans le ciel, encore qu'il eût fait le bien par goût, & le mal par surprise, *ou peut-être* (*car les docteurs n'ont pas expliqué si Bélisaire s'est trompé dans le droit ou dans le fait*) *peut-être* cet empereur avoit fait le mal par goût, & le bien par surprise; *peut-être* avoit-il fait le bien sans goût & le mal sans surprise; *peut-être* n'avoit-il point fait de bien du tout.

Cette proposition est une de celles dont il est le plus difficile de démêler le venin. Dans son sens apparent elle ne présente autre chose, sinon que Bélisaire espere que Justinien sera sauvé malgré le mal qu'il lui a fait, & cela paroît un sentiment de charité louable: on est même porté assez naturellement à croire que s'il n'est pas permis de placer nommément un prince païen dans le ciel, il ne l'est pas davantage de damner nommément un prince chrétien; du moins cette contre-partie de la canonisation n'a pas encore été mise en usage dans l'église.

Ces réflexions m'ont fait penser qu'il se pourroit que, suivant les docteurs, la sonde Bélisaire ne fût pas d'avoir espéré le salut de Justinien, mais de n'en avoir pas été sûr, parce qu'en effet, Bélisaire devoit penser que le péché qu'avoit commis cet empereur, en lui faisant crever injustement les yeux, étoit expié surabondamment par les supplices qu'il avoit fait souffrir aux hérétiques pour les convertir. Un prince aussi zélé ne pouvoit jamais être damné, suivant ce beau mot de l'apôtre Saint Pierre: LA CHARITÉ COUVRE LA MULTITUDE DES PÉCHÉS. *Je soumets respectueusement cette conjecture à la décision du prima mensis.*

XI. Il faut bien se garder de sauver tout le monde, il est fort bon qu'il y ait beaucoup de réprouvés.

XII. Une religion douce n'est point du

une religion en effet bien douce ! Et c'eſt là bonne, reprit Béliſaire. Ne voulez-vous pas que je me repréſente le Dieu que je dois adorer comme un tyran triſte & farouche, qui ne demande qu'à punir ? Je ſçais bien que lorſque des hommes jaloux, ſuperbes, mélancoliques, nous le repréſentent, ils le font colere & violent comme eux ; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins ſuis-je aſſuré que mon erreur eſt innocente.

XIII. Moi, dit Béliſaire, je ſuis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner ; que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu. (*Et in notâ infrà paginam*) On attribue ici à Béliſaire l'opinion des ſtoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les optimiſtes.

XIV. Ce qui m'y attache (*à la religion*) c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois ; & je dirois à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offenſe le moins. Heureuſement, elle eſt ſelon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ſes ſemblables ; quoi de plus ſimple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal ; quoi de plus grand, de plus ſublime ! Ne voir dans les afflictions

tout la bonne. Pourquoi ne pas se représenter le Dieu que l'on doit adorer comme un tyran triste & farouche, qui ne demande qu'à punir ? Quand les hommes jaloux, superbes, mélancoliques, le représentent colere & violent comme eux, & qu'ils lui attribuent leurs vices, ils font fort bien ; mais on a grand tort de ne voir en lui que ce qu'on doit imiter : c'est une erreur scandaleuse & très-criminelle.

XIII. Il n'est point certain que Dieu ne punisse qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vienne point de lui, & qu'il ait fait au monde tout le bien qu'il a pu.

XIV. Si la religion rend meilleur & plus humain, ce n'est point là ce qui doit nous y attacher ; il faudroit y tenir aussi fortement quand elle nous rendroit durs, farouches, impitoyables. Il vaut mieux, devant Dieu, être méchant qu'incrédule.

Il est difficile de savoir avec certitude quelles sont les vérités que la sorbonne veut nous enseigner, en comprenant dans la censure la seconde moitié de la XIVe. proposition : car ce que dit Bélisaire pourroit être condamnable, ou parce que la religion n'est pas conforme aux sentiments d'un cœur honnête comme celui de Béli-

que les épreuves de la vertu, quoi de plus consolant pour l'homme!

XV. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent; il sçait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser; c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas.

XVI. Et qui de nous est juste? dit l'empereur? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire; car la droiture est dans la volonté.

faire, *ou parce qu'il* n'eſt pas heureux qu'elle y ſoit conforme, *ou parce qu'*aimer Dieu & ſes ſemblables, n'eſt pas ſimple & naturel ; *que* vouloir du bien à qui nous fait du mal, n'eſt pas grand & ſublime ; *que* ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu, n'eſt pas conſolant ; *ou parce que* tout cela, quoique ſimple & naturel, grand, ſublime & conſolant pour l'homme, ne forme pas le caractere de la religion. *J'avoue humblement que je n'oſe pas décider quelle eſt préciſément de ces propoſitions celle que l'on doit croire.*

XV. Quoique Dieu m'ait créé foible, il ne ſera point indulgent ; il croit que les hommes peuvent avoir la folie & la malice de vouloir l'offenſer : une pareille volonté n'eſt point une rage impuiſſante & abſurde, & on la conçoit très-bien.

XVI. Qui de nous eſt juſte ? ce n'eſt pas celui qui fait de ſon mieux pour l'être ; car la droiture n'eſt pas dans la volonté.

XIX. Dieu remet aux princes le ſoin de juger les actions des hommes ; mais il ſe réſerve à lui ſeul le droit de juger les penſées.

XX. Plût au ciel que Juſtinien eût renoncé comme eux (*l'empereur Conſtance & Théodoric, roi des Goths*) au droit d'aſſervir la penſée !

XXI. Si la liberté de penſer eſt ſans frein, dit l'empereur, la liberté d'agir ſera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire, c'eſt là que l'homme rentre ſous l'empire des loix.

XXII. Les eſprits ne ſont jamais plus unis que lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble. Sçavez-vous ce qui fait que l'opinion eſt jalouſe, tyrannique & intolérante ? c'eſt l'importance que les ſouverains ont le malheur d'y attacher ; c'eſt la faveur qu'ils accordent à une ſecte, au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales.

XXIII. Le plus frivole objet devient

XIX. Dieu n'a pas seulement remis aux princes le soin de juger des actions des hommes ; il leur a remis aussi le droit de juger les pensées.

XX. Il eût été fâcheux que Justinien eût renoncé au droit d'asservir la pensée.

XXI. Si la liberté de penser est sans frein, celle d'agir sera bientôt de même : car les loix n'ont pas plus d'empire sur les actions que sur les pensées.

XXII. Lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble, les esprits n'en sont pas plus unis : l'opinion seroit jalouse : tyrannique & intolérante, quand même les princes n'y attacheroient aucune importance ; les sectes rivales se déchireroient, quand il n'y en auroit aucune de favorisée au préjudice & à l'exclusion des autres.

Voici un exemple de ces propositions, qui, pouvant être entendues sous plusieurs faces, laissent quelque doute sur la vérité que les docteurs ont en vue d'établir par leur condamnation. Peut-être ont-ils voulu nous enseigner que l'opinion n'est jamais jalouse, tyrannique & intolérante ; *que* les princes ne peuvent jamais y attacher trop d'importance, ni trop favoriser une secte au préjudice & à l'exclusion de toutes les sectes rivales ; *que* c'est le vrai moyen d'unir tous les esprits & de tout pacifier : *il n'est pas impossible que ce soit là leur véritable sens.*

XXIII. Un objet frivole ne devient pas

grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens ; & croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer, on verra naître les mêmes haines.

XXIV. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel ; que le zele de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

plus grave, quoiqu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens : les partis n'en seroient pas moins animés, quand cette influence seroit nulle : quand même une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer influeroit sérieusement sur l'état des citoyens, (*les exposeroit à la perte de leur honneur, de leur liberté, de leurs biens, de leur vie*) elle n'exciteroit aucune haine.

Ne pourroit-on pas croire aussi que les docteurs ont voulu nous apprendre que les disputes des théologiens ne sont jamais frivoles ? *En effet, cette vérité est notoire pour tous ceux qui ont lu avec attention l'histoire ecclésiastique.*

Il faut, au reste, bien se garder de penser qu'ils aient prétendu condamner dans cette proposition la supposition qu'ils voudroient y faire soupçonner, que la religion est un objet frivole ; car l'auteur ne disant rien qui approche de cette supposition, ce seroit une insinuation calomnieuse & atroce : or, les docteurs sont incapables de calomnier.

XXIV. *Me voici encore dans l'embarras : je n'ose prononcer si la condamnation tombe ici sur la proposition conditionnelle qu'énonce l'auteur, ou sur les suppositions tacites que les docteurs y ont vues. Pour ne laisser aucun subterfuge à l'erreur, j'ajoute à la contradictoire directe, les contradictoires des deux suppositions que sous-entend l'auteur. Les trois propositions qu'on peut opposer à la proposition condamnée, sont, ou celle-ci :* quand il n'y auroit rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel ; quand le zele de la vérité ne seroit jamais un moyen de

XXV. Le Ciel m'en préserve (*de rendre le zele d'un prince inutile à la religion*) dit Bélisaire ! Je suis sûr de laisser le plus infaillible moyen de la rendre chere à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit.

perdre ſon rival ou ſon ennemi, de s'élever ſur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre, les eſprits ne s'en calmeroient pas davantage, & les ſectes n'en ſeroient pas plus tranquilles. *Ou celle-ci* : il n'y a jamais eu rien à gagner ſur la terre à ſe débattre pour le Ciel; le zele de la vérité n'a jamais été un moyen de perdre ſon rival ou ſon ennemi, de s'élever ſur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre. *Ou enfin celle-ci* : quoiqu'il y ait eu quelquefois d'aſſez bonnes choſes à gagner ſur la terre, à ſe débattre pour le Ciel, jamais ceux qui ſe ſont débattus pour le Ciel, n'ont cherché à rien gagner ſur la terre; & quoique le zele de la vérité ait pu être quelquefois un moyen de perdre ſon rival ou ſon ennemi, &c, &c. &c. jamais les zélés n'ont uſé de ce moyen.

Il eſt certain que la condamnation de la propoſition dont il s'agit, nous oblige à croire au moins une de ces trois choſes.

XXV. Le plus infaillible moyen qu'ait un prince de rendre la religion chere à ſes peuples, n'eſt pas de faire juger de la ſainteté de ſa croyance par la ſainteté de ſes mœurs, de donner ſon régne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit : punir, exiler, empoiſonner ceux qui refuſent de la croire ſeroit un moyen tout autrement infaillible

XXVI. Et qui appaisera les troubles élevés ? demanda l'empereur. L'ennui, répondit Bélisaire ; l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donné aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en passera.

XXVII. Elle (*la vérité*) triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? Que, pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main, & que la persécution changera d'étendards & de victimes au gré de l'opinion du plus fort ? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protege ; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs.

de la rendre chere à ſes peuples.

XXVI. L'ennui de diſputer ſur ce qu'on n'entend pas, ſans être écouté de perſonne, n'appaiſe point les troubles; quand on ne donneroit aucune attention aux nouveautés, il n'y auroit pas moins de novateurs, & la mode n'en paſſeroit point.

Cette propoſition eſt encore une de celles qui renferment une ſuppoſition tacite; car Béliſaire ſuppoſe évidemment que les diſputes dont il parle ſont ennuyeuſes & inintelligibles. Il faudroit être bien injuſte pour trouver mauvais que les docteurs condamnaſſent une ſuppoſition ſi ſcandaleuſe. Auſſi ſuis-je très-convaincu que c'eſt là ce qui, dans cette propoſition, a le plus enflammé leur zele, & que la vérité qu'ils ont voulu nous enſeigner eſt celle-ci: Jamais les diſputes théologiques ne ſont ennuyeuſes; on s'y entend toujours parfaitement; tout le monde les écoute, & s'en occupe avec un plaiſir toujours nouveau.

XXVII. Les armes temporelles ſont les armes de la vérité: le droit du glaive lui appartient excluſivement; & l'erreur, lors même qu'elle aura l'autorité en main, ne pourra l'exercer, parce qu'elle ſera l'erreur. Il ne s'enſuit donc pas que la perſécution changera d'étendards & de victimes au gré de l'opinion du plus fort. Il eſt bien vrai qu'Anaſtaſe a perſécuté ceux que Juſtinien a protégés, & que les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, ont égorgé à leur tour la poſtérité de leurs perſécuteurs; mais il faut remarquer que lorſque les hérétiques égorgent les orthodoxes, ils perſécutent la vérité; au lieu que quand ce ſont les orthodoxes qui égorgent les hérétiques, ils ne

XXXI. Quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer; mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi!

XXXII. Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux de comprend rien à ce qu'ils osent décider, & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident!

XXXIII. Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélytes, mais avec des édits on ne fera jamais que des rebelles ou des frippons.

XXXIV. La vérité luit de sa propre lumiere; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.

XXXV. Si la violence & la cruauté lui mettent (*à la religion*) la flamme & le fer à la main; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira, de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

font que punir l'erreur : ainſi le raiſonnement de Béliſaire n'eſt qu'un ſophiſme fondé ſur une équivoque. Il a très-bien obſervé que les différents partis ſe maſſacroient alternativement ; mais il n'a pas vu que ces maſſacres alternatifs méritent ou ne méritent pas le nom de perſécutions, ſuivant que ce ſont les hérétiques ou les orthodoxes qui maſſacrent.

XXVIII. Le prince orthodoxe eſt toujours ſûr d'avoir ſaiſi le point unique de la vérité dans les eſpaces immenſes de l'erreur. Il a raiſon de prétendre qu'il l'a ſaiſi plutôt que tout autre, & que c'eſt lui qui eſt orthodoxe, & non ceux qui penſent autrement que lui. Cette prétention n'a pas beſoin d'autres preuves que celles qui lui ont paru bonnes. Elles ſuffiſent pour le mettre en droit d'exiger, le fer à la main, que tous ſes ſujets en ſoient perſuadés.

XXIX. La perſuaſion qui vient du ciel n'a point par elle-même un aſcendant victorieux ; elle a beſoin d'être aidée par la force. La perſuaſion qui vient des hommes a d'autres droits que ceux de la raiſon ſur la raiſon ; car lorſque c'eſt le plus fort qui a raiſon, elle a encore le droit du plus fort.

XXX. Il eſt raiſonnable qu'un mortel donne pour loi ſa croyance ; car les gens de bonne-foi n'ont jamais été ſéduits ni trompés.

XXXVI. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penſer comme il penſe ?

XXXVII. Tout eſt perdu en Afrique, me dit-il, (*Salomon, général de Juſtinien*) les Vandales ſont révoltés..... & cela pour quelques rêveurs qui ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui jamais ne ſeront d'accord ; ſi l'empereur s'en mêle, s'il donne des édits pour des ſubtilités qu'il n'entend pas lui-même.... pour moi j'y renonce (*à être mis à la tête des armées*) ..... ainſi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raiſon.

XXXVI. Pourquoi les hommes s'étonneroient-ils de voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit & de penſer comme il penſe ? Ils doivent y être accoutumés depuis long-temps ; d'ailleurs la ſorbonne trouve cela tout ſimple.

XXXVII. L'empereur avoit raiſon, quand les Vandales étoient révoltés en Afrique, de ſe mêler des diſputes des théologiens & de donner des édits pour des ſubtilités auxquelles il ne comprenoit rien, & Salomon, ſon général, avoit grand tort de renoncer à faire la guerre pour forcer les Vandales à quitter leur croyance.

Præter has ce propositiones, aliæ plures annotatæ sunt reprehensione dignæ, quas tamen in indiculo collocandas deputati non judicarunt, rati satius esse earum duntaxat fieri mentionem in clausulâ censuræ.

OBSERVATION. *Les commissaires députés annoncent qu'outre les XXXVII propositions, ils en ont noté beaucoup d'autres dignes de reprehension, mais qu'ils n'ont pas jugé a propos de les placer dans leur* indiculus. *C'est bien dommage ! cependant on espere que le public n'y perdra rien, car ils promettent d'en faire mention dans la conclusion de leur censure.*

*Des gens de goût, du college Mazarin, ont été blessés de trouver la Latinité des titres & des notes de l'*indiculus *si plate & si barbare : cette critique est peu réfléchie, & ne seroit bonne que si l'*indiculus *étoit l'ouvrage d'un rhétoricien ; mais il n'est pas question ici de style & d'élégance : l'objet d'une censure théologique est trop grave pour qu'on s'y occupe des mots.*

D'autres personnes ne goûtent point ce nombre de XXXVII. propositions. Elles disent que ce compte n'est point un compte rond, qu'il n'a rien de piquant ; elles voudroient que les docteurs se fussent arrêtés à cinq propositions, *ou bien qu'ils eussent été jusqu'à* cent une, *ou mieux encore jusqu'à* mille & une, *qui sont des nombres consacrés pour ces sortes de choses. Cette critique est ingénieuse, mais un peu trop sévere.*

QUOD FELIX FAUSTUM JUCUNDUMQUE

SIT

SACRÆ FACULTATI

ALMÆ MATRI MEÆ.

BILLET

DE M. DE V., ADRESSÉ A M. D.

PEndant que la sorbonne, entraînée par un zele louable, mais très-peu éclairé, & qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; & l'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction Russe: M. D. est prié de faire passer ce petit billet à M. *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être (*).

(*) *N. B.* Dans le long voyage que S. M. l'impératrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses états, elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs, à traduire Bélisaire en langue Russe. Les seigneurs de sa suite ont eu chacun leur chapitre. Le IXe. *sur les vrais intérêts d'un souverain*, est tombé en partage à sa majesté. Il ne pouvoit être en de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est traduit dans la plus grande perfection. Sa majesté a pris la peine de rédiger elle-même tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuellement: & comme il a été commencé dans la ville de Tever, c'est à l'archevêque de Tever que l'impératrice l'a dédié.

RÉPONSE

RÉPONSE DE M. MARMONTEL,

A une lettre de M. l'Abbé RIBALLIER, *syndic de la faculté de théologie de Paris.*

LORSQUE je reçus, monsieur, votre lettre du 19 Février, je demandois la paix, & je crus devoir dissimuler tout ce qu'une lettre si dure avoit d'injuste & d'offensant pour moi.

Mais à présent que j'ai perdu toute espérance d'éviter un éclat, vous ne trouverez pas mauvais que je revienne sur cet objet.

Je commence, monsieur, par vous rappeller nos entretiens. Le magistrat qui préside à la librairie, m'ayant fait l'honneur de m'écrire qu'il desiroit que j'eusse une conférence avec vous, & que vous y aviez consenti, j'allai vous voir, & je vous supplial de me dire ce qu'on trouvoit de répréhensible dans mon ouvrage. Vous me répondîtes que le quinzieme chapitre attaquoit la religion; que tout y annonçoit le naturalisme, & que Bélisaire étoit un déiste que j'opposois à un chrétien. Je vous assurai que mon intention avoit été de faire de Bélisaire un chrétien doux &

charitable, & de l'oppoſer à un chrétien fanatique, tel que l'étoit Juſtinien. J'ajoutai que dans tous les livres qui attaquoient la religion, j'avois remarqué qu'on lui reprochoit ſur-tout de damner les infideles de bonne-foi, & d'autoriſer les perſécutions; & que j'avois voulu faire voir, autant qu'il étoit en moi, que ſon véritable eſprit étoit abſolument contraire à ces deux eſpeces de fanatiſme. Vous me dîtes que ce motif étoit louable, mais que j'avois été trop loin. Je répondis que s'il m'étoit échappé dans les détails quelque choſe de repréhenſible, j'étois prêt à le rectifier; que je vous ſoumettois mes lumieres; que je ne défendois que mes intentions; & que je vous priois de me permettre de les juſtifier, en vous expliquant dans quel ſens j'avois dit ce que vous n'approuveriez pas. Vous prîtes la peine, monſieur, de lire avec moi le quinzieme chapitre. Je ne vous répéterai point vos critiques ni mes réponſes; elles ſont contenues dans un mémoire que je me propoſe de publier. Je dirai ſeulement que malgré la légéreté avec laquelle vous paſſiez ſur mes raiſons, malgré l'eſpece de répugnance que vous aviez à fixer votre attention ſur les endroits du livre qui dépoſoient en ma faveur, je me tins dans les bornes de la modeſtie & de la docilité qui me convenoient, & que vous en fûtes content vous-même. Vous me fites l'honneur

de me dire que vous étiez d'autant plus disposé à me croire de bonne-foi, que dans aucun de mes ouvrages il ne m'étoit rien échappé jusqu'ici de contraire à la religion; & vous finîtes par m'assurer que vous feriez votre possible pour accommoder les choses sans éclat. Je vous laissai dans ces dispositions.

En rentrant chez moi, je trouvai la dixieme feuille de mon livre, que l'imprimeur m'envoyoit à corriger pour la deuxieme édition Cette feuille contenoit heureusement la moitié du quinzieme chapitre. Je fis réflexion que dans notre conférence, quand je répondois à vos difficultés, vous m'aviez répété souvent, qu'il auroit fallu mettre en notes les raisons que je vous donnois. Je crus donc qu'il en étoit temps, & j'allai vous revoir avec l'espérance de tout concilier par-là : je vous trouvai plus difficile, & je m'apperçus très-bien qu'on vous avoit animé. Vous insistâtes sur l'imputation de déisme, & sur l'autorité que Bélisaire donnoit à sa conscience, à laquelle, disiez-vous, il subordonnoit la foi. Quant à la proposition que je vous fis de tout éclairer par des notes, vous me dites qu'il en falloit, non-seulement dans cette feuille, mais dans la suivante. Il y avoit à cela quelques difficultés dont je vous fis le détail; mais je ne m'y arrêterai point. Je vous suppliai de marquer les articles qui exigeroient ces notes cor-

rectives, & vous me promîtes d'assembler quelques docteurs des plus sages pour vous consulter avec eux.

Cependant votre persévérance à voir un déiste dans Bélisaire, & l'opinion où je vous avois laissé, que je donnois trop à la conscience au préjudice de la foi, me causoient de l'inquiétude. J'eus l'honneur de vous écrire le lendemain pour opposer à vos préventions sur ces deux articles, les mêmes éclaircissements que j'ai insérés dans mon mémoire : je vous suppliai de nouveau de compter sur ma docilité & d'en répondre, ainsi que de ma bonne-foi, aux théologiens avec lesquels vous deviez délibérer. Quel résultat, monsieur, de cette délibération, que la lettre que je reçus de vous le lendemain ! La voici.

Lettre de M. Riballier à M. Marmontel, du 19 Février.

J'ai fait part de votre lettre, monsieur, aux personnes que j'ai consultées ce soir sur votre livre. Vos explications leur paroissent, comme à moi, tout-à-fait insuffisantes. *Je conviens que vous parlez de révélation & de vérités mystérieuses dans le chapitre en question ; mais ce ne sont que de vains noms, qui ne sont là que pour la parade, & pour jetter de la poudre aux yeux. Dans le fait vous regardez la révélation comme fort indifférente, ou au moins com-*

me très-inutile pour les mœurs. Vous le dites même expreſſément, page 243 : » Les » vérités myſtérieuſes qui ont beſoin d'être révélées ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien. Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin » que ſans révélation il y eût par-tout » d'honnêtes gens. » (1) *A quoi donc ſert ce ſupplément de la conſcience ? S'il ne nous apprend rien pour notre conduite, ſi nous connoiſſons tous nos devoirs ſans avoir recours à ce moyen, vous devez convenir que rien n'eſt plus inutile.* D'un autre côté, ces vérités myſtérieuſes, qui, ſelon vous, ne ſont que des vérités de ſpéculation, ne ſont point du tout néceſſaires pour le ſalut, *puiſque l'on peut être ſauvé ſans les croire*, & que vous mettez dans le ciel, non-ſeulement les héros des Païens qui ont précédé l'établiſſement du chriſtianiſme, mais encore ceux qui ont connu cette religion, & qui en ont perſécuté les diſciples. *A quoi donc peuvent ſervir ces vérités ? Je vous avoue que s'il y a quelque choſe qui me paroiſſe évident, c'eſt la conſéquence que l'on tire de la lecture du chapitre XV, qu'il n'a d'autre but que d'établir le déiſme, & de faire regarder le chriſtianiſme comme une religion odieuſe, ou au moins fort indifférente.* Je n'imagine aucune explication qui

(1) Page 173 de cette édition.

puiſſe empêcher cette impreſſion. Il faut donc vous déterminer à ſupprimer ce chapitre, ou à le refondre de maniere que l'on n'y apperçoive pas le moindre veſtige du premier ſyſtême. Puiſque vous voulez parler de la religion, parlez-en d'une maniere convenable, ou trouvez bon que ceux qui ſont chargés par état de la défendre, prennent ſes intérêts : c'eſt ce que je compte faire en mon particulier, en demandant à la faculté de théologie une cenſure raiſonnée, qui puiſſe ſervir de contrepoiſon aux maximes dangereuſes que vous établiſſez dans votre livre.

Je ſuis très-parfaitement, &c.

Reprenons cette lettre article par article. *Mes explications*, dites-vous, *paroiſſent inſuffiſantes.* Il ne tenoit qu'à vous, monſieur, de m'en demander de nouvelles, ou d'y ſuppléer, en vous rappellant les détails de nos entretiens : mais vous les aviez oubliés, & votre lettre en eſt la preuve. Vous y dites, que, dans mon livre, *je parle de révélation & de vérités myſtérieuſes*; *mais que ce ne ſont que de vains noms, qui ne ſont là que pour la parade & pour jetter de la poudre aux yeux.* Voilà, monſieur, une étrange maniere de rendre ce que j'ai dit de la révélation & des myſteres, dans les termes les plus reſpectueux ! *Je parle de la révélation* ! Non, monſieur, je ne me contente pas d'en par-

ler, je dis que Dieu nous l'a donnée pour guide ; qu'elle eſt le ſupplément de la conſcience ; que les myſteres qu'elle propoſe, quoiqu'inconcevables, méritent, demandent la ſoumiſſion de l'homme, & qu'il faut plaindre ceux dont la raiſon eſt moins éclairée ou moins docile que celle de l'homme qui s'y ſoumet. Si ce ſont là des expreſſions pour la parade & pour jetter de la poudre aux yeux, dites-moi quel eſt le langage ſérieux & ſincere dont on ne pût dire la même choſe avec autant de raiſon ? Vous continuez à me traiter de charlatan, de fourbe & d'hypocrite. *Dans le fait, vous regardez*, me dites-vous, *la révélation comme fort indifférente. Dans le fait*, monſieur ! & c'eſt là *le fait* dont il s'agit entre nous. Je le nie *ce fait*, & vous le ſuppoſez. *Je regarde la révélation comme fort indifférente* ! Monſieur, j'entends la force des termes, & je vous prie de me dire pourquoi vous employez ici ce *fort indifférente* ! Eſt-ce là le ſtyle & le ton de l'homme impartial & juſte que je croyois trouver en vous, & à qui je m'étois livré avec tant de confiance ? *Je regarde la révélation comme fort indifférente ; ou au moins comme très-inutile pour les mœurs.* Voilà encore un *très-inutile* qui me ſemble très-déplacé. J'ai dit, que les vérités myſtérieuſes, & qui ont beſoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale, & que Dieu les a détachées de la chaîne de nos de-

voirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Mais, 1°. *les mysteres révélés* ne font point la révélation prise dans toute son étendue, & je n'ai pas dit de la révélation en général ce que j'ai dit des mysteres révélés. 2°. Je n'ai point dit que la connoissance de ces mysteres fût indifférente. Rien dans mon livre ne le fait entendre. 3°. Les mysteres révélés peuvent ne pas tenir à la morale, sans pour cela être inutiles, comme vous le prétendez. Vous demandez *à quoi donc servent ces vérités mystérieuses, si elles ne nous apprennent rien pour notre conduite* morale, *si nous connoissons tous nos devoirs* moraux *sans avoir recours à ce moyen?* Je dois *convenir*, dites-vous, *que rien n'est plus inutile.* En vérité, monsieur, si je ne sçavois pas que vous êtes le chef d'une faculté de théologie, & si je ne voyois votre nom au bas de votre lettre, je ne croirois jamais que cette objection m'eût faite par un théologien. Comment, monsieur, *à quoi servent les mysteres, s'ils ne servent pas à notre conduite* morale? Tous les théologiens vous répondront pour moi, qu'ils servent à exercer la soumission de notre esprit. S. Paul vous dira qu'ils servent à nous faire captiver notre entendement sous l'obéissance de la foi. Les peres vous diront que ces mysteres servent à faire que le fidele de l'homme soit complet, & qu'après avoir dompté les passions

passions de son cœur, il sacrifie encore à Dieu les lumieres de son esprit. Et vous voulez que je convienne que, si les mystères révélés ne servent pas à diriger notre conduite morale, *il n'y a rien de plus inutile* ! Non, monsieur, je ne ne vois pas cette inutilité comme vous. Je vois dans la révélation des mystères, la connoissance plus développée de mes devoirs envers Dieu, de nouveaux motifs d'espérance, de reconnoissance & d'amour pour lui, & des idées plus profondes & plus sublimes de ses attributs & de son essence. Pour vous, monsieur, si vous ne voulez reconnoître, dans la révélation des mystères, d'autre utilité que leur influence sur les mœurs, que leur rapport avec les devoirs de l'homme envers l'homme, les seuls dont il soit question dans cet endroit de mon livre, expliqueriez-vous bien comment le mystère de la Trinité, celui de la procession du St. Esprit, celui du péché originel, &c. sont liés avec ces devoirs, & quelle influence ils ont sur la conduite d'un pere, d'un fils, d'un ami, d'un citoyen, &c. ? Voilà la tâche que vous avez à remplir, & je vous déclare que je ne cesserai de vous presser jusqu'à ce que vous vous soyez nettement expliqué sur cet article.

Je continue à parcourir cette lettre si étonnante. Vous me reprochez d'avoir dit que *les vérités mystérieuses ne sont point du*

tout néceſſaires au ſalut, puiſque l'on peut être ſauvé ſans les croire ; & la preuve que vous donnez que j'ai dit qu'on peut être ſauvé ſans les croire, c'eſt que j'ai mis dans le ciel, non-ſeulement les héros païens qui ont précédé l'établiſſement du chriſtianiſme, mais encore ceux qui ont connu cette religion, & qui en ont perſécuté les Diſciples. *A quoi donc*, me demandez-vous, *peuvent ſervir ces vérités* ? Je vous demande à mon tour, monſieur, en quel endroit de mon livre j'ai dit que ces vérités ne ſeroient pas révélées aux infideles de bonne foi qui auroient ſuivi la loi naturelle ? Saint Thomas décide qu'elles le ſeroient *par miracle*, s'il étoit beſoin, *divinitùs..... per revelationem* ; & cette révélation eſt ſans doute un des moyens que Dieu s'eſt réſervés pour *rendre même à tout infidele le ſalut poſſible.* (1) Telle eſt la doctrine de votre faculté. En faiſant eſpérer à Béliſaire qu'il trouveroit dans le ciel le plus vertueux des païens, je n'ai exclus aucun des moyens que Dieu avoit eus de les ſauver. Pourquoi m'en faites-vous exclure la révélation des vérités néceſſaires au ſalut ?

Quant à la connoiſſance que vous ſuppoſez que ces païens ont eue de la religion chrétienne en la perſécutant, permettez-moi de vous renvoyer à cet article de mon mémoire.

---

(1) Cenſure d'Emile, premiere partie, lettre cinquieme.

Vous concluez, monsieur, que s'il y a quelque chose qui vous paroisse évident, c'est la conséquence que l'on tire de la lecture du cinquieme chapitre; qu'il n'a d'autre but *que d'établir le déisme*. Pourriez-vous, monsieur, faire signer à un déiste, quelque mitigé qu'il fût, la profession de foi de Bélisaire, qui est à la page 240 ? (*) Vous ne devriez pas l'avoir oubliée; car, dans nos entretiens, je vous ai pressé plus d'une fois d'y jetter les yeux, & j'ai pris le soin de plier la page, afin qu'il vous fût plus aisé de la retrouver au besoin. Je vous prie de la relire, & avec plus d'attention que vous n'avez fait jusqu'ici.

Mais ce qui suit dans votre lettre est encore plus violent que tout ce qui a précédé. *J'ai voulu*, dites-vous, *faire regarder le christianisme comme une religion odieuse, ou du moins très-indifférente*. Monsieur, si un seul homme juste & raisonnable a vu, dans mon ouvrage, le projet détestable que vous m'imputez, je souscrirai à ma condamnation. Est-il possible que vous voyiez si différemment que le public, que les personnes instruites & sages qui ont lu & censuré mon livre ? Les deux censeurs que j'ai eus n'ont certainement pas vu comme vous. Il étoit de leur intérêt, sans doute, de refuser leur approbation à

(*) Page 171 de cette édition.

un ouvrage où l'on auroit voulu rendre le christianisme odieux. L'un deux est docteur en Théologie, homme éclairé, homme zélé pour la saine doctrine, & à la tête d'une grande maison. Ce n'est pas moi seulement que je prétends justifier d'une imputation si noire; ce sont ces hommes estimables qui ont été mes censeurs, & aux lumieres desquels je me suis soumis; ce sont eux que je défends, & que je défendrai avec toute la confiance que m'inspire mon innocence, & la bonté de ma cause, qui devient la leur. *Si quelque chose vous paroît évident, c'est que j'ai voulu faire regarder le christianisme comme une religion odieuse.* Cette évidence est donc pour vous seul? Comment! ce qui est évident pour vous, n'a-t-il pas même été soupçonné par mes censeurs, par le public? Comment mon livre n'a-t-il pas excité un cri de révolte universel? Comment l'auteur n'est-il pas regardé comme un homme abominable? Oui, monsieur, abominable; vous me supposez tel, lorsque vous m'accusez d'être fourbe & hypocrite, au point d'avoir eu dans l'ame le projet de rendre odieuse une religion dont je parle, dont je fais parler mon héros avec un respect si tendre. Ce que j'ai voulu rendre odieux, c'est l'atrocité de l'erreur qui damne les infideles de bonne foi qui ont suivi la loi naturelle; ce que j'ai voulu rendre odieux, c'est l'atrocité des persécutions, les poi-

gnards aiguisés par le fanatisme, les bûchers allumés au nom d'un Dieu de paix. Si c'est là votre christianisme, ce n'est point celui de l'évangile, & je déclare que ce n'est pas le mien.

En vérité, monsieur, vous connoissez bien mal les intérêts de la religion & ses véritables ennemis. J'ai publié beaucoup d'ouvrages; j'y ai constamment respecté la religion. Je me trouve conduit à traiter, en passant, quelques points de ce grand sujet; je mets sur la scene un héros chrétien & malheureux, qui trouve dans sa religion une consolation puissante à ses maux; je lui fais exprimer la doctrine consolante de la bonté de Dieu, de sa volonté de sauver tous les hommes, des secours qu'il donne à tous, & sur-tout aux gens de bien, pour arriver au salut; de la possibilité qu'un infidele vertueux soit sauvé par un effet de la bonté divine; je prêche l'indulgence aux princes pour les erreurs des hommes; j'établis que la religion ne doit pas être soutenue par le fer & par le feu; que » le plus » infaillible moyen pour un prince de la » rendre chere à ses peuples, c'est de faire » juger de la sainteté de sa croyance par » la sainteté de ses mœurs, & de donner » son regne pour exemple & pour gage » de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit: je dis que, » si les princes demandoient à Dieu: *quelles armes employerons-nous pour vous faire adorer*

» *comme vous devez l'être*, & que Dieu » daignât se faire entendre, il leur répon- » droit, *vos vertus* : « Je dis tout cela du christianisme ; car dans la bouche de Bélisaire & de Justinien, la religion n'est que le Christianisme. Ce terme n'étoit pas plus équivoque à Constantinople qu'à Paris ; & on dit que je veux rendre la religion chrétienne odieuse ! & on m'accuse de déisme & d'incrédulité ! En vérité cela ne peut se concevoir. Ce sont ceux qui attaquent la religion dans mes principes qui sont ses ennemis. Les deux objections les plus fortes des incrédules, sont précisément les contradictoires de ces principes que j'établis. Vous devez sçavoir que, ni l'auteur du christianisme dévoilé & du despotisme Oriental, ni celui de l'examen des apologistes de la religion catholique, ni Collins, ni Tindal, ni tant d'autres qui l'attaquent si violemment, n'ont garde de soutenir que les infideles vertueux puissent arriver au salut. La damnation éternelle des hommes justes, dont l'erreur a été de bonne foi, les violences, les cruautés, les horreurs que le fanatisme a exercées au nom de la religion, voilà ce qu'ils lui attribuent. Ils représentent au milieu des flammes de l'enfer ces Titus, ces Trajan, ces Antonin qui ont fait les délices du monde ; ils représentent la vengeance céleste appliquée à les tourmenter éternellement : alors la nature frémit, se révolte, & n'en-

tend plus rien. Voilà, Monsieur, comme on s'y prend pour rendre le christianisme odieux ; voilà quels sont ses ennemis ; c'est à ceux-là qu'il faut répondre, au lieu de perdre un temps précieux à incidenter sur un ouvrage dont le but général est bon & honnête, & où l'on justifie la religion, loin de l'attaquer. Il ne faut pas vous le dissimuler, monsieur, on vous dispute tout, la mission, la divinité du fondateur de la religion, ses miracles, la bonté même de sa morale ; on vous reproche tout, des séditions, des ravages, le monde entier dévasté, des flots de sang répandus au nom d'un Dieu, les états ébranlés sur leurs fondements ; vous êtes attaqué jusques dans le sanctuaire ; & vous vous occupez à persécuter un homme qui défend de son mieux votre cause & la sienne, & dont vous-même avez reconnu la droiture & la bonne-foi.

Di meliora piis, erroremque hostibus illum.

Souvenez-vous que dans notre premiere conférence, vous voyant obstiné à trouver dans mon livre ce que je n'y avois pas mis, je vous dis : » avouez, monsieur, que c'est » plutôt sur l'esprit de mon siecle que sur » le mien, que l'on me juge. « Vous me répondites, *cela peut être.* Voilà ce qui vous a trompé. Je vous représentai que mon livre n'étoit que mon livre, &

que c'étoit d'après lui que vous deviez me juger. Si vous aviez voulu m'en croire, vous l'auriez lu, vous auriez trouvé que tout y respire l'honnêteté ; que la candeur en est le caractère, & qu'il est difficile que ce soit l'ouvrage d'un fourbe, d'un hypocrite, d'un charlatan, *qui veut jetter de la poudre aux yeux.* Mais votre zele animé contre le déisme, croit voir le déisme par-tout. Je vous pardonne, & je vous plains d'avoir cru le voir dans mon livre.

Vous finissez votre lettre par me déclarer qu'il n'y a aucune explication qui soit capable d'effacer cette idée ; qu'il n'y a ni addition ni explication qui puisse empêcher l'impression que fait ce quinzieme chapitre. Cela peut être à votre égard : & la raison n'efface pas un préjugé pris sans raison. Mais j'espere trouver des esprits moins prévenus & plus tranquilles. Si une pareille décision étoit celle de la faculté entiere, je la respecterois : mais votre opinion seule ne me fera pas renoncer au droit naturel de me défendre & de me justifier. Oui, monsieur, je me justifierai, & d'une maniere satisfaisante pour les hommes équitables. Vous dites que vous demanderez à la faculté une censure raisonnée, qui puisse servir de contre-poison aux maximes dangereuses que j'établis dans mon livre. Il falloit dire, je crois, que vous demanderez un examen de mon livre, & une

censure, s'il y a lieu. De mon côté, je vais avoir l'honneur d'adresser à la faculté le mémoire que j'ai fait pour ma justification (1) & j'espere y trouver des juges moins passionnés que vous.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

---

(1) Ce mémoire a été dans les mains de M. l'abbé Legrand, l'un des docteurs chargés de l'examen du Livre.

LETTRE
DE M. MARMONTEL,

A M. RIBALLIER, *Syndic de la Faculté de Théologie, & Cenſeur Royal, au ſujet du Libelle intitulé :* Examen ſur Bélifaire.

JE ne connois point, monſieur, l'écrivain charitable qui vient de publier un examen de Bélifaire. Il a eu la modeſtie de ſe cacher. Mais vous, dont le nom eſt en toutes lettres au bas de ſon ouvrage, & qui déclarez n'y avoir *rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion*, permettez-moi de vous demander ſi ce n'eſt *rien* que la calomnie, & ſi vous avez pu vous diſſimuler que ce libelle en eſt rempli.

Je paſſe ſous ſilence la partie littéraire ; un intérêt plus ſérieux que celui de la vanité m'occupe, & m'oblige à me plaindre à vous, & de l'auteur & du cenſeur de ce libelle injurieux.

On ſçait qu'un des malheurs du regne de Juſtinien fut la perſécution ; que cet empereur ſe mêloit de querelles théologiques ; & que, flottant dans ſa croyance, il n'en faiſoit pas moins égorger ſans pitié tous ceux qui refuſoient de penſer comme

lui. C'eſt de quoi gémit Béliſaire, & lorſqu'il dit (1), » il eſt une autre *calamité* qui » m'afflige ſenſiblement «, il eſt évident qu'il ne parle que de la perſécution. Cependant le critique, au mot de *calamité*, met un renvoi (2); & au bas de la page, il écrit : *la religion.* Il m'accuſe donc d'avoir fait dire à Béliſaire que la *religion eſt une calamité qui l'afflige ſenſiblement.* Mais Béliſaire dit (3) : Ce qui m'y attache, » (à la religion) c'eſt qu'elle me rend » meilleur & plus humain..... Heureuſement elle eſt ſelon mon cœur. Aimer » Dieu, aimer ſes ſemblables; quoi de » plus juſte & de plus naturel ! Vouloir » du bien à qui nous fait du mal; quoi » de plus grand, de plus ſublime ! Ne » voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu; quoi de plus conſolant » pour l'homme ! « Eſt-ce donc là ce que Béliſaire appelle une *calamité* ? mon critique l'a-t-il penſé ? Vous-même avez-vous pu le croire ? S'il y a de l'équivoque, j'ai tort; mais s'il eſt de toute évidence que la calamité dont gémit Béliſaire, n'eſt que la perſécution (4), le critique m'a ca-

(1) Page 229 du Livre, édition de Paris; page 161 de celle-ci.

(2) Page 23 du Libelle.

(3) Pag. 240 du Liv.; pag. 170 de cette édit.

(4) Voyez la page 284 du Livre; page 175 de cette édition.

lomnié, & vous avez ſigné une calomnie.

Il me fait dire ailleurs (1) que *la révélation n'a pour objet que des vérités de ſpéculation, & qu'elle n'apprend rien de ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire.* Le paſſage que je viens de citer eſt la preuve que j'ai reconnu dans la révélation la morale la plus ſublime. *Aimer Dieu, aimer ſes ſemblables, vouloir du bien à qui nous fait du mal, ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu.* Voilà des vérités révélées, qui ne ſont aſſurément que des vérités de ſpéculation. J'ai dit (2) que » les vérités myſtérieuſes, ou les myſ» tères révélés, ne tenoient point à la mo» rale «; mais *les myſtères révélés* ne ſont point la révélation dans toute ſon étendue; celle-ci contient des préceptes qui n'ont rien de myſtérieux; & je n'ai pas dit de la révélation en général ce que j'ai dit des myſtères révélés. Cette extenſion de ma penſée eſt donc une calomnie; & vous le ſçavez bien, vous, monſieur, qui m'avez fait, par écrit, le même reproche, dans les mêmes termes, & à qui j'ai répondu ce que je réponds ici (3).

Le critique fait dire à Béliſaire (4): *S'il*

(1) Page 24 du Libelle.

(2) Page 243 du Livre; 173 de cette édit.

(3) *Voyez ci-deſſus*, page 305, 306, 307, &c.

(4) Page 59 du Libelle.

falloit que la religion me rendît farouche, dur, impitoyable, (comme elle me rendroit en m'annonçant un Dieu vengeur) *je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu : dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant*, (jusqu'à te croire un Dieu terrible) *je fais le choix qui t'offense le moins.*

Comment n'avez-vous pas vu, monsieur, que, dans cette citation, les deux parentheses sont deux calomnies! Lorsque, dans mon livre (1), Justinien dit à Bélisaire : » Ce Dieu (que vous voyez si bon,) » n'en est pas moins un Dieu terrible. « Bélisaire lui répond : *Terrible aux méchants, je le crois.* Est-ce là cet homme à qui l'on fait dire, que *si la religion lui annonçoit un Dieu terrible, il l'abandonneroit ?* » Ce » n'est pas assez, dit l'empereur (2) de » se peindre Dieu bienfaisant, il faut ajou- » ter qu'il est juste. C'est la même chose, » dit le vieillard : *Se plaire au bien, haïr* » *le mal ; récompenser l'un, punir l'autre,* » *c'est être bon :* je m'en tiens là. « Voilà donc le dogme des récompenses & des peines bien reconnu par Bélisaire, d'après l'idée même de la bonté de Dieu : Bélisaire croit donc à un Dieu qui punit & qui récompense, parce qu'il est juste & bon.

---

(1) Page 244 du Livre ; 165 de cette édit.
(2) Page 235 du Livre ; 166 de cette édit.

Lui faire dire qu'*il abandonneroit la religion, ſi elle annonçoit un Dieu vengeur*, c'eſt donc bien une calomnie ; & vous, monſieur, à qui cette partie de mon livre eſt ſi familiere, vous le ſçaviez tout comme moi.

Béliſaire dit dans mon livre (1) : » Dieu » m'a créé foible, il ſera indulgent. Il ſçait » bien que je n'ai ni la folie, ni la malice » de vouloir l'offenſer ; c'eſt une rage im- » puiſſante & abſurde que je ne conçois » même pas. Je lui ſuis plus fidele en- » core, & plus dévoué mille fois que je » ne le fus jamais à l'empereur ; & l'em- » pereur, qui n'eſt qu'un homme, ne » m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit » pu lire comme lui dans mon cœur. « Le critique tronque ce paſſage, n'en cite que la moitié, & d'un ſentiment vertueux, perſonnel au héros qui parle, il fait une maxime générale, pour m'accuſer d'avoir prétendu que Dieu ne doit jamais punir (2). N'eſt-ce point là calomnier ? J'en appelle au cenſeur lui-même.

Béliſaire dit, en parlant de la révélation & de la conſcience (3) : » C'eſt la mê- » me voix qui ſe fait entendre du haut du

---

(1) Pages 233 & 234 du Livre ; 165 de cette édition.

(2) Page 24 du Libelle.

(3) Page 238 du Livre ; 169 de cette édit.

» ciel & du fond de mon ame ; & ſi ,
» d'un côté , elle me dit que *l'homme juſte*
» *& bienfaiſant eſt cher à la divinité* , de
» l'autre , elle ne me dit point qu'il eſt l'ob-
» jet de ſes vengeances. « Il eſt bien clair qu'il ne s'agit là *que de l'homme juſte & bienfaiſant.* Voici comment le critique a trouvé moyen de rendre ce paſſage abſurde & impie. *Si , d'un côté , ma raiſon me dit que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la Divinité , de l'autre , elle ne me dit point que* (le méchant) *eſt l'objet de ſes vengeances* (1). Connoiſſez-vous , monſieur , rien de plus hardi que cette falſification , *le méchant* à la place de *l'homme bienfaiſant & juſte ?* Eſt-ce comme fraude pieuſe , que vous avez approuvé une infidélité pareille ? Quel livre , bon Dieu , ne rendroit-on pas ſcandaleux & impie avec cette méthode-là ?

Je ne m'attache point à relever bien d'autres critiques de mauvaiſe foi. Mutilation , altération , tranſpoſition des paſſages pour en dénaturer le ſens ; on s'eſt tout permis ſans ſcrupule , & vous avez tout approuvé. Non-content de faire de moi un impie , on veut me faire paſſer pour un mauvais citoyen , pour un ſujet ſéditieux. Non , monſieur , je ne m'abaiſſe point à me juſtifier ſur cet article-là : ſi mes

(1) Page 60 du Libelle

principes ſur les devoirs d'un ſujet & d'un citoyen ſont équivoques, je ſouſcris aux accuſations de mon délateur ; mais s'il eſt vrai que, dans mon livre, l'obéiſſance aux loix, la fidéliré au ſouverain, le dévouement à la patrie, ſont portés juſqu'à l'héroïſme ; s'il eſt vrai que dans aucun ouvrage ces ſentiments n'ont jamais été, ni plus clairement, ni plus vivement exprimés, m'accuſer d'avoir voulu inſinuer des maximes toutes contraires, c'eſt la plus infame de toutes les calomnies ; & j'en veux bien prendre pour juge tout lecteur raiſonnable & non paſſionné. L'honnêteté & la vertu ont dans mon livre un caractère que j'oſe croire ineffaçable ; le public l'y a reconnu, & ſon indignation me vengera de cette infame délation.

Je conçois, monſieur, comment un zele outré, quand il va juſqu'au fanatiſme, peut faire employer ces honteux moyens pour noircir & pour décrier un ennemi de la religion ; mais je ne le ſuis point ; mais je ne veux point l'être : le critique le ſçait ; lui-même il le publie ; vous le ſçavez encore mieux que lui. Vous m'êtes témoin que j'ai marqué, non pas *du repentir*, (car j'étois ſans reproche) mais une bonne-foi, une docilité que vous avez louée vous-même. Vous m'êtes témoin que j'ai pris pour juge de ma doctrine, & pour guide de ma conduite, un prélat dont je révere

vere la piété, le zèle & les vertus; un prélat qui, certainement, n'eût pas approuvé comme vous ce libelle calomnieux. Vous avez vu avec quelle confiance je me livrai à cet homme juste; vous l'avez entendu répondre de ma parfaite soumission à l'autorité de l'église : il vous avoit chargé vous-même d'en instruire la faculté; vous l'avez fait; & vous signez un libelle, où l'on m'accuse de *braver l'autel & le trône* ! Un libelle, à la tête du quel son ténébreux auteur n'ose mettre son nom, vous l'approuvez ! Vous vous chargez de la honte attachée à cette calomnie ! En vérité, monsieur; plus j'y pense, plus je suis tenté de croire que cet écrit est de la même main que la lettre où l'on m'accusoit d'avoir prêché le déisme, & de n'avoir *parlé de la révélation & des mystères de la foi que pour jetter de la poudre aux yeux*; de cette lettre, où l'on m'osoit dire que s'il y avoit *quelque chose d'évident, c'étoit l'intention que j'avois eue de rendre la religion chrétienne odieuse.* Je ne tirai d'autre vengeance de cette insulte si violente, que de vous faire subir la peine d'en entendre la réponse devant un homme respectable, qui avoit droit de nous juger. Vous l'entendîtes cette réponse, assez vive, s'il vous en souvient; vous l'entendîtes sans répliquer un mot; & votre silence me parut être l'effet de la confusion. Mais il choisit un sentiment qui a couvé au fond

de votre ame. Il éclate à la fin ce ſentiment profond ; & que vous ſoyez l'auteur du libelle, ou que vous n'en ſoyez que l'approbateur & le garant, je vois que vous n'êtes pas homme à pardonner l'humiliation d'avoir été confondu. Pour moi, monſieur, je vous promets d'oublier toutes vos injures ; mais je ne ſçais ſi la faculté vous pardonnera d'avoir pris ſur vous de juger & de prononcer avant elle. Quand il s'agit de charger un homme des plus graves imputations, c'eſt bien aſſez de donner ſa voix, ſans s'ériger à ſoi-même un tribunal particulier. Plus l'autorité de votre place vous donne d'influence ſur les opinions, plus vous deviez peſer la vôtre, & moins vous êtes excuſable de l'avoir haſardée avec ſi peu de ménagement. On croira que l'auteur du libelle & vous, vous avez voulu prévenir, animer, corrompre mes Juges ; & quoi qu'il en ſoit, il ſera vrai du moins que vous avez mis peu de prudence & de délicateſſe dans votre procédé.

Je ſuis, &c.

P. S. Depuis que cette lettre vous a été communiquée & que j'ai pris la liberté de vous dire en face mon avis ſur vos procédés, il paroît, monſieur, un nouveau libelle pour ſupplément au premier. Pour celui-ci, vous n'avez pas eu le courage de le ſigner ; mais il eſt fait d'après la lettre dont vous ſeul aviez pris lecture. J'apprends que l'auteur eſt un régent du

college dont vous êtes principal, & ce qu'on appelle votre *ame damnée*: cela m'explique l'étonnante conformité que je trouvois entre ſa façon de voir & la vôtre. Ce régent, qui me regarde comme un de ſes écoliers, & qui a pris la peine de m'expliquer l'art poétique d'Horace, veut me châtier d'avoir oſé me plaindre de ſes falſifications. *Par ménagement*, dit-il, *on n'avoit pas voulu relever, dans Bélisaire, deux endroits très-répréhenſibles, au ſujet du gouvernement*; mais puiſque je *crie à la calomnie, on ſe croit obligé de faire connoître au public ces deux endroits, afin qu'il juge de la modération dont on avoit uſé.*

Voici ces deux endroits que le public ne connoiſſoit pas, & que ſon régent & le mien croit devoir lui *faire connoître.*

Bélisaire tient ce diſcours au chef des Bulgares: (1) » Vous, qui m'invitez à punir mon ſouverain d'avoir été injuſte, » donneriez-vous à vos ſoldats le droit » que vous m'attribuez? Le leur donner! » dit le Bulgare. Ils l'ont ſans que je le » leur donne; mais c'eſt la crainte qui les » retient. Et nous, dit Bélisaire, c'eſt la » vertu; & tel eſt l'avantage des mœurs » d'un peuple civiliſé, ſur les mœurs d'un » peuple qui ne l'eſt pas. «

Il eſt certain que le public n'avoit vu;

(1) Page 30 du Livre; 21 de cette édition.

comme moi, dans cette réponse, que le langage d'un sujet fidele. Il ne soupçonnoit pas qu'un guerrier, qui, pendant vingt ans, a servi son prince avec un zèle & un dévouement sans exemple, à qui ce prince ingrat a fait crever les yeux, & qui, réduit à la mendicité, refuse un trône, qu'on lui promet, s'il veut aider à renverser celui d'un maître si injuste; le public, dis-je, ne soupçonnoit pas que ce modèle de fidélité & de patience enseignât la révolte & l'infidélité; c'est ce qu'a découvert l'auteur de ce libelle.

» Le Bulgare, dit-il, avance deux choses; la premiere, que les soldats ont ce » droit (de punir leur souverain d'avoir » été injuste;) la seconde que c'est la » crainte qui les retient. Bélisaire, ajoute-t-il, ne réfute que la premiere partie; » il semble *par-là* reconnoître que *les peuples civilisés ont ce droit* comme les peuples barbares. Il se contente de dire que » les peuples civilisés sont retenus par la » vertu.

Ne croiroit-on pas, à l'entendre, que j'ai laissé indécis dans les principes de Bélisaire ce respect dû aux souverains? On va voir la mauvaise foi & la noirceur de cette accusation. Trois pages plus haut, dans le même entretien, Bélisaire dit au Bulgare qui lui propose de le venger & de partager avec lui l'empire: » Il y a » long-temps, seigneur, que Bélisaire a

» refuſé des couronnes : Carthage & l'I-
» talie m'en ont offert ; j'étois dans l'âge
» de l'ambition ; je me voyois déjà perſé-
» cuté ; je n'en reſtai pas moins fidele à
» mon prince & à ma patrie. *Le même*
» *devoir qui me lioit, ſubſiſte, & rien*
» *n'a pu m'en dégager.* « Plus bas, il dit
au Bulgare : » Ma vie eſt en vos mains ;
» mais *rien ne me peut détacher de mon*
» *ſouverain légitime* ; & ſi, dans l'état où
» je ſuis, je pouvois lui être utile, fût-ce
» contre vous-même, il ſeroit auſſi sûr de
» moi que dans le temps de mes proſ-
» pérités. « Voilà l'homme que l'on ac-
cuſe de faire entendre que les peuples
ont le droit de punir leur ſouverain
s'il eſt injuſte. Il faut être bien intrépide
pour avancer des calomnies ſi faciles à ré-
futer.

Le droit de ſe venger ſoi-même eſt en-
core plus fortement combattu & détruit
dans le chapitre ſuivant. » Et de quel
» droit me vengerois-tu ? (dit Beliſaire,
en parlant à un jeune fanatique.) » Eſt-ce
» moi qui te l'ai donné ce droit que je
» n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'uſurper
» ſur les loix ? ..... Ah ! bon jeune hom-
» me, veux-tu rendre odieux le ſentiment
» que j'ai pu t'inſpirer ? Feras-tu déteſter
» cette pitié ſi tendre ? Au nom de la ver-
» tu que tu chéris, je te conjure de ne
» pas la déshonorer. Qu'il ne ſoit pas dit
» que ſon zèle t'ait armé & conduit la

» main d'un furieux. J'obéis à ma desti-
» née : fais comme moi, ne crois pas mieux
» sçavoir que Bélisaire ce qui est honnête
» & légitime ; & si tu te sens le courage de
» braver la mort, *garde cette vertu pour ser-*
» *vir au besoin ton prince & ton pays*..... Mes
» ennemis sont les Scytes, les Huns, les
» Bulgares, les Esclavons, les Perses, *tous*
» *les ennemis de l'état.* Page 41 & suivan-
» tes (1).

J'ai mis cent fois les mêmes sentiments dans la bouche de Bélisaire, & il n'y a, j'ose le dire, qu'un méchant bien mal-adroit qui ait pu, pour me calomnier, m'attaquer de ce côté-là.

Voyons si le critique a été plus heureux dans le choix du second passage. Bélisaire, en parlant du seul moyen qu'avoient les empereurs de garder d'immenses conquêtes, & de s'attacher les peuples vaincus en les rendant heureux, dit à Justinien : (2)

» Croyez que les hommes sçavent ce qui
» leur manque, & ce qui leur est dû ;
» qu'ils ne seroient pas insensibles aux
» soins qu'un prince bienfaisant prendroit
» de soulager leurs peines, & que l'a-
» mour qu'il leur témoigneroit seroit
» payé par leur amour. Qu'il essaye d'être
» envers eux, juste, sensible, secourable ;

(1) Page 30 de cette édit.
(2) Page 226 du Livre ; 159 de cette édit.

» qu'il n'emploie à régner ſous lui que des
» hommes dignes de le ſeconder ; qu'il
» veille en pere ſur ſes enfants, je lui
» réponds qu'ils ſeront dociles. Et par quel
» preſtige voulez-vous que quelques mé-
» contents, quelques ſéditieux faſſent d'un
» peuple fortuné, un peuple parjure &
» rebelle ? C'eſt à un prince, qui laiſſe gé-
» mir ſes ſujets dans l'oppreſſion, à crain-
» dre qu'ils ne l'abandonnent ; mais celui
» qu'on ſçait occupé du repos & du bon-
» heur des ſiens, n'a point d'uſurpateur
» à craindre. Eſt-ce en entendant célé-
» brer ſes vertus, publier ſes bienfaits,
» qu'on oſera troubler ſon regne ? eſt-ce
» dans les campagnes, où régneront l'ai-
» ſance, le calme & la liberté ; dans les
» villes, où l'induſtrie & la fortune des
» citoyens, leur état, leurs droits & leur
» vie ſeront ſous la garde des loix ; dans
» les familles, où l'innocence, l'honneur,
» la paix, la ſainteté des nœuds de l'hy-
» men & de la nature auront un aſyle ſa-
» cré ; eſt-ce là, dis-je, que les rebelles
» iront chercher des partiſans ? Non, ſi
» l'empire de la juſtice n'eſt pas inébran-
» lable, rien ne l'eſt ſur la terre. Je ſuppoſe
» avec vous cependant, qu'il y ait du riſ-
» que & de l'audace à rendre ſes ſujets
» puiſſants, pour les rendre heureux &
» tranquilles ; c'eſt cette audace que j'au-
» rois, dût-elle entraîner ma ruine ; & je

» leur dirois hautement : (1) *Je vous*
» *mets à tous les armes à la main, pour me*
» *servir si je suis juste, & pour me résister si*
» *je ne le suis pas. Vous me trouverez bien*
» *téméraire ; mais je me croirois bien pru-*
» *dent de m'assurer ainsi à moi-même, &*
» *aux miens, un frein contre nos passions*
» *& sur-tout une digue contre celles des autres.*
» *Avec ma couronne, & au-dessus d'elle, je*
» *transmettrois à mes successeurs la nécessité*
» *d'être juste* ; & ce seroit pour ma mémoire
» le monument le plus glorieux qu'un mo-
» narque ait jamais laissé. *Je sçais que la*
» *vertu n'a pas besoin du frein de la crainte ;*
» *mais quel est l'homme sûr d'être vertueux à tous*
» *les instants de sa vie?* Un prince est au-dessus
» des loix : vos loix le disent (2), & cela doit
» être ; mais ce seroit la premiere chose que
» j'oublierois en montant sur le trône ; &
» malheur au flatteur infame qui m'en fe-
» roit souvenir !

Ces dernieres paroles, que le critique s'est bien gardé de citer, prouvent évidemment que le langage que je fais tenir à Bélisaire ne porte aucune atteinte à l'indépendance d'un souverain, & qu'il n'ex-

---

(1) *Nota.* On marque ici en italique ce que l'auteur du libelle a cité.

(2) *Princeps legibus solutus est.* Pand. L. 1 tit. 3.

prime

prime que le désistement du droit de se faire obéir, lors-même qu'il seroit injuste. Ce désistement généreux est pris par le critique pour un prétexte que je donne à la révolte, & pour l'effet d'un enthousiasme qui veut renchérir, dit-il, sur celui des *Arétins*; mais il devroit sçavoir que le langage qu'il condamne dans la bouche de Bélisaire, est presque à la lettre, celui que Trajan tint lui-même au chef de la milice Prétorienne, en lui remettant le javelot qui étoit la marque de sa dignité. *Pour vous en servir*, lui dit-il, *contre moi, si j'abuse de mon pouvoir.* Etoit-ce l'esprit de révolte que Trajan vouloit exciter? croyoit-il par-là déroger à sa grandeur, à sa puissance, à son autorité suprême? Trajan sçavoit un peu mieux qu'un régent de college ce qui étoit digne de la majesté impériale; & il ne craignit pas de la compromettre en parlant ainsi à l'un de ses sujets. Que ce régent étudie l'histoire, qu'il se garde bien d'enseigner la logique, & qu'il se dispense sur-tout d'apprendre à ses écoliers à falsifier au besoin les pieces d'un procès injuste: cela seroit d'une conséquence dangereuse dans le monde, où le simple mensonge est une lâcheté.

Je l'ai assez bien convaincu, ce me semble, d'avoir falsifié les passages de mon Livre; vous l'en avez averti, monsieur, & voici comment il s'en est corrigé. On vient de voir qu'au mot *calamité* il avoit

mis pour bonne, *la religion*. Vous lui avez dit que, dans ma Lettre, je démontrois que cette note étoit une calomnie, & que la calamité dont gémissoit Bélisaire, n'étoit que la persécution. Il a donc changé cette note dans le Supplément, & il a dit : « à » la note de la page 23, *lisez*, *la religion* » *des Chrétiens*, que Bélisaire annonce » comme une calamité affligeante, parce » qu'elle est intolérante » : mais c'est encore une calomnie, & plus formelle que la première. La religion chrétienne est intolérante d'une intolérance théologique, c'est-à-dire, qu'elle exclue de son sein & de la participation de ses mystères ceux qui refusent de croire ce qu'elle enseigne : mais, en aucun endroit de mon Livre, Bélisaire ne condamne cette espèce d'intolérance. L'intolérance contre laquelle il s'élève, est l'intolérance civile, celle qui emploie le fer & le feu à contraindre les esprits ; & par-tout Bélisaire soutient que ce n'est pas ainsi que la religion, *la religion chrétienne*, est intolérante. Il est donc bien faux que la calamité dont il parle soit *la religion des chrétiens*. C'est *le fanatisme persécuteur* qu'il appelle une calamité ; & c'étoit ainsi qu'il falloit corriger la note du Libelliste.

On a vu qu'en citant de passage de mon Livre, « c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel & du fond de » mon ame, &c » le critique avoit mis

le méchant à la place de *l'homme bienfaisant & juste*. Je donne à deviner comment il essaie de pallier cette falsification. Il dit que je parle des héros Païens, & que tous ces gens-là, sçavoir les Titus, les Trajan, les Antonin, les Aristide, les Caton, sont des *méchants aux yeux de la religion, & même au tribunal d'une raison saine & éclairée*. A la bonne heure; mais encore falloit-il citer fidélement le texte de mon Livre, ne pas mettre le *méchant* à la place de l'*homme bienfaisant & juste*, & se contenter d'observer que ceux que j'appellois ainsi, comme les Caton, les Titus, les Trajan, les Antonin, les Aristide, étoient des méchants, & que l'univers, qui depuis tant de siecles vante & honore leurs vertus, ne jouit pas d'une raison saine.

Le critique ne croit pas en avoir assez dit, pour me convaincre d'être un mauvais citoyen; il tâche de prouver encore que j'ai nié l'éternité des peines, & que je ne veux pas que les méchants soient l'objet éternel des vengeances divines. *Ce sentiment*, dit-il, *contre lequel les magistrats doivent s'élever, est cependant l'opinion que Bélisaire s'efforce d'accréditer*. Voici comment cet honnête homme fonde cette délation.

» Bélisaire veut se représenter seulement » *comme bon* le Dieu qu'il doit adorer. Il » s'en tient là ».

Lisez le passage du Livre (1). « Ce n'est » pas assez, dit Justinien, de se peindre » Dieu bienfaisant, il faut ajouter qu'il est » juste. C'est la même chose, dit le vieil- » lard : *se plaire au bien, haïr le mal, ré-* » *compenser l'un, punir l'autre, c'est être bon:* » je m'en tiens là ». Est-ce là cette bonté qui exclut, selon le critique, la punition des méchants ? Et quand Bélisaire dit (2): » chaque homme répond de son ame, c'est » donc à lui, & à lui seul, à se décider » sur un choix, d'*où dépend à jamais sa* » *perte ou son salut* », méconnoît-il l'éternité des peines ? Ne doit-on pas mourir de honte lorsque, sur les accusations les plus graves, on est si évidemment convaincu de mensonge & de fausseté ?

» Bélisaire, ajoute le critique, ne veut » voir en Dieu que ce qu'il doit imiter; » & comme il ne doit pas imiter la ven- » geance divine, il ne veut pas la voir en » Dieu ; ce seroit, selon lui, faire violent » & colere, comme les hommes, le Dieu » bon ».

Assurément *le Dieu bon* n'est ni violent ni colere. Il est inaltérable, mais il est juste ; & Bélisaire reconnoît qu'*il est terrible aux méchants.* Il ne veut voir en lui que ce qu'il doit imiter ; mais il voit en lui le

(1) Page 235 du Livre ; 163 de cette édit.
(2) Page 246 du Livre ; 171 de cette édit.

droit de punir & de ſe venger, droit que l'homme n'a pas de même. Or, être juſte, c'eſt uſer du droit que l'on a, ſans uſurper le droit que l'on n'a pas. Si donc l'homme s'arroge le droit de la vengeance que Dieu s'eſt réſervée, il eſt injuſte, & il n'imite point celui qui eſt la juſtice même. Voilà le ſens de ces paroles, que le critique, avec un ſophiſme, auroit voulu empoiſonner.

» Une religion qui m'annonce (dit Béliſaire) un Dieu propice & bienfaiſant, » eſt la bonne : & tout ce qui répugne à » l'idée & au ſentiment que j'en ai conçu, » n'eſt pas de cette religion.

» Or, dit le critique, l'éternité des peines, les feux de l'enfer répugnent au » ſentiment qu'il a conçu d'un Dieu qui ne » puniroit qu'autant qu'il ne pourroit pardonner ; de qui le mal ne vient point ; » qui a fait au monde tout le bien qu'il a » pu, & que l'homme doit ſe peindre ſous » les traits les plus doux : auſſi ſe contente-t-il de dire que les méchants ne ſeront » point là, dans la cour céleſte..... Il ne » dit point qu'ils ſeront punis..... donc » Béliſaire n'admet point l'éternité des peines.

Béliſaire dit, que les méchants ne ſeront point dans le Ciel ; donc il nie qu'ils ſoient en enfer ; donc il n'admet point les peines éternelles. Béliſaire dit, que Dieu eſt bon ; donc il nie que Dieu ſoit juſte.

Bélisaire dit que le mal ne vient point de Dieu ; donc il n'admet point la peine du péché qui vient de l'homme & du péché même. Bélisaire croit qu'un Dieu infiniment bon ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner ; donc il ne punira point les méchants que sa justice condamne. Voilà comment a raisonné ce critique judicieux. Je me lasse de relever des absurdités. Ce Libelle en est un tissu ; par-tout on y voit l'étourdissement d'un homme acharné à me nuire. Et il ose encore se couvrir du manteau d'un zèle pieux ! Qu'il apprenne que le vrai zèle ordonne de combattre l'erreur où elle est, mais qu'il défend de la supposer, de l'inférer où elle n'est pas ; que son vrai caractere est d'être charitable, & qu'il y a peu de charité à glisser du poison dans mon Livre, pour se donner le plaisir de me dénoncer comme empoisonneur.

LETTRE

De M. de V. à M. MARMONTEL.

7 Auguſte 1767.

MON CHER CONFRERE,

Vous ſçavez ſans doute que ce malheureux C** a fait une ſeconde édition de ſon Libelle contre vous, & qu'il y a mis une nouvelle doſe de poiſon. Ne croyez pas que ce ſoit la rage du fanatiſme qui arme ce coquin-là; ce n'eſt que la rage de nuire, & la folle eſpérance de ſe faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démence de ce malheureux a été portée au point qu'il a oſé compromettre le nom du roi dans une de ſes notes, page 96. Il dit dans cette note, *que vous répandez le déiſme; que vous habillez Béliſaire des haillons de Déiſtes; que les jeunes empoiſonneurs & blaſphémateurs de Picardie, condamnés au feu l'année derniere, ont avoué que c'étoient de pareilles lectures qui les avoient portés aux horreurs dont ils étoient coupables; que le jour que MM. le Préſident Hainaut, Caperonnier & du Beau eurent l'honneur de préſenter au roi les deux derniers volumes de l'académie des belles*

lettres, S. M. témoigna la plus grande indignation contre M. de V., &c.

Vous sçaurez, mon cher confrere, que j'ai les Lettres de M. le président Hainaut & de M. Caperonier, qui donnent un démenti formel à ce maraud. Il a osé prostituer le nom du roi pour calomnier les membres d'une académie qui est sous la protection immédiate de S. M.

De quelque crédit que le fanatisme se vante aujourd'hui, je doute qu'il puisse se soutenir contre la vérité qui l'écrase, & contre l'opprobre dont il se couvre lui-même.

Vous sçavez que C**, Secrétaire de Riballier, vous prodigue dans sa nouvelle édition le titre de *Séditieux*; mais vous devez sçavoir aussi que votre *séditieux Bélisaire* vient d'être traduit en Russe, sous les yeux de l'impératrice de Russie. C'est elle-même qui me fait l'honneur de me le mander. Il est traduit aussi en Anglois & en Suédois. Cela est triste pour maître Riballier.

On s'est trop réjoui de la destruction des Jésuites. Je sçavois bien que les Jansénistes prendroient la place vacante. On nous a délivrés des renards, & on nous a livrés aux loups. Si j'étois à Paris, mon avis seroit que l'académie demandât justice au roi; elle mettroit à ses pieds, d'un côté, les éloges donnés à votre *Bélisaire* par l'Europe entiere, & de l'autre les impostures de deux cuistres de college. Je voudrois

qu'un corps soutînt ses membres, quand ses membres lui font honneur.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous estime & je vous aime.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

On écrit de Vienne que leurs majestés impériales ayant lu *Bélisaire*, & l'ayant honoré de leur approbation, ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale, quoiqu'on y sçache très-bien ce qui se passe à Paris.

EXPOSÉ

Des motifs qui m'empêchent de souscrire à l'intolérance civile.

J'Ai dit que tout ce qui intéresse l'ordre public est du ressort du prince. C'est reconnoître en lui le droit de réprimer & de forcer au silence toute opinion qui attaque les loix, les mœurs, la constitution politique. Mais il s'agit ici d'une doctrine purement théologique, & de sçavoir si le prince qui n'en est pas le juge, en doit être le défenseur.

1°. L'intolérance civile n'est point un dogme de la foi. Le passage de saint Paul (1), qu'on m'oppose, ne peut regarder la croyance, ni les objets spirituels. Saint Paul n'a pu dire aux chrétiens d'être soumis, dans leur croyance, à des princes qui n'étoient pas chrétiens. Il n'a pu leur dire qu'*en faisant le bien* spirituel, (c'est-à-dire en professant une religion destructive & différente de celle du prince) *ils seroient louables aux yeux du prince* (2). Cela ne

(1) Aux Romains ch. 13. ℣. 1. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.*

(2) *Bonum fac & habebis laudem ab illâ (potestate.)* ℣. 3.

peut donc s'entendre que du bien temporel; & il en eſt de même du mal dont parle l'apôtre dans ce chapitre : *ne ſoyez point adultere, homicide, voleur, faux témoin* (1), &c. Tout cela tient au temporel, & intéreſſe l'ordre public. Voilà les maux qui, ſelon ſaint Paul, ſont du reſſort du prince, & dont *il eſt le vengeur* (2). Vouloir appliquer ce paſſage à l'intolérance, c'eſt donc en détourner le ſens.

2°. Pluſieurs des peres de l'égliſe ſe ſont déclarés contre l'intolérance civile. S. Auguſtin avoit changé d'avis depuis ſa diſpute avec les Donatiſtes ; mais auparavant il prêchoit l'indulgence envers les Manichéens, & ne vouloit pas qu'on ſévît contr'eux. (3) S. Hilaire, S. Athanaſe, S. Juſtin, martyr, Tertulien, Lactance, ont penſé de même. Saint Martin de Tours refuſa de communier avec les évêques qui excitoient la perſécution contre les hérétiques d'Eſpagne, & pour cette ſeule raiſon.

---

(1) *Non adulterabis, non occides, non furaberis, non falſum teſtimonium dices.* ℣. 9.

(2) *Vindex in iram ei qui malum agit.* ℣. 4.

(3) *Illi ſaviant in vos qui neſciunt quo labore verum inveniatur, & quàm difficilè caveantur errores ; illi in vos ſaviant qui neſciunt quantâ difficultate ſanetur oculus interioris hominis ; ut poſſit intueri ſolem ſuum..... Ergo autem ſævire in vos omninò non poſſunt.*

3°. L'intolérance civile est contraire à l'esprit du christianisme, qui ne respire que la douceur, la patience, la charité. Si, d'un côté, la religion ne donne à ses ministres que des armes spirituelles, & que, de l'autre, elle exige des princes d'employer pour elle la rigueur des loix pénales, elle se dément; elle avoue que si elle avoit la force en main, elle en useroit elle-même. En vain se glorifieroit-elle d'interdire à ses ministres spirituels les moyens qu'elle prescriroit aux puissances temporelles; ce seroit dire: Je ne veux pas verser le sang, mais je veux bien qu'on le verse. Pour être d'accord avec elle-même, elle ne doit exiger des princes que ce qu'elle feroit à leur place, si elle étoit armée de la force. Je demande, *que feroit-elle?* La réponse décidera de son véritable esprit.

4°. L'intolérance civile est contraire aux intérêts de la véritable religion. Dans un état où la puissance temporelle se trouve du parti de la vérité, on peut être séduit par cet avantage du lieu, du temps, des circonstances. Mais on n'a qu'à se déplacer; à deux pas tout change de face; & l'avantage est pour l'erreur. Or, en écrivant, il faut se dire que l'on écrit pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes, & qu'on travaille, autant qu'il est en soi, à établir dans les esprits une opinion générale & constante. Cela posé, quelle est l'opinion qu'on peut

espérer d'établir sur la tolérance ou l'intolérance ? Dire qu'il n'appartient qu'aux princes catholiques d'être intolérants dans leurs états, parce qu'ils ont seuls pour garants une autorité infaillible, c'est vouloir n'être écouté que des princes catholiques. Un prince, bien persuadé par l'éducation, l'exemple, l'habitude, le témoignage & l'enseignement, suppose un poids déterminant aux motifs qui le persuadent. S'il ne croit pas infaillible l'autorité à laquelle il défere, à plus forte raison ne croira-t-il pas infaillible l'autorité qui la dément : un monarque indien, musulman, chinois, peut être attaché à sa croyance autant qu'un prince chrétien, & un hérétique autant qu'un catholique. Celui-ci aura, si l'on veut, pesé les motifs de crédibilité ; un autre croira sans examen ; mais il sera persuadé. Or, ce n'est pas la vérité, c'est la persuasion qui décide du droit que chacun croit avoir. Attribuer aux princes catholiques le droit de la force coactive en fait de croyance, c'est donc induire tous les autres à se l'attribuer de même ; c'est mettre par-tout indistinctement le glaive dans les mains de la vérité & de l'erreur, & ouvrir les voies de la violence à l'opinion dominante.

Il s'agit donc d'examiner laquelle de ces deux hypothèses est la plus favorable à la vérité : ou « *que tous les princes prétendant avoir le droit de réprimer*, *de*

» *poursuivre, d'exterminer toute doctrine nou-*
» *velle & étrangere dans leurs états* »; ou que « *laissant les opinions s'élever & se com-*
» *battre, ils livrent l'erreur & la vérité à leurs*
» *propres forces* ».

Chacun, selon sa façon de voir, peut préférer l'une ou l'autre hypothèse. Pour moi, je pense qu'il est plus glorieux & plus avantageux pour la vérité de demander qu'on laisse le champ libre à l'opinion & à la croyance.

Un des caracteres les plus sensibles de la véritable religon est de s'être établie, étendue, élevée sur les ruines de l'erreur, sans le secours de la force. Voilà son triomphe. Dès que les empereurs ont tiré le glaive pour sa défense, ils lui ont dérobé une partie de sa gloire; les incrédules ont pu méconnoître dès-lors la main de Dieu qui la soutenoit, & ne voir dans sa propagation que la politique des hommes. Pour la rendre odieuse, ils lui ont reproché tout le sang qu'elle avoit fait répandre, tous les brigandages, toutes les cruautés, tous les excès commis en son nom; & lorsqu'on leur a répondu comme S. Agustin (1); *ou ce qu'on a fait, on l'a fait justement; ou c'est la paille, dont nous sommes le froment pur, qui a fait ce qu'il y a d'injuste*, ils ont répliqué, que *cette paille* s'allumoit, & qu'elle

(1) *Aut justè factum, aut palea nostra fecit.*

allumoit des bûchers ; qu'en lâchant la bride au faux zèle, on répondoit de ses emportemens, & que, si on ne l'approuvoit pas, on n'avoit qu'à le retenir. *Si l'on usoit de violence pour la défense de la foi*, (dit S. Hilaire) *les évêques s'y opposeroient.* Mais dans quel temps les a-t-on vus aller arrêter le glaive dans les mains des persécuteurs ? On convient que quelques docteurs, quelques prélats, & le clergé de France même, dans ses assemblées, ont *désapprouvé les voies de rigueur*, & déclaré *qu'ils ne prétendoient point guérir les maladies de l'ame par la contrainte & la violence ;* mais on n'a pas oublié qu'à Rome on célébra la saint Barthélemi ; on n'a pas oublié qu'à Paris la sorbonne, du temps d'Erasme, regardoit comme une hérésie de croire qu'il ne falloit pas brûler les hérétiques. Ainsi la vérité, en prenant les armes de l'erreur, se voit confondue avec elle, & perd son avantage en donnant à la force le droit de décider leur sort.

Qu'on se rappelle ces combats en champ clos, qui, chez nos peres, encore barbares, tenoient lieu de jugemens. Il est évident que tout le risque étoit du côté de la bonne cause. Il en est de même de l'intolérance. C'est à l'erreur à s'en applaudir, car elle a besoin de la force ; au lieu que la vérité n'a besoin que d'elle-même & du temps.

La religion, seule & sans appui, a résisté dès sa naissance, & dans son état de

foibleſſe, aux plus violentes perſécutions ; elle a vaincu les plus grands obſtacles ; & , par ſes forces ſurnaturelles, elle s'eſt élevée & répandue dans preſque tout l'univers. Si donc pendant plus de 300 ans, elle s'eſt paſſée du ſecours de la puiſſance des princes, n'eſt-ce pas vouloir paroître ſe défier de ſes avantages que de demander pour elle, aujourd'hui qu'elle eſt établie & régnante, les ſecours qu'elle a dédaignés dans ſes temps les plus malheureux ?

Enfin, l'intolérance civile eſt un fléau pour l'humanité : 1°. En ce que l'erreur s'attribue le droit d'être intolérante auſſi-bien que la vérité : c'eſt à qui le ſera le plus ; & de tous côtés l'on s'égorge. 2°. En ce que la vérité même n'eſt jamais ſûre de la prudence, de l'équité, de la douceur de ſes miniſtres ; que le fanatiſme s'en mêle, que le zèle irrité devient furieux & impitoyable ; & que la religion de l'agneau ſe trouve avoir des tigres pour vengeurs.

Toute autorité légitime procede d'après des loix dont l'objet eſt déterminé, dont les regles ſont fixes, dont la marche eſt certaine. L'objet de l'intolérance eſt vague, & les rigueurs qu'elle doit exercer ſont à la diſcrétion des hommes. C'eſt une juriſprudence criminelle ſans code, ſans forme de procédure, dont les délits & les peines n'ont aucun rapport décidé, & dont le plus ſouvent les bourreaux ſont les juges.

Le

Le prince eſt juſte & modéré ; ſon miniſtre lui-même eſt ſage ; mais les exécuteurs de ſa volonté ſeront avides & féroces. C'eſt la cauſe de Dieu qu'ils vengent ; l'humanité n'eſt plus rien pour eux. De-là tous les forfaits commis au nom de la religion ; de-là ces ſcenes de meurtre & d'horreur, dont tant de fois a frémi la nature. C'eſt ce qui fait trembler tout homme né ſenſible, en jettant les yeux ſur l'hiſtoire des temps. C'eſt ce qui me fait refuſer mon aveu à l'intolérance civile. En y ſouſcrivant, je croirois tremper ma plume dans le ſang. Ma voix n'eſt rien, je le ſçais ; mais ma conſcience eſt quelque choſe : elle me défend d'approuver un ſyſtême que je crois injurieux pour la religion, & funeſte à l'humanité.

Non eſt religionis cogere religionem, quæ ſponte ſuſcipi debet, non vi. (Tertul. ad Scapulam.)

Nihil eſt tam voluntarium quàm religio, in quâ ſi animus ſacrificantis adverſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt. (Lactant. l. 5. cap. 20.)

Defendenda religio eſt, non occidendo, ſed moriendo ; non ſævitiâ, ſed patientiâ.... Si ſanguine, ſi tormentis, ſi malo religionem defendere velis, jam non defendetur, ſed polluetur atque violabitur. (Ibid.)

In carne ambulamus ; non ſecundùm car-

non militamus; nam arma militiæ nostræ non carnalia sunt. (Paul. 2. Corinth.)

Quæ desursum est sapientia, pacifica est, modesta, suadibilis, seu facilè aliis obsequens, plena misericordiâ & fructibus bonis. (Idem ad Rom.)

LETTRE

De M. DE VOLTAIRE *à M. le Prince* GALLITZIN.

A Ferney ce 14 Auguſte 1767.

MONSIEUR LE PRINCE,

Je vois par les lettres dont S. M. I. & votre excellence m'honorent, combien votre nation s'éleve, & je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'impératrice daigne traduire elle-même le chapitre de Bélifaire, que quelques hommes de college calomnient à Paris; nous ſerions couverts d'opprobres ſi tous les honnêtes gens, dont le nombre eſt très-grand en France, ne s'élevoient pas hautement contre ces turpitudes pédanteſques: il y aura de l'ignorance, de la ſottiſe & de l'envie dans ma patrie; mais il y aura toujours aſſez de la ſcience & du bon goût. J'oſe vous dire même qu'en général nos principaux militaires, & ce qui compoſe le conſeil, les conſeillers d'état, & les maîtres des requêtes, ſont plus éclairés qu'ils ne l'étoient dans le beau ſiecle de Louis XIV. Les grands talents ſont rares; mais la ſcience & la raiſon ſont communes.

Je vois avec plaisir qu'il se forme dans l'Europe une république immense d'esprits cultivés. La lumiere se communique de tous côtés. Il me vient souvent du nord des choses qui m'étonnent : il s'est fait, depuis environ quinze ans, une révolution dans les esprits, qui fera une époque ; les cris des pédants annoncent ce grand changement, comme les croassements des corbeaux annoncent le beau temps.

Je ne connois point le livre dont vous me faites l'honneur de me parler ; j'ai bien de la peine à croire que l'Auteur, en évitant les fautes où peut être tombé M. de Montesquieu, soit au-dessus de lui dans les endroits où ce brillant génie a raison. Je ferai venir son livre ; & en attendant, je félicite l'auteur d'être auprès d'une souveraine qui favorise tous les talents étrangers, & qui en fait naître dans ses états ; mais c'est vous surtout, monsieur, que je félicite de la représenter si bien à Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TABLE.

BÉLISAIRE. CHAPITRE I. page. 1
CHAP. II. 8
CHAP. III. 15
CHAP. IV. 23
CHAP. V. 38
CHAP. VI. 41
CHAP. VII. 49
CHAP. VIII. 58
CHAP. IX. 71
CHAP. X. 81
CHAP. XI. 93
CHAP. XII. 105
CHAP. XIII. 123
CHAP. XIV. 148
CHAP. XV. 163
CHAP. XVI. 181

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE. 197
DES GRANDS. 222
DE LA GRANDEUR. 232

Pieces relatives a Bélisaire.

Anecdote sur Bélisaire. 245
Seconde anecdote sur Bélisaire. 253
*Extrait d'une lettre de Geneve à M***. sur la liste imprimée des propositions que la sorbonne a extraites de Bélisaire.* 260
Les 37 vérités opposées aux 37 impietés de Bélisaire. 265
Billet de M. V. adressé à M. D. 304
Réponse de M. Marmontel, à une lettre de M. l'Abbé Riballier, syndic de la faculté de théologie de Paris. 305
Lettre de M. Riballier à M. Marmontel, 307
Lettre de M. Marmontel, à M. Riballier, syndic de la faculté de théologie & censeur-royal, du sujet du libelle intitulé : Examen sur Bélisaire. 321
Lettre de M. de V. à M. Marmontel. 343
Exposé des motifs qui empêchent de souscrire à l'intolérance civile. 346
Lettre de M. de Voltaire à M. le prince Galitzin. 355

Fin de la Table.

Ed. A. & J. Picard
10. 3. 1987
[ZAH.]

864037